

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



SARI MARITZA

T'A'PAS ?



Prenez un groupe de gais lurons —



et quelques douzaines de BLACK HORSE —



et vous avez ce qu'il faut pour faire le succès d'une veillée — T'as jamais vu la BLACK HORSE manquer son coup!

Dites simplement —
"Bière

BLACK HORSE

Dawes, S.V.P."

45e année
No 1

Tél.: LAncester 5819 - 6002

Montréal,
3 juin 1933

ABONNEMENT

Canada	
Un an	\$3.50
Six mois	2.00
Trois mois	1.00
Etats-Unis et Europe	
Un an	\$5.00
Six mois	2.50
Trois mois	1.25

HEURES DE BUREAU
9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. a. midi

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Le magazine national des Canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, Prop.
975, rue de Bullion
MONTREAL CANADA

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt.,
as second class matter under
Act of March 1879

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.

Tarif d'annonces fourni
sur demande

Carnet Editorial

Colinette et la Société future



COLINETTE est venue me trouver l'autre jour en somptueux équipage; elle était accompagnée de ce qui m'a paru, de prime abord, une multitude de chiens de tout poil et de toute grosseur qui frétilaient autour d'elle. Comme je la regardais avec ce qu'on pourrait appeler l'attitude d'un point d'interrogation, elle me dit le plus naturellement du monde:

— Je n'en ai encore que dix, mais j'espère bien doubler et même tripler rapidement ce nombre.

Aucune fantaisie ne m'étonne habituellement de la part de Colinette, car je sais qu'il y a toujours des grains de bon sens même dans ses idées en apparence les plus folles, mais cette fois la charmante espiègle me plongea dans un état voisin de l'aburissement.

— Que veux-tu faire de tout cela? lui demandai-je; est-ce que tu te lances dans le commerce des chiens?

— Non; c'est un essai de politique internationale.

— Hein? ??

— Mais oui! les chiens c'est comme les hommes, il y en a de toutes les couleurs et de tous les caractères; j'en ai choisis, comme vous le voyez, des races les plus diverses, et je fais avec eux une société des nations à quatre pattes très intéressante.

— Dans quel but?

— Dans celui de servir de modèle à l'autre, vous savez, celle qui se compose simplement d'hommes, et qui ne fait rien du tout.

— Pardon, Colinette, elle publie tous les deux mois un petit fascicule où elle raconte les événements que tous les journaux ont publiés plusieurs semaines auparavant, et puis elle édite tous les mois une revue internationale du cinéma éducateur. Je ne crois pas que tu puisses faire mieux pour le bonheur de l'humanité avec ton troupeau de chiens!

— Ah! elle fait des affaires comme ça, votre société des nations? excusez-moi, j'ignorais; j'avais au contraire vaguement entendu dire qu'elle voulait abolir la guerre, ça n'est pas la même chose. Eh bien, je ferai certainement mieux avec la mienne, de société! C'est même déjà commencé...

— Comment cela, Colinette?

— Eh bien tenez, le parfait accord existe entre mes sociétaires à quatre pattes; ce n'est pas comme à Genève! Ils ont bien commencé par grogner un peu et se montrer les dents, mais ça n'a pas duré, ils sont tous bons amis d'aujourd'hui. Ils ne se contentent pas de dire comme les hommes: "Tolérez-vous les uns les autres", ils prêchent d'exemple.

— Ils n'ont pas grand mérite à cela, Colinette, c'est dans la nature des chiens.

— Cela prouve donc que leur nature vaut mieux que celle des hommes; je ne vous le fais pas dire! Maintenant ils ont encore bien d'autres mérites; tout d'abord ils ne me coûtent que leur nourriture, tandis que les autres, les bipèdes coûtent les yeux de la tête à leurs pays respectifs; ensuite ils ont des talents variés très appréciables. Le gros que vous voyez là monte la garde admirablement; le petit jaune l'aide dans cette surveillance, il jappe au nez des intrus; en voici un autre qui fait la belle à chaque fois qu'on lui demande, tandis que chez ses confrères à deux pattes il y en a qui ne savent faire que la bête; l'autre, là-bas, se rend utile à la cuisine, il n'a pas son pareil pour laver les assiettes; bref, ils font tous du bon travail ou se distinguent dans les arts d'agrément. Est-ce que vraiment ils en font autant à Genève?

— Colinette, tu fais des comparaisons déplacées; tu n'es pas sérieuse.

— Je le suis, au contraire, beaucoup, et j'affirme que mes chiens, une fois leur éducation terminée pourront avantageusement servir de modèles aux hommes. D'ailleurs, je n'ai pas la prétention d'avoir inventé l'idée; il y a, je crois, un grand philosophe qui a dit: "Ce qu'il y a de meilleur

dans l'homme c'est le chien!" On pourrait ajouter que l'art de conduire les chiens, et celui de conduire les hommes, se ressemblent étrangement, et que si les membres de la société des nations avaient passé par le chenil avant de s'installer dans leur palais ils feraient sans doute de bien meilleure besogne.

— Colinette, tu deviens suprêmement irrespectueuse!

— Jamais de la vie! je suis dans le vrai, et je vais vous le prouver. Un chien se trouve heureux d'avoir un os à ronger, mais essayez donc de ne donner que des os comme salaire aux messieurs de Genève; d'autre part, un chien a le nez fin, il a du flair, et les autres, hein, je n'insiste pas... De plus, le chien a le sens des responsabilités, de la discipline et le sentiment de la reconnaissance. Quelles qualités à souhaiter à des hommes, surtout à ceux qui prétendent tenir l'aviron pour diriger la barque mondiale!

— Tu oublies, Colinette, que les chiens dont tu fais de si grands éloges se montrent disciplinés, surtout parce que tu les tiens en laisse; ce ne sont donc que des esclaves soumis à une volonté supérieure à la leur, et cela suffit à les faire mettre de côté dans le choix des exemples à proposer aux hommes...

— C'est au contraire un titre de plus à leur actif, parce que c'est une ressemblance de plus. Tous les hommes ont, eux aussi, une laisse au cou, mais elle n'aboutit pas à une main directrice unique. Il y a la main de l'ambition financière, celle de la gloriole, celle des mauvais penchants, celle de la folie, et tant d'autres encore. Alors les uns sont tirillés d'un côté, les autres d'un autre, et comme résultat c'est le gâchis, tandis que dans ma société à quatre pattes, c'est l'ordre et la bonne humeur. Ai-je raison, oui ou non, de proposer ma société des nations à quatre pattes en exemple à l'autre?

— Si tu regardes les choses de ce point de vue...



— Mais il n'y a pas deux manières de les voir! Je prétends, moi, qu'une société des nations doit former bloc dans une main unique, c'est-à-dire avec le désir unique et général d'organiser la société future au mieux des intérêts de tout le monde et de chacun. Seulement, pour ça, il faut faire l'éducation des chiens... pardon, des gens. Au lieu de fabriquer des revues internationales de cinéma, il voudrait beaucoup mieux organiser quelque chose de sérieux et de très efficace, par exemple, une force réelle, puisque la force est encore jusqu'ici le seul moyen d'inculquer de la raison aux hommes.

— Colinette, te voici loin de tes chiens!

— Pardon, j'y reviens. Mes chiens sont une force, et personne n'oserait m'attaquer quand je suis au milieu d'eux; eh bien, qu'on fasse un groupement semblable, mais avec des capitaux; que l'on fabrique la société des nations avec les plus gros financiers de tous les pays, et il est alors certain que s'ils ne veulent réellement plus de guerre elle ne se fera plus jamais!

Et là-dessus Colinette me tourna le dos avec ses chiens.

Ma foi!... elle a eu peut-être une idée de chien, mais qui sait si ce ne sont pas les meilleures...

Fernand de Vermeuil

L'AMOUR VAINQUEUR

Nouvelle canadienne
par JOS. RIOUX

J'AIME!... Mais on me méprise!... Je ne puis... non, je ne veux supporter cette vie d'enfer!... Mourir!... Oui, mourir!... Me tuer!... Disparaître!... Ce soir!... Cette nuit même!... Presser la détente de mon Winchester!... Absorber un poison!... Et ce sera fini!... fini!... pour toujours!...

Telles étaient les phrases incohérentes que marmotaient sourdement Jean Ménard... Assis sur son lit, la tête appuyée sur ses poings, Jean sentait les vapeurs alcooliques lui monter au cerveau, des rages de haine mortelles le saisissaient, le rendaient fou... Toujours, même dans les brumes de lourde ivresse, le souvenir d'une radieuse vision hantait sa mémoire engourdie. L'infortuné voyait, comme dans un doux reproche, se dresser l'image de sa petite amie d'hier, Madeleine.

Laissons le désespéré de ce soir et revenons sur son passé...

Fils d'un riche courtier, Jean avait reçu une solide instruction. De grand talent, ardent au travail, passionné pour ses bouquins, prenant sur son sommeil pour les lire, à vingt-six ans nanti de ses *bach*, il était licencié en droit de Laval. Jeune, mais tenace, il était vite parvenu à acquérir les nombreuses qualités nécessaires à l'avocat fier de ses capacités et orgueilleux du succès. Orateur distingué, ironique au besoin, criminaliste célèbre, son avenir s'échafaudait heureusement. Son talent éminent, son mérite exceptionnel lui taillaient une place enviable dans le monde professionnel. Les malheureux qu'il avait délivrés, les causes célèbres qu'il avait menées à bonne fin lui créaient une clientèle nombreuse et choisie. Les *manchettes* relevaient quotidiennement les brillants plaidoyers de l'éminent juriste. Le jeune mais déjà illustre avocat était le plus aimé des avoués. Il était favorisé, et pour le combler le bonheur s'offrait à lui sous les traits de la gentille Madeleine... Louis Chagnon, père de la fiancée de Jean, était un vieil et éminent juriste. Il avait suivi attentivement l'entrée au barreau du fils de son ami. Ses sages conseils, sa bonne et vieille expérience avaient été doublement précieuses au jeune homme.

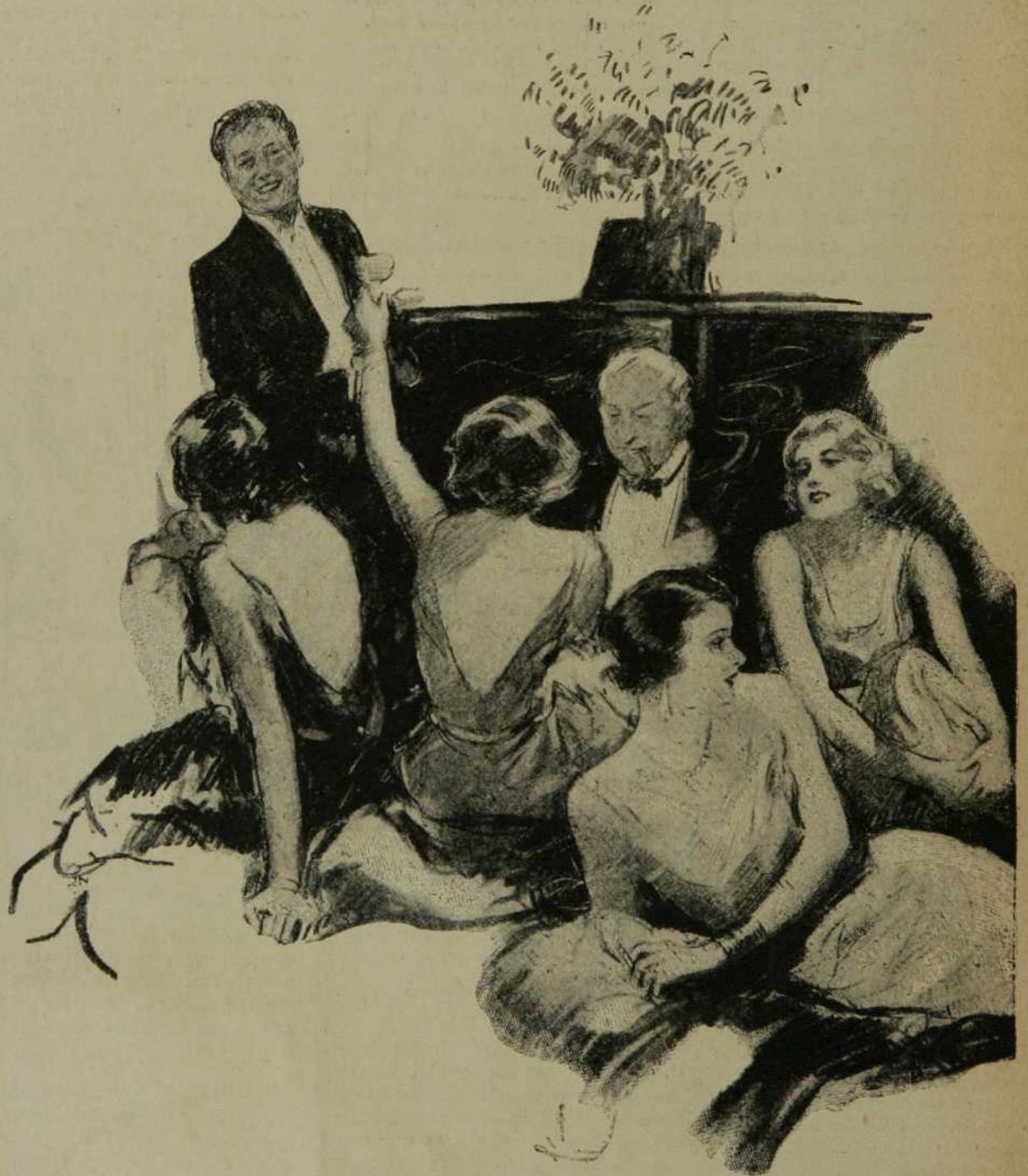
Nous sommes au 16 juin...

Un brillant soleil d'été se meurt

à l'horizon. Les collines flamboient sous les ardents rayons d'or, le ruisseau égrène sa douce cantilène, une brise chaude et parfumée chante une mélodie douce et languissante, la nature entière palpète d'émoi au contact du jour expi-

laquais stylés introduisaient des dames âgées, de jeunes et ravissantes femmes; des messieurs bien mis croisaient des jeunes gens chics et affables. Madeleine, l'exquise et élégante débutante, était ravissante dans sa délicieuse toilette de bal;

catés. Au bras du charmante maître de céans elle traversait le salon, saluant d'un gentil sourire les chics invités du paternel. De joyeux couples enlacés dansaient et joyeux se faisaient la cour. Un groupe de charmantes admiratrices se disputaient un sympathique et galant danseur. Ghislaine Martin semblait devoir l'emporter, lorsque le vieil ami s'accapara du bel invité. Le jeune avocat qui ne sourcillait devant la sortie d'adversaires ne semblait qu'un homme devant une



rant... L'air sent la fête, les accords langoureux de l'orchestre mêlent leurs symphonies à la douce brise du soir. La luxueuse demeure de l'avocat Gagnon ouvrait ses portes aux amis à l'occasion des débuts de sa fille Madeleine. Une foule nombreuse et sympathique se pressait dans les riches salons. Des

des murmures d'admiration s'élevaient sur son passage. Elle était divinément belle l'héroïne de la fête. Grande, la taille souple et fine, le visage aux traits purs et dignes d'une Madone, des yeux bruns et charmeurs, les cils longs, une chevelure blonde comme les blés ondulait sur des épaules frêles et déli-

femme aimée et frissonnante. Le fidèle conseiller présentait gentiment les deux jeunes gens l'un à l'autre. Jean était un fort beau garçon. Grand, élancé, la mine sympathique, les traits nobles et fins, les yeux noirs, rieurs, la voix aux intonations chantantes, séduisaient dès l'abord. Madeleine leva sur le

jeune homme ses grands yeux bruns, le premier regard fit vibrer leur âme. Jean la pria pour une valse. Ils dansaient, se tenant par la main. Jean vibra au contact des doigts chauds.

Une douce et suave émotion prenait leur âme, le bonheur des amants était ineffable. Jean conduisit la séduisante débutante aux abords d'un parc de la splendide demeure. Là, dans un délicieux tête-à-tête, il dit sa joie de la connaissance faite, le plaisir de causer à la charmante fée de son ami, la joie éprouvée en la douce compagnie, et enivré de la radieuse présence, il parla de tout sauf de lui.

Madeleine se sentait prise à la bonté de ce compagnon nouveau, elle s'émouvait au contact d'une âme bien née. Madeleine, d'une nature ardente, aimante, affectueuse, voyait en Jean une similitude de sentiments. Elle buvait les paroles chantées, elle se sentait heureuse près d'une âme soeur, et tous deux tressaillaient d'une suave émotion. La musique qui vibrat

nait leur âme. Une admiration se lisait dans leurs yeux conquis et réjouis. Et lorsque vint la séparation, elle leur fut triste à eux deux. Leur amour éclot d'hier seulement était sincère. Jean revint le lendemain sous un prétexte futile, il voulait se remplir les yeux de la radieuse vision. Il multipliait ses visites, se donnait mille et une excuses, évoquait divers prétextes, déjà il ne pouvait échapper à la fascination qu'exerçait sur son être entier la jolie bien-aimée. L'avocat Gagnon encourageait paternellement la jeune idylle.

Mais le malheur, misérable comme toujours, guettait les heureux amants... Une légère viveuse, de celle qui ne s'affiche que pour paraître, joue l'amour, feigne une âme noble, un cœur aimant, devait être la cause du malheur prochain. Gishlaine Martin était revenue furieuse de la soirée débutante... Elle ne pouvait oublier son échec. Jean qui la flirtait, semblait l'estimer, n'avait eu d'yeux que pour la blonde Madeleine... Sa soirée

Gish était une jeune fille effrontée; légère, viveuse, elle n'était courtisée par personne. Aussi son humeur était massacrante. La jalouse mais belle mondaine prendrait sa revanche. Gish relancerait le jeune homme, tendrait ses pièges, en ferait sa victime, et lorsque Jean serait pris à ce jeu elle en ferait son amant...

Elle harcela l'avocat, déploya mille coquetteries, se fit inviter à tous les bals, et obtint un rendez-vous...

La ravissante mondaine le reçut dans son salon-boudoir tendu de rose... Sa toilette harmonisait heureusement avec le frais minois. Sa robe d'un décolleté osé s'échancrait à la naissance de la gorge. Ses beaux bras nus étaient d'une chair blanche, rosée. La gorge était pleine. La taille aux lignes harmonieuses était fine. Les yeux noirs, fascinateurs, une bouche mignonne, un profil pur faisaient de la coquette une ravissante femme...

— Vous êtes exact, Jean!...

cinait le jeune homme. Son parfum capiteux, sa pose abandonnée, étourdissaient le jeune homme... Et rêveur, à demi conquis, il quitta la mondaine. Jean espaça ses visites, il ne se rendait que rarement à la demeure de la gentille amie. Madeleine pleurait son premier amour. Jean ne pouvait se défendre de la fascinatrice. Et elle eut la joie de s'abandonner. Il la prit, la victoire était à la mondaine... Il revint, elle le possédait, il s'était donné...

La mondaine Gish se faisait un malin plaisir d'éconduire le jeune avoué. Jean désespéré, noya son chagrin dans une lourde ivresse.

L'avocat Gagnon maudissait les mauvaises viveuses. Madeleine inconsolable, était minée par l'amer chagrin de l'éloignement de son ex-ami.

Nous sommes au soir où le désespéré, aveuglé par l'ivresse, veut se suicider. Les nombreuses déconvenues qu'il avait essuyées, son chagrin d'amour, le portait à se débarrasser de la vie...

Il sentait son cerveau faiblir, ses tempes se serraient, il devenait fou. Il saisit son revolver et presse la détente!... Le coup part, mais une main amie a fait se dévier le coup! L'émotion, une trop forte tension des maninges, une grande dépression nerveuse ont raison du jeune homme. Lorsqu'il reprend ses sens une radieuse vision frappe ses yeux, qui avaient failli se fermer pour toujours.

L'avocat Gagnon avait miraculeusement sauvé la vie de Jean. Madeleine souriante reprocha tendrement à Jean: "Vous ne m'aimiez pas, Jean".

Trop ému pour parler, Jean ouvre ses bras à la délicieuse et ravissante fée. "Suis-je digne de la petite fiancée?" interroge Jean.

Et dans un baiser où passèrent toute leur âme, ils se dirent leur joie. L'épreuve avait fortifié leur âme.

Un mois plus tard les deux fiancés convolaient!...

L'amour était vainqueur!...

JOS. RIOUX



en la riche maison, le site enchanteur où ils écoutaient les émotions du nouvel amour, tout, depuis la beauté du soir d'été au rythme cadencé des danseurs modernes pre-

avait été gâchée. Aucun des galants danseurs ne l'avait prié pour une danse. L'amer dépit se lisait sur son gentil minois... Elle se vengerait des jeunes amants.

Gish offrit une causeuse à l'élégant mondain, et une conversation banale s'engagea... Elle parlait avec volubilité, renversée sur sa berceuse, les yeux rêveurs, elle fas-

LES BELLES VENDANGES

NOUVELLE PAR STÉPHANE MANIER



Juliette Dufrenne retarda son arrivée d'une semaine. Quinze jours passés à cueillir du raisin! Elle avait trop promis à cause de sa sympathie pour Henri. Décidément, elle ne lui accordait qu'un essai d'une semaine.

Sur les longs coteaux en pente douce, les vendanges commencèrent.

— L'année est bonne! affirmaient les gens du pays. Il y a du soleil. Les grappes sont petites mais dorées.

La cueillette reprit Henri et elle effaça sa mélancolie. Impossible, en vendange, de ne pas être gai, de ne pas rire ni chnater.

Chaque matin, Pauline Langlois et Marcelle Dewinter, jeunes filles du village, la fille et la filleule du maire, accompagnées de quelques garçons du pays, venaient appeler Henri.

Le futur avocat survenait, cheveux au vent, chemise ouverte, vêtu de vieux pantalons rapiécés aux genoux et chaussé de bottes.

Pauline et Marcelle s'habillaient, elles aussi, avec simplicité. Plus de fards: le rose aux joues, c'est l'air qui le fait apparaître et la griserie de la cueillette allume les yeux.

Dans le pays, on affirmait que Pauline Lenglois et Henri Bervane feraient un beau couple.

Pauline?

Henri la tutoie, la rudoie, la bouscule et la plaisante. Elle aussi sait rire, et c'est une amie d'enfance.

Le jeune homme, étourdi par les vendanges, ne sait plus s'il souhaite encore beaucoup l'intrusion de Juliette.

Juliette est brune, mince, svelte et parle avec l'autorité d'une prochaine femme de loi. Elle est intelligente, certes, un peu prétentieuse parfois, mais secourable, studieuse et, sans nul doute, elle s'annonce pour un avocat, collaboratrice experte.

Pauline est blonde, légèrement plantureuse; elle a de la douceur, de la santé, une verve comique savoureuse, mais peu d'ambition. Elle

sera institutrice dans un village voisin, à la rentrée.

Avec l'une, ce sera la recherche de la gloire.

Avec l'autre, la paix.

Ces deux désirs se partagent les successifs états d'âme du jeune Henri Bervane.

La brune ou la blonde?

La blonde, sans doute. Il y a eu des frôlements de mains, des retours attendris, le soir, au clair de lune.

Si Juliette ne vient pas, Henri demandera la main de Pauline.

Il se contient. Les vendanges le troublent: Pauline est-elle certaine de l'aimer? N'a-t-elle pas, au début des vacances, avoué à son vieil ami Riri — Henri Bervane — qu'elle espère épouser le fils d'un hôtelier de Bordeaux?

— Se connaître, pense Henri, ce serait déjà déchiffrer son destin.

— Un télégramme pour toi, lui a dit sa mère.

— Juliette!

Henri Bervane, jeune homme aux manières correctes, se rendit à la gare.

Mais il était contrarié. Décidément, il préférait Pauline, la paix, la bonne vie de province.

— Bonjour, vous!

Juliette est venue vers lui, main tendue. Sa désinvolture, son autorité, cette aisance à se mouvoir dans la vie l'ont à nouveau favorablement impressionné.

Pauline? Le vertige des vendanges.

La compagne idéale, c'est Juliette.

En route, l'étudiante lui raconte des anecdotes qui lui rappellent Paris. Puis elle dit:

— On vendange, demain?

— On vendange...

Henri, joyeux, satisfait aussi d'avoir été prudent envers Pauline, a présenté Juliette aux aubergistes. On la dorlotera.

— Oh! oh! Riri! Oh! oh!

Henri Bervane a mal dormi. Il est en retard. Ses amis, en bas, dans la carriole, l'attendent pour aller vers les coteaux.

Il s'est habillé à la hâte et arrive enfin.

— Bonjour, Henri, fait Pauline.

Aurait-elle pleuré? Elle a autour des yeux un grand cerne.

— Nous passons devant l'auberge, dit l'étudiant. Une camarade...

Il n'ose achever. La présence de Pauline le gêne.

— Je ne suis pas prête, a répondu Juliette à travers la porte. Vos paysans peuvent bien m'attendre.

— Vos paysans?

Henri est aimable, mais peu patient.

— Nous partons, rétorqua-t-il. Vous nous rejoindrez.

Mais Juliette ne parut pas de la journée dans les vignes. Pourtant, Bervane avait bien cru, de loin, reconnaître sa silhouette.

Il fit effort sur lui-même pour ne pas courir vers l'auberge et, le soir, après le crépuscule, il devança la troupe des vendangeurs.

Juliette, en l'apercevant, eut un rire mauvais.

— Quelle allure vous avez! Vous êtes crotté des pieds à la tête. Les filles du pays ont de drôles de goûts.

(Suite à la page 37)



Il portait la hotte et elles l'accompagnaient.

TU la trouves jolie, toi, maman, la petite Dufrenne?" Le jeune homme qui posait cette question à sa mère était haut de taille, large d'épaules, et son visage où perçait à peine l'homme sous l'enfant portait un regard net et franc de jeune chef.

— Henri, je n'ai pas d'opinion, répondit Mme Bervane. Je suis une provinciale, et les visages des Parisiennes sont si maquillés qu'ils finissent par se ressembler tous.

— A Paris, dit Henri, elle me paraissait la plus belle des jeunes filles du cours.

Henri Bervane, en effet, est embarrassé. Il s'est cru très épris de Juliette Dufrenne. Elle le dédaignait un peu, le trouvait sévère, grave pour son âge. Elle lui disait:

— Vous êtes de ceux qu'on épouse... plus tard.

Cette jeune étudiante de la Faculté de droit aimait à rire. Est-ce le rire qui animait ses traits? Peut-être... Mélancolique, dans la capitale, Henri Bervane était tenté par cette gaieté.

A Paris, Juliette lui a demandé:

— Que faites-vous, pendant la dernière quinzaine de septembre?

— Les vendanges dans la Gironde.

— Tiens, c'est une idée.

Elle ne voulut pas accepter d'être l'invitée et elle annonça qu'elle descendrait dans l'hôtel du village.

Avec promptitude, l'esprit du jeune étudiant chargea de toutes les qualités le caractère de Juliette. Elle aimait comme lui les vendanges et la campagne. Quelle épouse elle ferait!

DANS LA BRUME

par Charles le Goffic



François Labat était à ce moment-là sur la corniche du phare de Men-Rû, robuste chandelier de granit planté à quatre milles de la côte bretonne, sur un isolé de grand atterrage.

La mer descendait, découvrant peu à peu le sinistre platier de porphyre rouge, moucheté de balanes, de bernacles et de moules, qui a donné son nom au phare. Labat scrutait l'horizon à l'aide de sa lunette marine; mais la brume était encore trop épaisse pour qu'il pût discerner nettement les objets autour de lui.

La veille au soir, vers dix heures, au plus fort d'une tourmente de vent d'Est et de neige, étant de faction dans la cage de la lanterne, il avait perçu deux navires: un dundee, dans le sud, qu'à cause de l'éloignement il n'avait pu identifier, et un trois-mâts de 250 à 300 tonneaux qui n'était qu'à quelques encâblures du phare et sur qui se concentra bientôt toute son attention.

Le trois-mâts naviguait péniblement sous les bas ris; le beaupré pendait; le navire donnait de la bande à chaque lame. Peu après, un paquet de mer formidable embarqua par l'arrière, démolit la roue du gouvernail et cassa les saisines de la drôme de bâbord qui se mit à rouler dans tous les sens sur le pont. Le navire tomba en travers, et, comme il s'était encore rapproché du phare, Labat put aisément déchiffrer son nom: c'était le *Grimalkin*, du port de Whitby (Angleterre). Il n'y avait guère de chance pour que le navire, en cet état, pût gagner la côte. Labat, d'ailleurs, l'avait presque aussitôt perdu de vue; il s'était borné à consigner l'événement sur le registre du phare et, à minuit, était descendu dans sa chambre.

Yves-Marie Kerguénou, le second gardien, qui prit le quart à sa place, ne remarqua rien de particulier pendant le reste de la nuit. Au matin seulement, tandis que son collègue — qui était aussi son beau-frère — mettait un peu d'ordre dans la cambuse, il descendit sur le platier pour visiter des palangres qu'il avait mouillées la veille. Les palangres avaient été enlevées par la tempête; mais, dans une crique voisine, avec une vergue, une bitte et diverses autres épaves, il trouva un bout de planche où étaient encore visibles les quatre lettres

C'était plus qu'il n'en fallait pour reconstituer le reste de l'inscription. De fait aucun des deux gardiens ne conçut le moindre doute sur l'identité du fragment de tableau trouvé par Kerguénou: tous l'attribuèrent au *Grimalkin*, signalé la veille en perdition près de Men-Rû, et conclurent à la submersion totale de ce navire.

Kerguénou remonta chercher le registre du phare et, dans la colonne des *Observations*, à la suite du rapport de Labat, coucha soigneusement, en belle écriture bâtarde, son propre rapport. Puis il redescendit vers son collègue qui, accoudé sur le parapet de la terrasse, continuait à inspecter la mer dans le vague espoir d'y découvrir quelque

ils évoquèrent en pensée, l'un et l'autre, la petite maison blanche, d'un étage sur rez-de-chaussée, qui, dans une infractuosité de la côte d'en face, abritait leur commun bonheur.

Là vivaient leurs deux femmes, Jeanne-Yvonne et Perrine, les filles du capitaine Jametel, qu'ils avaient épousées le même jour et qui n'avaient pas voulu se quitter après leur mariage.

Suivant la judicieuse observation de Perrine, puisque Kerguénou et Labat étaient attachés au service du même isolé, il n'y avait pas de raisons pour que leurs *légitimes* fissent ménage à part... Les deux hommes n'avaient pas demandé

Le double mariage de Kerguénou et de Labat avec les demoiselles Jametel remontait à la Pentecôte précédente, et les deux ménages n'avaient pas encore eu le temps d'écourter leur lune de miel. C'était toujours une surprise nouvelle pour les deux beaux-frères, quand ils descendaient à terre, de se retrouver au Cozstank près de leurs femmes, d'oublier là, dans un farniente amoureux, les tristesses de Men-Rû, leurs mornes factions nocturnes dans la tour du phare et ce perpétuel et formidable ronflement d'orgue de la longue colonne de granit qui, dans les premières semaines de leur noviciat, avait failli les rendre fous tous deux.



Labat avait repris sa lunette et, machinalement, l'avait inclinée vers



être humain échappé au naufrage. Le vent était tombé; mais la mer, couleur de bile, restait lourde et baveuse; de grands radeaux de fucus, que la tempête avait détachés des profondeurs, s'y balançaient pesamment à la lame et, dans la brume, ramassés, coniques, pareils à de minuscules torpilles aériennes, des macareux filaient d'un vol rigide.

— C'est drôle, dit enfin Labat. Après un coup de temps comme celui-là, je m'attendais à voir la mer jonchée d'épaves... Le vent a certainement changé dans la nuit... — Oui, dit Kerguénou... Vers deux heures il a sauté dans l'Ouest. Et, avec le flot, les épaves ont dû porter presque toutes vers le Cozstank.

Ce nom de Cozstank, jeté dans la conversation, détourna un moment l'attention des deux hommes:

mieux que de souscrire à ce naïf arrangement. Ils étaient de la même paroisse; ils avaient navigué ensemble dans la flotte; ils s'estimaient et s'aimaient profondément. Et ils aimaient encore mieux leurs femmes, cette Jeanne-Yvonne et cette Perrine Jametel dont ils n'auraient jamais osé, dans leurs plus beaux rêves de gabiers sentimentaux, espérer devenir un jour les maris.

Des orphelines sans doute, et guère riches, affligées, par surcroît, d'un chenapan de frère dont il valait mieux ne pas parler, mais si jolies, si avenantes, *éduquées* comme des filles de bourgeois! Elle se ressemblaient parfaitement: même taille, même visage, mêmes yeux couleur de mer, même grâce fluette et délicate. Perrine avait seulement quelques mois de plus que Jeanne-Yvonne...

la côte dont le liséré grisâtre commençait à percer le brouillard.

Pour longtemps? Le soleil, déjà haut sur l'horizon, n'était guère plus large ni plus reluisant qu'une lentille de hublot: sûrement le brouillard, après cette brève défaillance, reprendrait le dessus, noierait dans ses ondes cotonneuses le continent et les îles.

Mais Labat n'était pas exigeant; comme c'était bientôt son tour de descendre à terre, — on attendait le baliseur pour le lendemain, — il lui suffisait d'avoir pu rafraîchir ses yeux et son cœur, ne fût-ce qu'une minute ou deux, avec la blanche vision de cette maisonnette de Cozstank qui tournait bravement sa gentille figure amie vers Men-Rû, alors que la plupart des autres chaumes de pêcheurs, rasés derrière

la dune, évitaient peureusement la vue du large.

Labat la tenait au bout de sa lunette, cette vaillante et chère petite maison et, d'habitude, quand il la regardait ainsi de la terrasse du phare, un large sourire détendait sa physionomie un peu rude, boucanée par l'embrun et les vents d'hiver. Or, cette fois, Labat ne riait pas, et Kerguérou, qui observait depuis quelque temps son beau-frère, fut frappé par la décomposition de ses traits.

— Qu'est-ce qui arrive? Est-ce que tu te trouves mal? demanda-t-il avec inquiétude.

— Je ne sais pas, murmura Labat qui se sentait près de défaillir. Regarde toi-même, Yves-Marie... Moi, peut-être que j'ai mal vu...

Et il tendit la lunette à son beau-frère qui la prit sans dire mot, la mit au point et la braqua à son tour dans la direction du Cozstank.

Tout de suite aussi, la figure de Kerguérou se décomposa.

Il lâcha la lunette.

— Oh! François! François!

— Tu as vu?

— Oui.

— Il n'y a qu'elles qui habitent là... C'est donc Jeanne-Yvonne ou Perrine.

— Ta femme ou la mienne.

— L'une des deux, certainement. Mais laquelle?

— Laquelle? répéta Kerguérou.

— Repasse-moi la lunette, dit brusquement Labat. Il faut savoir... Nous ne pouvons pas rester dans une incertitude pareille.

Il braqua de nouveau l'instrument vers la côte.

Mais les flottantes mousselines de la brume s'étaient renouées dans l'intervalle, et l'horizon ne lâcha pas son secret...

Vainement les deux gardiens restèrent là toute la journée, se relayant à la lunette et guettant une éclaircie que le ciel leur refusa jusqu'au bout.

Autour d'eux, la mer se hachait; à la grande houle fraîche de la veille succédait une autre houle plus courte et plus aiguë, cette houle surnoise des temps de brume qui ressemble à un bouillonnement et n'obéit à aucune direction. Et le soir tomba, puis la nuit. Une cloche d'ombre s'abattit sur le phare, qui démasqua inutilement ses huit secteurs: les premières couches de vapeur se teintaient de pourpre et d'orange; mais, arrêté par les couches suivantes, le jet lumineux se noyait, se diluait, perdait à trente pas toute sa puissance de pénétration.

— Il faut faire marcher la trompe, dit Kerguérou.

Les deux gardiens veillaient ensemble dans la cage de la lanterne,

Labat roulé dans une peau de mouton, tandis que Kerguérou tenait le quart. Quelque chose de plus fort qu'eux les empêchait de se séparer. Ils n'osaient pas se communiquer leurs impressions; ils ne se parlaient que pour les besoins de service.

A cause de l'absolu calme nocturne, le phare, ce soir-là, ne rendait qu'un bourdonnement doux, presque imperceptible, qui se confondait avec la légère crépitation de l'appareil optique. Et soudain les bidons, les verres, les glaces, les cornets, tout se mit à trembler autour d'eux: c'était la sirène de brume qui commençait sa musique sauvage. Toute la nuit, avec de brefs intervalles de répit, elle hurla tragiquement. Et, dans le silence obstiné que gardaient les deux hommes, cette musique rauque, déchirante, inlassable, signal d'avertissement pour les navigateurs que ne renseignait plus la lumière du phare, était comme la voix de leur commune angoisse, le râle d'agonie de leurs deux âmes fraternelles, murées dans la brume et le mystère...

Vers sept heures, à l'Orient, des blancheurs apparurent et peu à peu gagnèrent tout l'espace. On eût dit maintenant comme une cloche d'albâtre, sous laquelle le phare était prisonnier.

Kerguérou fit jouer un déclic pour arrêter la marche de l'appareil, abaissa les mèches, fixa l'obturateur.

Labat, qui avait pris sa place sur la peau de mouton, n'était qu'assoupi et se réveilla tout à fait quand la lampe fut éteinte. Debout aussitôt, il regarda autour de lui et hocha la tête tristement; la brume était toujours là, morne écran circulaire, limbes blafards où l'oeil tâtonnait sans trouver d'issue. On ne voyait pas la mer, ni même les roches au pied de la tour, à plus forte raison la côte, éloignée de quatre milles. Par surcroît de malchance, le baliseur, en qui espéraient les pauvres gens pour les tirer d'incertitude, ne prendrait certainement pas le large d'un temps pareil; aucun bateau de pêche ne quitterait le Cozstank; pour vingt-quatre heures encore, peut-être pour davantage, — ces brumes d'hiver ne durent-elles pas quelquefois toute une semaine? — les deux hommes étaient condamnés à ne rien savoir...

Leurs regards, qui se fuyaient depuis la veille, se croisèrent à ce moment, et ils virent que la même pensée les obsédait.

— Tu es sûr d'avoir bien vu? demanda tout bas Kerguérou.

— J'allais te faire la même demande, répondit Labat.

— Qu'est-ce que tu as vu?

— Voilà, dit Labat. Tu sais que notre maison est crépée à la chaux et que c'est la seule, avec la maison du sémaphore, qui ait ses fenêtres tournées vers la grève; ainsi il n'y a pas moyen de se tromper...

— Il n'y a pas moyen, répéta Kerguérou.

— D'abord je ne comprenais pas très bien ce qui se passait... Devant la façade, je voyais un homme qui était monté sur une échelle et qui accrochait quelque chose; il avait l'air de frapper avec un maillet, comme pour enfoncer des clous. Il y avait un enfant qui l'aidait, au pied de l'échelle... Et l'homme étant descendu et ayant enlevé son échelle, j'ai vu que c'était un drap qu'il avait accroché autour de la porte de notre maison, un drap noir.

Kerguérou baissa la tête.

— Je n'ai vu ni l'homme ni l'échelle, dit-il, mais j'ai vu comme toi le drap noir... le drap mortuaire.

Tous deux se turent et ce fut à peine s'ils se reparlèrent de la journée, quoiqu'ils ne se quittassent pas d'une semelle et comme si, en se perdant de vue, ils eussent perdu la dernière raison qu'ils eussent encore d'espérer...

Était-ce Perrine qui était morte? Était-ce Jeanne-Yvonne?

Chacun d'eux se posait la question et souhaitait secrètement de la voir résoudre en sa faveur; une sourde rivalité commençait à travailler ces deux êtres qui, la veille encore, eussent donné leur sang l'un pour l'autre. Kerguérou éprouvait bien quelque hante de ce sentiment égoïste et faisait tous ses efforts pour le refouler, mais chez Labat, nature plus primitive et plus fruste, il éclatait presque ouvertement, au point que le malheureux manqua témoigner tout haut sa satisfaction en se rappelant qu'à son dernier congé il avait trouvé Jeanne-Yvonne un peu pâlotte; elle se plaignait d'étourdissements, de maux de tête, de nausées... Mais Perrine aussi d'ailleurs. Et il retomba dans son anxiété.

La vérité, c'est qu'aucune des deux soeurs Jametel n'était de santé bien brillante. Leur mère était morte phthisique. Elles-mêmes, élevées à la ville, avaient eu une enfance très délicate...

Il leur revenait quelque bien de leurs parents, qui ne tarda pas à être dissipé par leur frère aîné, Casimir, un vaurien dont la mauvaise conduite avait abrégé les jours du capitaine Jametel et qui n'avait même pas pu, à vingt-cinq ans, décro-

cher son brevet de maître au cabotage.

Noceur, sournois, paresseux, graine d'anarchiste et de forban, Casimir avait roulé dans tous les ports, essayé de tous les métiers, goûté de la correctionnelle et failli tâter de la cour d'assises, à la suite d'une rixe sur le Banc de Terre-Neuve, où son compagnon de pêche avait laissé la vie. L'enquête, ouverte six mois plus tard, au retour du Banc, ne put aboutir qu'à des présomptions dont bénéficia le chenapan. Relaxé, il revint au Cozstank, où il vécut ouvertement aux crochets de ses soeurs terrorisées. Leur modeste avoir personnel y passa presque tout entier, les pauvres filles, tant par faiblesse de caractère que dans l'espoir d'aider au relèvement du misérable, ayant consenti à placer le peu qui leur restait sur un dundée de 80 tonneaux, l'*Ave-Maria*, laissé pour compte d'un chantier de construction, avec lequel il prétendait s'acheter une conduite et refaire sa fortune.

La chose n'eût point été impossible si Casimir avait tenu ses promesses: le dundée avait été livré à perte, pour les deux tiers de sa valeur; la coque, les agrès, tout en était neuf et de bonne qualité, hormis l'équipage.

N'ayant point de brevet et ne pouvant commander à son propre bord, Casimir s'était associé avec un maître au cabotage de Pontrioux, personnage équivoque, pourri de dettes et d'alcool et qui ne trouvait plus d'engagement nulle part. Un autre matelot, de même acabit que le capitaine, et un pauvre mousse, souffre-douleur du trio, complétaient l'équipage. Et, nanti de ce personnel de choix, le *Trimardeur* — ci-devant *Ave-Maria*, nom qui sentait trop la *bondieuserie* au gré du fils Jametel — se lança un beau jour de son ber à la conquête des flots bleus.

Deux ou trois petites opérations de cabotage, destinées à masquer le vrai but de l'entreprise, donnèrent d'abord à croire que Casimir s'était amendé pour de bon et entendait reprendre son rang dans la société. Puis de méchants bruits coururent: le *Trimardeur* avait été signalé à plusieurs reprises dans le chenal des Iles-Blanches sans qu'on l'eût vu poursuivre sa route vers l'un des ports du continent. Il arrivait de nuit et, au matin, avait disparu...

Ces courses nocturnes éveillèrent l'attention de la douane: des pêcheurs furent surpris transportant des ballots de poivre et de tabac, qu'ils prétendaient avoir recueillis au large; mais le bon état des marchandises démentait cette origine.

(Suite à la page 36)



Un duel autrefois. La rencontre a été interrompue par des personnes qui se sont interposées, mais les affaires de ce genre ne se terminaient pas toujours aussi bien. (D'après le tableau de M. Stone.)

LE COUP DE JARNAC

Chronique historique
par LOUIS ROLAND

LES coutumes idiotes et barbares ne manquent pas dans l'histoire de l'humanité; le duel judiciaire fut certainement l'une des plus condamnables. Il consistait à régler par les armes la plupart des questions que l'on porte aujourd'hui devant les tribunaux. Le plus fort ou le plus adroit des deux adversaires tuait l'autre et il prouvait ainsi qu'il avait raison. C'était très simple, expéditif et avec le minimum de frais. Seulement il y avait un petit inconvénient: c'était parfois celui qui avait raison qui était tué.

Ne criions pourtant pas trop à la barbarie; nous avons encore beaucoup mieux que ça aujourd'hui. Le duel judiciaire qui n'existe plus entre les particuliers se pratique toujours entre les peuples et avec un raffinement de moyens destructifs que la plus folle imagination n'aurait jamais osé rêver autrefois. Soyons fiers de notre civilisation...

Le duel judiciaire était fort pratiqué par le peuplade barbare du Nord qui en lancèrent la mode dans

les autres pays. Ne les blâmons pas trop non plus; là encore nous faisons bien mieux qu'eux maintenant: nous pénétrons chez les peuples où l'on ne connaissait guère auparavant que le poing et le bâton pour se battre et nous leur vendons de jolies mitrailleuses avec la manière de s'en servir. C'est ensuite ce que nous appelons avec toupet les élever d'un cran dans le niveau social.

Mais revenons à notre sujet. Le premier récit d'un duel judiciaire se trouve dans les écrits de Grégoire de Tours, et ce récit vaut la peine d'être rapporté. En même temps que cela nous donnera une fière idée des hommes de l'époque, nous pourrions constater que nous n'avons pas trop dégénéré sous le rapport des mœurs.

"En l'an 590, écrit-il, pendant que Gontran chassait dans la forêt des Vosges, il trouva la dépouille d'un buffle qu'on avait tué;

il questionna le garde de la forêt pour savoir qui avait osé agir ainsi dans une forêt royale. Le garde nomma Chundon, chambellan du roi. Le monarque fit alors arrêter ce dernier qui fut conduit à Châlons chargé de chaînes. Mais lorsque ces deux hommes discutèrent en présence du roi, Chundon dit qu'il n'était pas coupable de ce dont on l'accusait, et le roi ordonna le combat.

"Le chambellan présenta son neveu pour combattre à sa place. Les deux champions furent mis en présence. Le jeune homme porta un coup de lance au garde et lui perça le pied; le garde était tombé sur le dos, le jeune homme tira le poignard qu'il avait à la ceinture pour couper la gorge à son adversaire terrassé, mais l'autre le blessa lui-même grièvement d'un coup de poignard au ventre et tous deux moururent.

"Le chambellan Chundon s'enfuit alors vers la basilique de Saint-Marcel, mais le roi le fit arrêter avant qu'il eût touché le seuil sacré où il aurait eu droit d'asile. On l'attacha à un poteau et il fut lapidé à mort."

Que dites-vous de cela? Trois hommes tués pour un malheureux buffle qui, lui, avait peut-être été tué par quelque braconnier inconnu! Vraiment le duel judiciaire était une fameuse invention, et l'on comprend très bien que Charlemagne essaya de l'interdire. Malgré sa puissance et son prestige, le grand empereur n'en vint pourtant pas à bout, tellement il est difficile d'extirper un usage, surtout quand il est bête et surtout féroce. Avis à la société des Nations...

Saint Louis, qui était également opposé au duel judiciaire qu'on appelait prétentieusement le *jugement de Dieu* (rien que ça!...), réussit à le faire disparaître dans de nombreuses occasions. On sait que lui-même rendit la justice très souvent. Ce fut un réel progrès. Le monde

(Suite à la page 28)

QUELQUES JOUEURS DES "ROYAUX"

Equipe de Base-Ball de Montréal de la Ligue Internationale.



BILL REGAN
Réserviste



OSCAR F. L. ROETTGER
Premier but



URBAN H. PICKERING
Troisième but



WALTER
PAUL ("Doc")
GAUTREAU.
Deuxième but
et Gérant



ROLAND
GLADU.
Voltigeur.

Notre jeune compatriote a joué quelques parties avec le *Montréal* au début de la saison.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON:

Feuilleton du "Samedi"

Quand le Coeur Parle

Par JACQUES BRIENNE

No 2 (Suite)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Jean Dorlhac rencontre par hasard une inconnue portant un collier d'une grande valeur qu'il a vu monter autrefois dans l'atelier de son père. Il réussit à découvrir que la belle personne doit aller à l'Opéra le lendemain. Le diamantaire se met en colère lorsque son fils le questionne sur le collier du pacha. Intrigué, Jean va à l'Opéra et trouve son père mort dans une loge après en avoir vu sortir l'inconnue au collier. Quelle est cette femme qui a tué son père?

Jean fait une fausse déclaration à la police, car il veut éclaircir lui-même ce mystère. Il quitte sa charmante amie Nicole en lui laissant un montant d'argent, qui est d'ailleurs refusé.

IV

— N'insistez pas, je le sais.

— Mais vous ne savez pas, je suppose, ce que nous avons dit, mon père et moi, puisque notre conversation n'a pas eu de témoins. C'est à ce moment que mon père m'a dit: "J'ai loué une loge; viens si tu veux, demain, m'y retrouver!"

Jean mentait avec un aplomb qui déconcerta M. Mercier. Ah! il avait fait des progrès depuis deux jours! Il en fut lui-même abasourdi quand, le soir, seul dans sa chambre, il se rappela sa déposition et son audace devant le juge.

Ce dernier, convaincu ou non par la réponse du jeune homme, ne sut quel argument lui opposer. Après tout, l'explication de Jean Dorlhac était plausible. Si elle n'était pas vraie, elle n'était pas invraisemblable.

La domestique du défunt avait déjà déclaré que le fils du défunt était venu la veille, et qu'il avait eu avec son père un long entretien.

Elle avait même ajouté, naïvement:

— D'habitude, quand M. Jean venait, je ne me gênais pas avec lui. Pensez donc, je l'ai connu enfant! Je me mêlais à la conversation, ou j'écoutais par la porte entr'ouverte. Mais ce jour-là j'ai été obligée de descendre à la cave et la concierge, qui est bavarde comme une pie, m'a retenue, quand elle m'a vue passer devant la loge.

M. Mercier, après un instant de réflexion, changea son fusil d'épaule, et il reprit l'attaque d'un autre côté.

— L'enquête a fait, depuis hier, un grand progrès. Nous savons que c'est une femme qui a tué votre père.

— Ah! c'est une femme?... Vous en êtes sûr?

L'émotion du fils de la victime était naturelle en pareil cas. Et Jean fut assez maître de lui pour qu'elle ne parût pas anormale. Il sut cacher l'agitation intérieure qui faisait bondir son cœur dans sa poitrine.

— On l'a vue, répliqua M. Mercier. Un témoin qui se trouvait assis dans une loge en face et qui fouillait la salle avec sa lorgnette, a remarqué, affirme-t-il, une femme dans la loge de votre père à l'heure où le crime a été commis. Il est sûr de l'heure, car il n'est arrivé à l'Opéra qu'assez tard, et la loge est restée vide, après le transport du corps. La femme était masquée, mais elle portait une robe chamarrée et un collier de perles.

"Ces deux détails ne vous disent-ils rien? N'évoquent-ils aucun souvenir en vous?"

Le jeune homme eut l'air de réfléchir, puis il répondit:

— Non, monsieur le juge.

Celui-ci reprit:

— Si le crime a été commis par une femme, nous devons envisager l'hypothèse d'une vengeance possible. Votre père a eu une vie orageuse. Ne voyez, je vous prie, aucune intention mal-

veillance dans mes propos. Mais il faisait un métier... spécial, et il était très dur en affaires. Il abusait un peu de la détresse de ses clientes. Il en profitait quelquefois pour satisfaire une sensualité que l'âge avait à peine émoussée. Je m'excuse de parler ainsi devant un fils! Mais comment faire? Votre père avait des ennemis, et encore plus d'ennemies. Il a subi des menaces. Tout cela nous fait un devoir d'envisager l'hypothèse de représailles. Pourriez-vous nous fournir un renseignement utile dans cet ordre d'idées?

— Aucun. Vous l'avez avoué vous-même, mon père me cachait tout. Je le voyais rarement.

— A votre avis, le vol est-il le mobile du crime?

— Je n'ai pas d'avis. Je suis désespéré, voilà tout.

— Avez-vous fait des recherches, comme je vous l'ai demandé, pour nous permettre d'évaluer la valeur des bijoux et l'importance de la somme d'argent qui lui a été volée?

— Mes recherches n'ont pas donné grand résultat. Mon père, par métier, portait toujours beaucoup d'argent sur lui.

— Combien, à peu près? Cinquante, cent mille francs?

— Quelquefois plus.

— Et on le savait?

— Certainement.

— Alors, c'est peut-être pour le dévaliser qu'on l'a étouffé?

— Peut-être. Mais encore une fois je n'ai pas d'opinion à ce sujet.

— C'est bien, monsieur Dorlhac, vous pouvez vous retirer.

Quand le jeune homme se fut éloigné, le magistrat réfléchit longtemps.

A plusieurs reprises, les jours précédents, l'attitude de l'ami de Nicole lui avait paru suspecte. Et en y réfléchissant, il avait cru trouver la preuve qu'il mentait dans ce fait que le diamantaire n'ayant pas l'habitude de

dire à son fils ce qu'il faisait, Jean n'avait pas pu savoir qu'il irait à l'Opéra dans une loge louée à l'avance sous un faux nom.

Le raisonnement était juste.

Malheureusement pour le juge, la réponse de Jean à son observation ne manquait pas de vraisemblance.

Alors? M. Mercier ne put se prononcer. Pendant longtemps il hésita entre deux hypothèses: Jean disait la vérité et ne savait rien; Jean mentait et il savait tout, mais il ne parlait pas pour cacher quelque affreux secret de famille.

La police se lança sur toutes les pistes. Les femmes qui avaient eu des relations ou des discussions avec le mort, et qu'on retrouva, furent convoquées, interrogées et plus ou moins surveillées.

On essaya de retrouver les bijoux volés.

M. Dorlhac en portait toujours sur lui, qui avaient une très grande valeur. Raban affirma que la perle qui lui servait d'épingle de cravate valait cinquante mille francs.

Or, elle avait disparu, ainsi que la montre, et ses deux bagues?

Comment expliquer la disparition des bagues?

Il n'est pas facile de retirer des mains d'un homme, même à moitié mourant, les anneaux qu'il porte aux doigts. Il faut du temps. Or, la meurtrière devait être pressée de fuir. Il faut en outre de l'habileté et surtout de la présence d'esprit.

Justement, l'une des bagues, chef-d'œuvre confectionné par Raban, était un peu étroite.

M. Dorlhac l'avait mise, ce soir-là, pour la première fois.

Le renseignement fut donné non pas par le vieux juif, dont la bouche était close, mais par la

domestique, qui rapporta textuellement :

— J'ai aidé monsieur à faire sa toilette. Il s'était fait faire un beau costume de doge, tout étincelant de pierreries. Quand il a été habillé, je l'ai vu glisser à son index la bague, un brillant de toute beauté enchâssé dans la gueule de deux serpents enroulés. Il a eu beaucoup de peine à la pousser jusqu'au bout du doigt. Il a failli y renoncer. L'anneau était un peu étroit...

Or, le doigt ne portait aucune trace de violence !

Il paraissait impossible, dans ces conditions, que la voleuse eût retiré la bague elle-même. Et pourtant les serpents de platine et le brillant autour duquel ils se déroulaient avaient bel et bien disparu.

Quant au portefeuille, il avait été subtilisé, lui aussi.

Que contenait-il ?

Des papiers compromettants, peut-être. A coup sûr une grosse somme d'argent, une somme si importante que, bientôt, tout le monde inclina à croire que le vol était le mobile du crime.

Tout le monde, sauf Jean. Nous ne parlons pas de Raban, qui, lui, évidemment, savait tout, mais c'était comme s'il ne savait rien, puisqu'il était bien décidé à se taire.

Peu à peu, le zèle de la police, impuissante à percer le mystère, se ralentit. Et un jour vint où l'affaire fut classée, oubliée.

Oubliée ? Oui, au palais de justice, mais pas rue de Château-dun, à la maison du mort, car Jean s'était installé dans l'appartement où avait vécu son père et, avec la patience d'un chien de chasse, il poursuivait en silence l'enquête que, mieux documenté que la police, il espérait mener à bonne fin.

Il en avait pris l'engagement solennel vis-à-vis de lui-même ; il n'aurait de repos, il ne reprendrait une vie normale que lorsqu'il aurait retrouvé la femme qui avait tué son père.

C'était la rançon de la faute qu'il avait commise en gardant le silence. C'était en quelque sorte la punition qu'il s'infligeait pour avoir osé ce qu'il avait osé,

le jour où il s'était arrogé le droit de punir ou d'absoudre la coupable.

Il la chercherait donc sans s'accorder un instant de répit, ni un moment de joie. Il la chercherait et, lorsqu'il l'aurait trouvée, lorsqu'il connaîtrait les motifs qui l'avaient fait agir, alors il déciderait.

Il la livrerait à la justice, si elle n'avait obéi, en tuant, qu'à des motifs inavouables.

Si, au contraire, elle invoquait des circonstances atténuantes, il verrait alors ce qu'il devrait faire.

Mais, en attendant, il s'était juré qu'il se refuserait tous plaisirs, toutes satisfactions, même les plus innocentes.

En trompant la justice, en se substituant, pour ainsi dire, à elle, il savait bien qu'il avait pris une responsabilité redoutable.

Pour l'instant, il était un menteur, un parjure, pire peut-être, si son silence avait pour effet d'assurer l'impunité à de vulgaires criminels.

Souvent il se demandait comment il avait pu agir ainsi. Souvent il rougissait à la pensée que tous les honnêtes gens jugeraient sévèrement sa conduite s'ils la connaissaient.

Il ne serait donc réhabilité, à ses propres yeux, que lorsqu'il aurait trouvé la femme inconnue qui était entrée dans sa vie pour en faire le malheur.

Il renonça à poursuivre ses études ; il donna sa démission d'officier ; il quitta son costume de lieutenant ; il ne porta plus les insignes des décorations qu'il avait gagnées sur les champs de bataille et dont il ne se jugeait

plus digne, depuis qu'il avait menti.

Il était retourné dans son petit logement de la rue de Tournon et il avait fait venir sa femme de ménage.

— Madame Rodier, lui dit-il, a-t-on livré le pantalon et le veston noirs que j'ai commandés ?

— Oui, monsieur Jean ; on vient justement de les apporter.

— Donnez-les moi, voulez-vous ?

— Les voici.

La ménagère étala sur le lit le complet neuf.

— Laissez-moi un instant, je vous prie ; je vais l'essayer.

Il portait encore le dolman bleu horizon. Il l'avait revêtu autrefois pour aller à la guerre. Comme il était heureux, à cette époque déjà lointaine ! Il avait l'esprit tranquille et le devoir qui s'imposait était de ceux qu'on fait allègrement.

Tandis qu'aujourd'hui...

Avant de quitter pour toujours sa tenue militaire, il se regarda dans la glace de l'armoire, et, très ému, il dit adieu au Jean d'autrefois, à celui dont la vie d'insouciance avait pris fin.

Puis il se déshabilla et revêtit son costume noir.

Il prenait le deuil pour longtemps, pour toujours peut-être.

Quand il eut terminé sa toilette, il se regarda de nouveau dans le miroir. Un sourire désabusé fleurit ses lèvres quand il salua le nouveau Jean, celui dont l'existence commençait.

Quelle existence, grand Dieu ! Une existence que le remords, la crainte, la honte rendaient sans doute abominable.

C'était ainsi ! Le sort l'avait jeté en plein drame, et lui-même avait choisi la voie tortueuse dans laquelle il s'engageait. Il n'y avait plus à y revenir.

Il redressa la tête comme pour faire face au destin. Pourtant il restait encore au pauvre garçon une rude épreuve à subir.

Il avait convoqué Nicole pour lui faire ses adieux, car rien ne devait distraire le justicier du devoir qu'il s'était imposé, et, d'ailleurs, il n'y avait plus de place pour l'amour dans son cœur meurtri.

Le matin même, il était allé chez son notaire, et il avait pris les dispositions nécessaires pour que la jeune fille qui s'était donnée à lui n'eût pas à souffrir, matériellement du moins, de son abandon.

Mais voilà. Il connaissait la charmante et délicate créature. Voudrait-elle accepter de l'argent ? Il avait fait royalement les choses. C'était une petite fortune qu'il entendait lui laisser et qu'il avait, le matin même, déposée au nom de sa maîtresse.

— Ma chère petite Nicole, lui dit-il, quand il la tint pressée sur son cœur, ne pleure pas, je t'en supplie, car si tu pleures, où prendrai-je le courage de te dire ce que je ne puis pas te cacher ?

Elle s'était précipitée vers lui ; elle avait jeté les bras autour de son cou, et, la tête appuyée à son épaule, elle laissait couler ses larmes, heureuse encore de ce dernier bonheur : pleurer auprès de lui !

— Ma chérie, tu en avais le pressentiment. Tu savais que l'avenir me ménageait de rudes surprises, et que je paierais cher mon court bonheur. Car, grâce à toi, j'ai été heureux. Je puis le dire, j'ai été le plus heureux des hommes...

— Mon pauvre Jean !

— Oui, Nicole, je te le dis parce que c'est vrai, et je te prie de ne jamais oublier mes paroles. Tu m'as donné des joies ineffables. Tu as embelli ma jeunesse. Tu as été la fleur de mon printemps ! Et si je souffre tant aujourd'hui, c'est parce que le drame affreux — plus affreux encore que tu ne peux le supposer — le drame où la mort de mon père m'a jeté, m'oblige à te dire adieu et à te faire, je le vois bien, beaucoup de peine.

— Jean, je préférerais mourir !

— Ne parle pas ainsi. Voudrais-tu me faire souffrir davantage ? N'ai-je pas assez de chagrin ? Veux-tu m'enlever la force de vivre ? Non, n'est-ce pas ?

LES GAGNANTS DE NOS CONCOURS

NOTRE CASSE-TÊTE — CONCOURS No 13 (20 mai)

\$5.00 en prix

Mlle ANNA PLOURDE, 2091, rue St-André, Montréal, P. Q.
Mlle ALINE ROUSSY, 3816, rue Mentana, Montréal, P. Q.
Mlle YVETTE POULIOT, 1129 1/2 St-Valier, St-Malo, Québec, P. Q.
Mlle ROSE-ANNA BEDARD, Loretteville, Québec.
Mlle ESTHEL DUMONT, C. P. 115, Vaudreuil Stat., P. Q.

LES MOTS CROISES — CONCOURS No 75 (20 mai)

\$5.00 en prix

Mlle MARCELLE BEAUDAIN, Saint-Henri, Co. Lévis, P. Q.
Mlle MARGARET DESROCHERS, 4877 St-Laurent, Montréal, P. Q.
Mlle MARETTE THIBAUT, Danville, P. Q.
Mlle THERESE DUBE, Amqui, P. Q.
M. EUDORE BOLDUC, 72, 11e rue, St-Frs d'Assises, Québec, P. Q.

Miller's Worm Powders n'expulseront pas simplement les vers du système mais elles lui rendront des conditions de santé avec lesquelles les vers ne pourront pas plus longtemps exister. Les vers maintiennent l'enfant en continu état de fatigue et de douleur et il ne peut y avoir aucun confort pour les petits jusqu'à ce que la cause des souffrances disparaisse ce qui peut être facilement fait par l'usage de ces poudres qui sont très effectives.

Alors il faut que tu sois raisonnable pour que moi, je puisse me consacrer tout entier au devoir qui m'a été imposé. Ah! je ne l'ai pas choisi!

— Ton amour me suffisait. Je ne pensais pas à autre chose.

— Et voilà que maintenant je suis contraint de rechercher les assassins de mon père; je dois les retrouver, les punir... Je dois peut-être faire plus encore... Ah! Nicole, quelle existence m'attend!

— Et moi, Jean, penses-tu à ce que sera ma vie?

— Tu as vingt ans, ma chérie, et tu es sans reproches. Aucun souvenir terrible ne se dressera devant toi. Tu n'as pas vu, comme moi, ton père mort, la bouche couverte d'écume et de sang.

— Non, mais mon père m'a chassée de la maison, parce que je t'aimais!

— Il te pardonnera, et peut-être ai-je trouvé le moyen de faciliter ton retour dans ta famille.

La jeune fille ne comprit pas, et ce fut tant mieux. Car elle se serait évanouie de honte, si elle avait pu se douter que Jean avait songé à lui laisser une petite fortune.

Elle, qui avait continué à travailler après l'avoir connu; elle, qui n'avait jamais voulu accepter que de modestes cadeaux, elle n'était pas préparée à de pareilles offres.

Son amour avait été aussi désintéressé qu'il avait été profond.

Certes, Jean lui avait fait une vie large et facile; il l'avait emmenée au théâtre; il lui avait offert souvent de ces petits bibelots inutiles qui coûtent cher.

Sa solde ne lui suffisait pas, il avait puisé largement, non pas dans le coffre de son père, mais dans son coffre à lui: un tout petit coffre, qui lui venait de sa mère. Il avait vendu quelques titres sans en rien dire, naturellement.

Jamais il n'avait été question d'argent entre eux. Et maintenant, en le quittant, elle accepterait?... Oh! non, non.

Elle n'était pas de celles que l'argent console. Jean le comprenait; il eut donc la délicatesse de ne pas en dire plus long ce jour-là.

Mais il chargea Mme Rodier de la commission.

— Dans deux ou trois jours, lui dit-il, quand Mlle Nicole sera moins triste, quand vous jugerez le moment favorable, vous la prierez de passer rue des Pyramides, chez mon notaire. Elle

demandera M. Rambure, le premier clerc, que j'ai averti de sa visite, et qui lui fera connaître les dispositions que j'ai prises en sa faveur.

La femme du facteur n'était pas une créature vénale, croyez-le bien, mais une longue expérience lui avait enseigné, hélas! qu'on ne vit pas d'eau claire, et que l'argent a son prix.

Aussi, tout heureuse pour Nicole, qu'elle savait pauvre, elle s'écria:

— Vous avez bien fait, monsieur Jean! Ah! vous avez du cœur, vous!

— Je ne vous oublierai pas non plus, madame Rodier. Si jamais vous avez besoin de moi, ne craignez pas de frapper à ma porte. Venez me voir; venez me donner de vos nouvelles...

Deux jours après la ménagère s'acquitta, avec un tact parfait, de la commission dont on l'avait chargée.

Elle dit à la jeune fille:

— Il vous faudra, mamz'elle Nicole, aller chez le notaire. C'est M. Jean qui le veut.

— Pourquoi donc?

— Sans doute pour une affaire importante. M. Jean était très bon, vous le savez; il a pensé que vous pourriez avoir des ennuis, tomber malade, que sais-je? Et maintenant qu'il est riche, puisqu'il a hérité de son père. Il n'a pas voulu vous laisser dans la misère.

— Que voulez-vous dire, madame Rodier? Vous m'épouvantez! Il n'aurait pas osé, je pense.

— La! Ne vous mettez pas en colère, ma fille!

— Comment, il vous l'a dit! Il a osé!...

— Il a osé faire son devoir, voilà. Et il a bien fait. Oui, bien fait. Je l'en ai félicité. Que diable! ç'aurait été honteux s'il était parti comme ça, sans plus penser à vous. Ah! mais non; il n'y avait rien à craindre avec lui. C'était un cœur d'or, il vous aimait bien, et il a fallu ce crime horrible pour qu'il se sépare de vous. Du moins il a compris les obligations qu'il vous devait. Voyons, ne pleurez pas. S'il avait agi autrement, c'est alors qu'il aurait fallu pleurer!

Mais Nicole ne voulut rien entendre.

C'était une idée fixe. Ce n'était pas pour de l'argent, bien sûr, qu'elle s'était donnée. Elle aurait honte d'elle-même si son amour lui rapportait un centime.

C'est en vain que la femme du facteur, forte de son expérience de la vie, lui prodigua les con-

seils; elle ne se rendit pas à ses raisons.

Pourtant, l'affectueuse sollicitude de la brave femme, la façon dont elle lui expliquait les choses, lui rendirent moins pénible la visite qu'elle fit quand même à l'étude du notaire.

Elle était toujours décidée à refuser, mais elle n'en voulait plus à Jean. Elle comprenait ses raisons à lui.

— Il a fait son devoir, disait-elle. Soit. Mais moi aussi je saurai faire le mien!

Le premier clerc lui exposa que M. Jean Dorlhac avait déposé une somme de deux cent mille francs, dont elle pouvait disposer à son gré.

Très émue, Nicole répliqua:

— Vous remercierez beaucoup M. Dorlhac, mais vous lui direz que je refuse.

— Il a prévu ce refus...

— Ah! il l'a prévu?

— Oui, mademoiselle, et il m'a donné à l'avance ses instructions.

— Puis-je les connaître?

— Certainement. La somme restera entre nos mains, à l'étude. Nous l'emploierons au mieux de vos intérêts, jusqu'au jour où il vous plaira de la retirer ou de nous donner vous-même des ordres.

— Si cela ne me plaît jamais?

— Dans ce cas, les deux cent mille francs, augmentés des intérêts accumulés, resteront indéfiniment à l'étude et ce sont vos héritiers, un jour, qui en profiteront.

Nicole rougit. Ses héritiers? Elle avait un père, une mère, deux frères; l'un plus âgé qu'elle, l'autre plus jeune. Elle les aimait bien avant de connaître Jean. Elle avait beaucoup gâté le plus jeune. Justement, il s'appelait Jean, lui aussi!

Une angoisse lui serra le cœur. Elle rougit encore.

Si ses parents la voyaient là, chez ce notaire, en train de refuser une fortune, que diraient-ils?... Et c'est à eux que cette fortune reviendrait un jour?

Elle demanda:

— Alors, si je mourais demain, cet argent, ces deux cent mille francs iraient?...

— A votre famille: à vos père et mère, s'ils vivent encore, à vos frères et sœurs, si vous en avez.

— C'est horrible, murmura l'ouvrière en pleurant. Ah! Jean, qu'as-tu fait?

Mais le clerc, un homme d'âge un peu blasé, lui prodiguait à son tour, comme l'avait fait

Mme Rodier, les plus sages conseils.

La jeune fille faisait semblant de l'écouter, mais pendant qu'il parlait, c'est à ses parents qu'elle pensait! Oui, que diraient-ils, s'ils savaient?

Le plus sévère pour elle avait été son frère aîné. C'est lui qui l'avait chassée, quand une misérable lettre anonyme était venue dénoncer la pauvrete.

Quelle scène affreuse!

Son frère était un ouvrier, un bon travailleur, assez instruit, intelligent, qui, à vingt-cinq ans, était déjà chef d'équipe dans une grande usine. Il gagnait très largement sa vie et il avait la fierté légitime du jeune homme qui ne doit qu'à son énergie et à son travail une situation qui ne cesse de s'améliorer.

Quand il avait appris que sa sœur était l'amie d'un lieutenant, d'un jeune homme riche, d'un gros diamantaire, il avait cédé à sa nature violente et il l'avait traitée de gueuse et de prostituée.

Nicole avait dû entendre les pires mots.

Son joli roman, l'idylle née sous les arbres en fleurs du Luxembourg, son amour si pur, exempt de toute arrière-pensée, avait été piétiné, sali, traîné dans la boue.

— Si tu avais choisi, criait le frère, un garçon comme nous, un garçon à qui je puisse serrer la main, on te pardonnerait. On n'est pas des moralistes, nous autres; on comprend la vie, les tentations. Tu n'avais d'ailleurs que l'embarras du choix. Plusieurs fois on t'a demandée en mariage. Tu n'ignoris pas qu'Auguste Samain t'adore, et qu'il en fera une maladie, quand il saura la vérité. Mais voilà, c'est un ouvrier comme ton père, comme moi! Et il fallait à mademoiselle un monsieur, un marchand de diamants, un millionnaire! Eh bien! va le rejoindre. Va vivre avec lui dans l'ordure, dans la honte! Va-t-en! Ta place n'est plus ici.

La mère, qui pleurait, était intervenue.

— Voyons, Marcel, calme-toi. Ne la frappe pas au moins!

C'était une honnête femme, mais elle était mère, et puis, elle n'avait plus d'illusions. La vie les avait toutes brisées.

Certes, elle n'approuvait pas sa fille. Pourtant elle lui trouvait des excuses et elle aurait volontiers fermé les yeux.

Mais le frère se montra intraitable et Nicole ne retourna plus chez ses parents...

Le clerc de notaire, très bavard de sa nature, continuait, heureux de l'occasion qui s'offrait de prononcer des sentences et de faire l'important.

La jeune fille semblait rêver. En réalité, elle se demandait toujours ce que diraient ses parents s'ils savaient qu'abandonnée par son ami, elle refusait la fortune qu'il lui avait laissée. Elle faisait des suppositions ; elle imaginait les paroles qu'ils prononceraient.

La mère dirait :

— Réfléchis encore avant de prendre une décision.

Le père hocherait la tête et il penserait :

— Deux cent mille francs, c'est tout de même une somme ! Et, après tout, ce monsieur te la devait pour t'avoir détournée de ton devoir.

Petit Jean, comme elle appelait son jeune frère, murmurerait sans doute :

— Prends-les donc, Nicole !

Il avait dix-sept ans, et il ne cherchait pas midi à quatorze heures. Heureux de vivre, joli garçon, moins sérieux que son aîné, il ajouterait probablement :

— Tu t'offriras des douceurs et tu me paieras un joli costume.

La jeune fille avait obscurément l'intuition des sentiments qu'exprimeraient, si le cas leur était soumis, son père, sa mère et Petit Jean.

Mais son frère aîné, que dirait-il ? Répondrait-il :

— Jette-lui son argent à la figure, à ce sale monsieur ! Et surtout qu'il ne passe jamais à portée de ma main.

Ou bien ricanerait-il :

— Prends-le donc, son argent ! Pour ce qu'il lui a coûté ! Et puis ce sera toujours ça qu'il aura restitué sur les millions que son père a volés !

Nicole poussa un soupir et murmura :

— Qu'ils en pensent ce qu'ils voudront. Moi je refuse.

Et malgré l'insistance du clerc elle s'en alla comme elle était venue.

— Eh bien ! soit, déclara M. Rambure, l'argent restera ici, et soyez tranquille, il ne restera pas

improductif, en attendant que vous vous montriez plus raisonnable.

V

Jean Dorlhac s'était installé rue de Châteaudun. La vieille domestique qui était depuis quinze ans au service de sa famille en avait éprouvé une grande joie. Elle s'appelait Agnès. Pourtant elle n'avait rien de la douceur ni de la mièvrerie qu'évoque généralement ce prénom. Elle était dévouée, travailleuse, mais bourru, grognon, et, pour tout dire, insupportable.

Le père Dorlhac s'en accommodait. D'ailleurs il était rarement chez lui. Bien que très riche, il n'avait aucun train de maison. Agnès suffisait à tout. Il ne recevait guère. Quand il invitait des amis, il les emmenait au restaurant.

Jean était habitué, comme son père, aux façons de la domestique, et il ne s'en plaignait pas.

— J'ai bon caractère pour deux, disait-il plaisamment quand Agnès se montrait par trop acariâtre.

Raban aurait été heureux, lui aussi, de voir le fils de son maître venir habiter la maison, s'il n'avait eu quelques craintes et s'il ne s'était demandé :

— Qu'est-ce que cela cache ?

Jean lui expliqua :

— J'ai quitté l'Ecole polytechnique, je ne suis plus lieutenant. Je veux profiter de la belle situation que mon pauvre père avait su se créer et continuer le métier.

— Un bon métier, monsieur Jean.

— Je le sais. Je serai donc diamantaire comme lui.

— Et vous gagnerez beaucoup d'argent, surtout si vous suivez mes conseils.

— Je les suivrai, Raban, car vous connaissez la partie et vous êtes un brave homme. J'augmenterai vos appointements.

Cette dernière phrase ne plut qu'à moitié au vieux juif. C'est bien beau d'être augmenté, mais enfin si l'employé touche davantage, le patron gagne moins. Or Raban était dévoué, à sa manière, aux patrons qu'il servait depuis trente ans, et il n'aimait pas entendre Jean déclarer avec cette désinvolture : "Je vous augmenterai", comme si l'argent n'avait aucune valeur.

Pour lui, un sou était un sou, et arrivé à l'âge de soixante-dix ans, il pouvait se rendre cette justice qu'il n'en avait jamais gaspillé un seul. Jamais, vous

entendez, il n'avait donné un sou alors qu'il aurait pu ne pas le donner.

Ce n'était plus de l'avarice. C'était quelque chose qu'on ne sait comment définir et qui n'a de nom dans aucune langue.

Il n'aimait que l'argent, mais il l'aimait au point de souffrir quand il était obligé d'ouvrir sa bourse et d'y puiser.

Il était veuf, et personne n'avait jamais su s'il avait regretté sa femme.

Il n'avait pas d'enfants et il avait rompu avec les cousins qui constituaient toute sa parenté. Il ne tenait à rien. Il ne sortait que pour aller à son travail.

— Pourquoi tant économiser, pourquoi vous priver ainsi ? lui disait quelquefois sa concierge, qui venait raccommoquer son linge. Vous n'avez pas d'enfants, pas de neveux ; à qui laisserez-vous tout ça ?

Rien ne le mettait en colère comme de semblables observations.

Comme s'il était nécessaire d'avoir des héritiers pour amasser !

C'était son plaisir, sa seule joie.

Chaque soir, il faisait ses comptes ; il calculait les intérêts qu'il toucherait. Sa figure s'illuminait quand il pouvait se dire :

— Ce placement me rapportera du douze et peut-être du quinze pour cent !

Il faisait l'usure et il n'y avait pas plus dur que lui parmi tous ses confrères.

— L'argent doit rapporter.

C'était sa maxime préférée, celle qu'il répétait à tout propos et dans toutes les occasions.

Aussi il éprouva une véritable douleur quand il vit Jean à l'œuvre, quand il le vit acheter et vendre bon marché.

L'ancien lieutenant avait toujours eu en horreur ce marchandage abominable qu'est la vente ou l'achat des bijoux d'occasion et encore plus le prêt sur métaux précieux.

Il était venu rue de Châteaudun pour se trouver dans un milieu plus favorable aux recherches qu'il avait entreprises.

Il avait continué le métier de son père parce qu'il pensait que c'était le meilleur moyen de retrouver la femme qu'il cherchait.

Mais gagner de l'argent en faisant profession d'en prêter ?

D'abord il ne savait pas.

Et puis il n'avait jamais pu voir une femme pleurer. Or, les mères, les épouses, les amantes que la misère poussait chez lui, pour déposer en gage ou vendre

des bijoux, des souvenirs de famille, des reliques d'amour avaient souvent les yeux humides.

— Comment, s'écria Raban en examinant une bague que Jean venait d'acheter, comment, vous l'avez payée quatre mille francs ? Mais elle n'en vaut guère plus de trois mille. C'est insensé ! Vous ne pouviez pas me consulter ? Je suis sûr que, moi, je l'aurais eue à moitié prix !

— Mon bon Raban, ne vous mettez pas en colère.

— Mais, monsieur Jean, hier déjà vous avez prêté mille francs sur un médaillon qui ne les vaut certes pas.

— Je l'ai fait pour rendre service à une veuve qui a cinq enfants.

Raban leva les bras au ciel.

Ainsi Jean avouait ! Ce n'était pas par ignorance, c'était volontairement, par charité, qu'il avait péché !

Le vieil employé ricana :

— Alors, si vous vous laissez attendrir, si vous faites du sentiment, nous irons loin. Il vaudrait mieux fermer la maison !... Une veuve qui a cinq enfants ! Comme si c'était une raison ! Ah ! je la repincerai, la coquine ! Mais toutes, monsieur Jean, vont vous dire qu'elles ont cinq enfants, et même davantage. Toutes vont pleurnicher. Elles s'y entendent à ça, les bougres-ses... C'est pourquoi plus elles pleurent, plus on doit leur serrer la vis. L'argent est l'argent. C'est un crime de le gaspiller ! Vous serez bien avancé, quand vous vous serez ruiné !

— Mais, Raban...

— Monsieur Jean, écoutez-moi. Je préférerais m'en aller, si vous deviez continuer. Je n'ai pas pu dormir, cette nuit, à cause de ce médaillon ! Oui, oui, ce n'est même pas honnête ce que vous faites là. Vous gâchez le métier ; vous faites du tort à tous vos confrères. L'argent doit rapporter. Même à son frère, même à son fils, on ne doit pas prêter sans faire payer un intérêt.

Peu à peu, le tailleur de diamants avait haussé le ton. L'indignation le faisait sortir de son caractère. Il en était tout essoufflé.

Aussi, a-t-on jamais vu ça ?

Jean, qui voulait le ménager, et qui connaissait depuis longtemps les sentiments de l'usurier, répliqua :

— Allons, c'est bien. Calmez-vous, Raban, je vous consulterai à l'avenir.

LE MEDECIN DE FAMILLE. — Le bon docteur vaut toujours son argent. Mais il n'est pas toujours possible d'avoir un docteur quand on en a besoin. Dans de tels cas, le simple bon sens suggère l'usage des remèdes domestiques que l'on a sous la main tels que l'Huile Électrique du Dr Thomas qui est merveilleusement efficace pour diminuer les douleurs d'inflammation et pour guérir les coupures, écorchures, contusions et foulures. La présence de ce remède dans l'armoire de médicaments de la famille épargne bien de l'argent.

Le lapidaire retourna à sa besogne, mais il ne pouvait s'empêcher de maugréer en hochant la tête et en toussotant dans sa barbe:

— Son père avait raison. Ce garçon est extraordinaire. On ne sait pas à quoi il pense!

Raban ne pouvait deviner les motifs qui faisaient agir le fils de son patron.

Les préoccupations du jeune homme étaient si loin des siennes!

Pourtant le mystère n'était pas difficile à pénétrer, et je vais vous dire à quoi Jean pensait.

Il pensait à une femme, à une inconnue dont la silhouette lui avait paru digne d'une marquise de Watteau, dont la main fine disait l'origine aristocratique, dont la chair d'un blanc rosé rappelait le nacre et le lis.

Trois fois il l'avait vue et, dès la première rencontre, il avait éprouvé une émotion inexplicable, un choc incompréhensible. Est-il possible qu'un regard suffise pour faire éclore dans le cœur d'un homme un sentiment qui dominera sa vie?

Il faut bien le croire. D'ailleurs, quand le temps est venu, quand le bourgeon est à point, un rayon de soleil suffit bien pour que la fleur s'entr'ouvre.

Il y a des êtres, d'ailleurs, qui sentent plus vivement que les autres, qui semblent prédestinés, et Jean était de ceux-là.

La seconde rencontre avait été plus émotionnante encore.

Elle n'était pas inattendue celle-là, au contraire.

Tout à coup, il l'avait vue surgir d'un groupe de masques. Qu'elle était belle dans sa robe chamarrée, rouge et or, avec son merveilleux collier qui rayonnait sur une gorge dont la blancheur semblait miraculeuse!

Enfin, il l'avait vue quelques instants après, pour la troisième fois, sur le seuil de la loge où M. Dorlhac agonisait.

Jean se rappelait la brusquerie avec laquelle elle avait fermé la porte et sa fuite dans la cohue des danseurs.

Il l'avait cherchée et, n'ayant pas réussi, il était revenu vers la loge. Alors il avait découvert le cadavre. Un crime avait été commis. Son père avait été assassiné.

Et la conviction s'était peu à peu imposée à lui que l'inconnue était l'auteur du crime.

Voilà à quoi Jean pensait.

Le reste lui importait peu.

Il ne tenait pas, lui, à l'argent!

Comment retrouver cette femme?

Il fallait à tout prix qu'il la retrouvât et qu'il connût le secret de sa vie.

Il le fallait, car il devait la punir, si elle était coupable.

Il commença par fouiller dans les archives et dans les livres de son père.

Il avait un fil conducteur: le collier de perles.

S'il parvenait à apprendre à qui son père l'avait vendu, ses recherches en seraient grandement facilitées.

Mais il eut beau chercher, fouiller, bouleverser la maison, il ne trouva rien, et pour cause.

Raban avait détruit tout ce qui aurait pu le mettre sur la bonne voie.

Alors il prit une décision.

Bien qu'il lui en coûtât de quitter Paris—ce Paris où il en avait le pressentiment, la femme inconnue habitait—il fit un voyage. Il confia la direction de la maison à Raban.

— Je m'absente pour quelques jours, lui dit-il. J'ai besoin de repos, de grand air, après tant d'émotions. Vous ferez pour le mieux en mon absence.

— Et où allez-vous, monsieur Jean?

— A Biarritz, retrouver des amis, des camarades de régiment.

— C'est une bonne idée.

— N'est-ce pas? A bientôt, Raban.

Il prit le train, mais pas pour Biarritz. C'est à Nice qu'il allait.

Son innocent mensonge n'avait pas trompé le vieil employé.

Sans comprendre les motifs profonds qui le faisaient agir, Raban avait deviné que Jean continuait à rechercher les assassins de son père.

Or il était bien décidé, non seulement à ne pas l'aider, mais même à le faire échouer s'il le pouvait.

Et c'est pourquoi il s'était rendu à la gare de Lyon et il avait vu, de loin, le jeune homme prendre le train pour la Côte d'Azur.

— Parbleu! s'était-il écrié, il va à Nice! Il y va parce que c'est là que son père a été longtemps établi et que le collier du pacha a été monté!

Le diamantaire avait, en effet, débuté à Nice. C'est dans les salles de jeux de la région, en prêtant aux joueurs malheureux, qu'il avait commencé les fructueuses opérations qui devaient rapidement le conduire à la fortune.

Jean se rappelait ce temps lointain.

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

COUPON D'ABONNEMENT La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à La Revue Populaire.

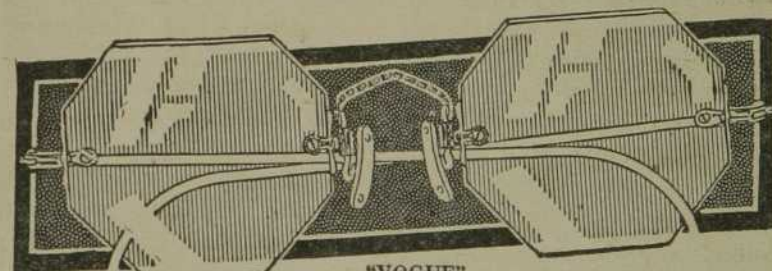
Nom

Adresse

POIRIER, BESETTE & C^{IE}, L^{TEE}., 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

OFFRE SENSATIONNELLE!

VERRES À DOUBLE VUE POUR 60 JOURS D'ESSAI GRATUIT!



100% de SATISFACTION ou RIEN À PAYER

Pour faire connaître nos lunettes "Vogue" les plus modernes, nous vous offrons de les porter gratuitement pendant 60 jours. Garanties vous convenir absolument ou rien à payer. Les lunettes "Vogue" vous embelliront et vous permettront de lire les textes les plus fins, de travailler, coudre et voir de près ou de loin. Garanties ne pas se casser ni ternir. Si ces belles lunettes avec verres à vision parfaite ne font pas votre bonheur — rien à payer. Enorme réduction, maintenant \$1.98 seulement — avec essai gratuit de 60 jours. Maillez aujourd'hui même le coupon d'essai gratuit! Nous vous dirons aussi comment vous procurer vos propres lunettes gratuitement!

Ritholz Optical Co. Ltd., Dépt. 626, 300 Yonge St. Toronto, Ont. Can.

Plus de 300,000 personnes portent les Lunettes Vision Parfaite du Dr Ritholz — d'un océan à l'autre

ENORME
REDUCTION
MAINTENANT

COMPLETES

\$1.98

Coupon d'essai gratuit
Ritholz Optical Co. Ltd., Dépt. 626, 300 Yonge Street, Toronto, Ont. Canada.
Je désire essayer vos lunettes suivant votre offre d'essai de 60 jours et savoir comment me procurer mes propres lunettes gratis!

Nom Age

Adresse

R. R. C. P. No.

Bureau de poste Prov.

Ils habitaient rue Gioffredo, au centre de la ville.

Il était fils unique. Sa mère l'avait beaucoup aimé. Mais elle était morte jeune et son père s'était débarrassé de lui en le mettant au lycée.

Il ne gardait aucun bon souvenir de cette époque. Il s'était ennuyé au collège. Il y avait même souffert. Il était d'un naturel tendre et câlin. Les jeux bruyants de ses camarades n'avaient pas suffi à lui faire oublier les gâteries maternelles.

Quant aux classes, il n'écou-
tait pas, il rêvait. Ses profes-
seurs lui reprochaient de regar-
der voler les mouches. Ils le lui
reprochaient, mais sans lui en
tenir rigueur, car il était de ces
enfants aimables qui forcent la
sympathie et qu'on n'a pas le
courage de gronder. D'ailleurs,
bien qu'il ne travaillât guère, il
n'était pas mauvais élève. Dès
qu'il faisait le moindre effort, il
se montrait l'égal des meilleurs.

En arrivant à Nice, Jean com-
mença par refaire connaissance
avec sa ville natale, où il n'était
plus venu depuis longtemps.

Il revit la rue où son père ha-
bitait, le jardin où sa mère le
conduisait et le faisait jouer ;
le lycée, reconstruit depuis, mais
sur le même emplacement où il
avait été élevé.

Plusieurs fois de gros soupirs
s'échappèrent de ses lèvres.

Mais il n'était pas venu pour
rêver.

Il avait une idée, un but. Sans
plus tarder, il se dirigea vers
la rue de France, et il entra
dans une boutique de bijouterie.

Une grosse dame trônait der-
rière son comptoir.

Jean la salua et lui dit :

— Est-ce que je pourrais voir
Mme Manivet ?

— C'est moi, monsieur.

— Vous, madame ? Excusez-
moi, je vous prie, de ne pas vous
avoir reconnue. Je suis Jean
Dorlhac.

— Jean ? Est-ce possible ? Vous
que j'ai connu si petit !

Et la bijoutière, les yeux hu-
mides, se précipita, ouvrant les
bras, et elle serra sur sa large
poitrine celui qu'elle avait con-
nu et servi enfant, et qu'elle re-
trouvait, quinze ans après, si
grand et si beau garçon.

LE BAUME PERSAN. — Indispensa-
ble à toute la famille. Pour l'enfant,
un baume adoucissant. Pour le papa, un
fixatif des cheveux et une excellente lo-
tion pour la barbe. Le Baume Persan
vivifie et rafraîchit la peau. Il satine
et blanchit les mains. Pour toutes les
femmes élégantes. Une très légère fric-
tion et il est absorbé par les tissus, em-
bellissant merveilleusement la peau.

On change en quinze ans !

Mme Manivet avait changé,
elle aussi. Elle était mince et
fluette autrefois, lorsqu'elle était
domestique chez les Dorlhac, et
elle était devenue énorme.

Elle avait épousé un orfèvre
au service comme elle, du père
Dorlhac, et, avec leurs doubles
économies, avec un peu d'argent
prêté par l'ancien patron, ils
avaient acheté une boutique. A
leur tour, ils avaient fait une
petite fortune.

— Laissez-moi vous regarder,
criait la grosse dame.

Et elle détaillait le jeune hom-
me avec la familiarité qu'auto-
risaient les relations de jadis,
en poussant des exclamations.

— Est-il grand, et quel air il
a, voyez-moi ça ! On dirait un
prince. Ah ! c'est votre pauvre
mère qui serait fière de vous, si
elle vivait encore ! C'était une
sainte femme, monsieur Jean.
Mais dites, et votre père ? Quel
malheur ! Quel chagrin ce doit
être pour vous de l'avoir vu
mourir ainsi ! Et on n'a pas en-
core arrêté l'assassin ? A-t-on
une idée au moins ? Est-ce que la
police est sur ses traces ? Ah !
l'échafaud sera une mort trop
douce pour un monstre pareil !

Mme Manivet parlait, parlait,
sans laisser à Jean le temps de
placer un mot. Il ne s'en plai-
gnait pas, car il était venu pour
interroger, pour apprendre des
choses relatives au passé, et
non pour parler. Il laissa donc
la grosse dame s'abandonner à
son naturel, et, quand il parla
enfin, il se montra aussi réservé
qu'elle avait été bavard.

— L'assassin ? Hélas ! non, on
ne le connaît pas... On n'a aucu-
ne idée, on ne possède aucune
piste...

Sur ces entrefaites, le père
Manivet rentra de la promena-
de qu'il faisait chaque jour.

C'était un homme âgé, visible-
ment dominé par sa femme. Il
gardait, comme elle, un bon sou-
venir du temps où il travaillait
pour M. Dorlhac.

— Sa mort m'a fait beaucoup
de peine, dit-il simplement. Je
lui suis très reconnaissant de
ce qu'il a fait pour moi. Il m'a
aidé à m'établir, et certes je ne
saurais l'oublier.

Jean fut invité à dîner.

Il s'empressa d'accepter, et, le
soir, après le repas, il commença
l'attaque.

On avait évoqué beaucoup de
souvenirs communs, parlé de
bien des choses, les unes doulou-
reuses, les autres gaies ou indif-
férentes. La conversation com-
mençait à languir.

Alors Jean, très ému, se dé-
cida.

— Vous rappelez-vous, dit-il
ce personnage qu'on appelait le
pacha ?

— Si je me le rappelle, s'écria
la femme, pendant que le mari
hochait la tête et répliquait à
son tour :

— Pour sûr, je ne l'ai pas ou-
blié ! Je pense encore souvent à
lui.

Le jeune homme n'avait plus
besoin de questionner.

Comme deux joueurs qui se
renvoient la balle, M. et Mme
Manivet dirent tour à tour ce
qu'ils savaient.

— Il venait souvent chez vos
parents, commença la femme.

— Il collectionnait les perles,
ajouta l'homme.

— Il en avait toujours de très
belles.

— Dame ! Il était Syrien d'o-
rigine, et il avait des rabatteurs
en Arabie, au pays où on les
trouve.

— Il prétendait même en fa-
briquer, ce qui mettait votre pè-
re dans une colère !

— Non, ce n'était pas des per-
les qu'il voulait fabriquer, c'é-
tait du diamant. Il était chi-
miste et il se livrait à des re-
cherches extraordinaires. Il af-
firmait avoir trouvé des procé-
dés nouveaux. Ce n'était pas un
imbécile !

— Pour sûr. On l'a bien vu,
du reste, à la cour d'assises.

— Quel drame ! Il s'est défen-
du avec une énergie extraordi-
naire. Pourtant il a été condam-
né aux travaux forcés.

— On l'aurait condamné à
mort, mais il n'y avait pas de
preuve formelle.

— Il a nié jusqu'au bout. Vous
vous rappelez le crime ? Non,
vous ne vous souvenez pas ? C'est
vrai. Vous étiez bien jeune à
cette époque. Eh bien ! voilà. Le
pacha s'était associé avec un
Anglais, lord Balmer, pour fa-
briquer des pierres précieuses.
L'Anglais avait engagé de gros
capitiaux dans l'affaire.

— C'était un homme bizarre,
excentrique, un peu fou. Il était
heureux à l'idée qu'on pourrait
ruiner, du jour au lendemain,
tous les marchands et tous les
possesseurs de diamants. Le pa-
cha flattait sa manie et en pro-
fitait pour lui soutirer de gros-
ses sommes.

— Un jour, on le trouva mort
dans son lit. Il avait absorbé,
ou on lui avait fait absorber une
substance vénéneuse. Il avait la
bouche couverte d'écume.

— Comme mon père, s'écria
Jean, qui s'était levé, et n'avait
pu retenir ce cri.

— C'est vrai. I mort de ce
pauvre M. Dorlhac rappelle un
peu celle de lord Balmer. J'en
avais déjà fait la remarque.
C'est bizarre, n'est-ce pas ?...
Quoi qu'il en soit, on accusa le
pacha et, malgré toutes ses dé-
négations, il fut condamné.

Le jeune homme restait atter-
ré. Cette double coïncidence, la
substance vénéneuse, la bouche
couverte d'écume, le troublait
profondément.

Comme les bijoutiers se tai-
saient, semblant vouloir respec-
ter sa douleur, il demanda tout
à coup :

— Et le collier ?

— Le collier du pacha ?

— Oui. Je me rappelle l'avoir
vu monter. Il était merveilleux.

— Vous pouvez le dire ! Il ne
doit pas en exister beaucoup de
plus beaux.

— Qu'est-il devenu ?

— Comment, qu'est-il devenu ?
— Je veux dire : à qui mon
père l'a-t-il vendu ?

— Mais il ne l'a pas vendu.
Le collier appartenait au pacha.

— Pas possible !

— Je vous l'affirme. La plu-
part des perles avaient été ap-
portées par lui. Votre père n'a
fait que le compléter. Il n'y a
pas ajouté grand-chose, d'ail-
leurs. Peut-être sept ou huit
perles, pas plus.

— Mais qu'est-ce que le pacha
en a fait ?

— Ça, je n'en sais rien. La
question s'est posée, lorsqu'il a
été condamné à restituer aux
héritiers de lord Balmer les
sommes qu'il avait reçues de
lui. Mais le collier avait dispa-
ru et on ne l'a pas retrouvé.

— Il l'avait vendu sans doute ?
— Vendu ou donné.

— Comment donné, un joyau
d'un tel prix ?

— Il disait, en riant c'est vrai,
qu'il le destinait à sa fiancée.

— Sa fiancée ? Et la connais-
sait-on, cette femme ?

— Ma foi non. Je vous le ré-
pète, d'ailleurs, il disait ça en
riant...

Jean n'en apprit pas plus long,
ce soir-là. Mais on devine com-
bien avaient pu le troubler les
quelques renseignements fournis
par M. et Mme Manivet.

Le lendemain matin, il se
rendit au bureau de l'un des
journaux de la région, et il de-
manda de consulter la collection
qui se rapportait à l'époque où
la mort de lord Balmer avait eu
lieu.

Un garçon de salle, qu'il avait gratifié d'un généreux pourboire, le fit entrer dans une petite pièce, et lui apporta trois gros volumes qui contenaient tous les numéros qu'il désirait parcourir. D'une main fiévreuse, il tourna les pages, et bientôt il put lire le compte rendu de la cour d'assises.

L'accusé, celui que dans l'entourage du père Dorlhac on appelait le pacha, était né à Damas, en Syrie. Il avait, au moment du crime, trente et un ans, et il s'appelait Pierre-Néhad-Courban.

La victime, lord Balmer, un homme d'une cinquantaine d'années, était un de ces milliardaires anglo-saxons qui parcourent le monde sans se plaire nulle part. Il possédait une superbe villa à Nice, et c'était dans les sous-sols que Courban avait installé ses laboratoires.

Comme l'avait dit M. Manivet, ce qui avait séduit l'Anglais dans l'invention, vraie ou fausse, du Syrien, c'était cette idée que, du jour au lendemain, tous les possesseurs de diamants seraient ruinés.

Il avait donc fourni à son associé des sommes considérables, et l'accusation prétendait que le pacha avait tellement abusé de la crédulité du noble lord, que, craignant un retour à la raison de l'homme qu'il avait dupé, il l'avait assassiné et il avait fait disparaître, en même temps, les titres qui établissaient les prêts successifs qui lui avaient été consentis.

A la cour d'assises, le point capital avait été celui-ci: étant donné que l'autopsie avait démontré que lord Balmer était mort une heure après son repas du soir, étant donné que le défunt avait dîné à huit heures et demie, le crime avait été commis entre neuf heures et dix heures. Or l'inculpé assurait qu'il n'était pas à Nice, à cette heure-là. Il avait passé sa soirée à Monte-Carlo et on l'y avait vu, en effet.

Mais l'accusation prétendait que Courban avait quitté la villa Balmer en auto, après le crime, pour se créer un alibi, et qu'il n'était arrivé au cercle qu'après onze heures.

L'accusation et la défense se livrèrent un combat acharné pour établir exactement l'heure à laquelle des personnes dignes de foi avaient rencontré l'inculpé.

Vingt témoins défilèrent à la barre et, après avoir prêté serment, affirmèrent qu'il n'était

pas loin de minuit quand ils l'avaient aperçu.

Jean lisait leur témoignage et tout à coup il sursauta.

Parmi les témoins figuraient son père et Raban.

L'accusé déclarait les avoir rencontrés l'un et l'autre à l'entrée du casino, vers neuf heures et demie. Il disait avoir fait un signe de main au diamantaire et avoir adressé la parole à son employé.

L'explication des trois hommes à la cour d'assises fut tragique.

L'avenir de l'un d'eux dépendait en effet de ce que répondraient les deux autres.

Le compte rendu disait que l'accusé avait les yeux pleins de larmes, et que c'est d'une voix tremblante qu'il avait prononcé:

— Je vous en supplie, monsieur Dorlhac, rappelez-vous ! Je vous ai aperçu et je vous ai salué de la main.

— Je me rappelle très bien.

— Il était neuf heures et demie.

— Vous vous trompez. Il était onze heures.

— Non, non, j'en suis mille fois sûr.

— Moi aussi, j'en suis sûr.

— Il était neuf heures et demie.

— Ce n'est pas vrai. Il était beaucoup plus tard.

Jean frissonnait en lisant cette déposition. Il croyait voir son père à la cour d'assises ; il croyait l'entendre, avec sa voix dure, autoritaire, implacable, infliger à l'homme qui le suppliait le démenti qui allait le faire condamner. Il croyait le voir retirer impitoyablement la planche de salut où le noyé cherchait à s'accrocher.

L'émotion de Jean fut plus grande encore quand il lut la déposition de Raban.

L'employé avait accompagné son patron au casino.

Courban l'avait accosté.

— Bonsoir, Raban, ça va, la santé ?

— Mais oui, pas trop mal, et vous ?

— Dites donc, je passerai rue Gioffredo demain. J'ai un bijou à vous montrer. Vous me donnerez votre avis.

— A votre disposition, monsieur Nehad.

Raban se rappelait la conversation ; mais à quelle heure avait-elle eu lieu ?

— A dix heures, affirmait le Syrien.

— A minuit, jurait le juif.

— Raban, ayez pitié de moi, disait en pleurant l'accusé. Il

est impossible que vous vous trompiez à ce point. J'ai été votre ami. Je vous ai fait du bien. Ne m'accablez pas. J'ai une vieille mère qui en mourra ; j'ai... j'ai...

Mais il n'avait pas pu achever, car les sanglots avaient étouffé sa voix.

— Comédie, criait le ministère public.

— Non, monsieur, répliquait l'avocat ; c'est la douleur d'un homme qui défend sa vie et l'honneur de sa famille !

Le président éleva la voix et il dit à Raban :

— Réfléchissez bien ; vous maintenez votre déposition ?

— Oui, monsieur le président. Il était minuit quand l'accusé m'a interpellé.

Jean sentit une sueur froide mouiller son front.

Il avait l'impression très nette que c'était Raban qui avait menti !

Il se rappelait la parole du vieil employé, lorsque lui-même, devant le cadavre de son père, il l'avait interrogé.

Il se rappelait la réponse du lapidaire :

— Ne cherchez pas. Ne dites rien. Votre père ne désire pas être vengé. Si on apprenait la vérité, il n'en résulterait rien de bon pour personne.

Il se rappelait et il commençait à comprendre.

Le drame récent était la suite du drame ancien.

Il fut sur le point de fermer le volume et de prendre la fuite.

A quoi bon continuer les recherches ? Qu'apprendrait-il encore, grand Dieu ?

Mais aussitôt l'image de la femme inconnue, de la femme au collier lui apparut.

Etait-elle mêlée, elle aussi, au drame de jadis ? Non, sans doute, car elle devait être bien jeune à cette époque.

Jean la revoyait, telle qu'elle lui était apparue au bal de l'Opéra, et un nouveau trouble s'emparait de lui.

Il poussa un long soupir. Puis il reprit sa lecture. Le sort en était jeté depuis longtemps. Il irait jusqu'au bout...

Il lut les derniers témoignages. Aucun n'avait confirmé les dires de l'accusé. L'opinion lui était violemment hostile, c'était évident. Cette alchimiste moderne qui cherchait à fabriquer, sinon de l'or, du moins des pierres qui valent encore plus cher, apparaissait redoutable et capable de tous les méfaits.

Il n'était pas douteux qu'il avait singulièrement abusé de



Ce n'est pas sans raison que vous obtenez de merveilleux résultats de couleur et de beauté... quand vous employez la

TEINTURE
Savon
SUNSET
POUR TEINTURE INDELEBILE

Sunset est fabriqué avec les meilleures anilines anglaises concentrées. Le savon contenu dans le Sunset amollit et écarte si bien le tissu que chaque fibre est parfaitement imprégnée de teinture. Cette méthode, employée par les teinturiers professionnels, est le seul moyen d'obtenir des résultats définitifs.

Rose	Jaune	Bleu marine
Vieux rose	Orange	Noir
Ecarlate	Brun clair	Gris
Cardinal	Brun foncé	Taupe
Vin	Bleu pâle	Éclatante
Sable	Bleu vif	Pourpre
Kaki	Vieux bleu	Vert pâle
		Vert foncé

Demandez à votre marchand de vous montrer la Carte des Couleurs Sunset. S'il ne vend pas le Sunset, écrivez-nous pour obtenir les couleurs désirées, 15c le morceau, avec dépliant indiquant 300 combinaisons de couleurs avec Sunset.

NORTH AMERICAN DYE CORPORATION, LIMITED
Dépt 10, Toronto, Ontario

Concessionnaires:
Harold F. Ritchie
& Co., Limited
Toronto, Ontario



C'EST LE FOIE QUI FAIT QUE VOUS VOUS SENTEZ SI MISÉRABLE
Stimulez la Bile de Votre Foie
— Pas besoin de Calomel.

Pour que vous vous sentiez bien portant et heureux, il faut que votre foie déverse chaque jour deux litres de liquide biliaire dans vos intestins. Sans cette bile, des maux surviendront. Mauvaise digestion. Élimination lente. Poisons dans le corps. Délabrement général.

Comment pouvez-vous vous attendre à corriger complètement pareil état par des agents qui font simplement mouvoir les intestins: sels, huiles, eaux minérales, bonbons ou gomme à mâcher laxatifs ou cacaïeux? Ils ne stimulent pas votre foie.

Vous avez besoin des Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie). Purement végétales. Inoffensives. Résultats rapides et sûrs. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25c. chez tous les pharmaciens. 64P

la manie du lord anglais et qu'il avait gaspillé des sommes énormes.

Il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Depuis, qu'était-il devenu?

Jean posa la question, le lendemain, aux Manivet.

Ceux-ci l'ignoraient.

— On n'a jamais plus entendu parler de lui. Il doit être au bagne, s'il n'est pas mort.

Le jeune homme demanda :

— Il avait de la famille?

— Oui, une sœur, qui était veuve et qui habitait avec lui.

— Est-elle restée à Nice?

— Non; elle a quitté le pays trois mois après le drame.

Mme Manivet ajouta :

— Je l'ai rencontrée quelques jours après la condamnation. Elle m'a jeté un regard qui me fit peur. Il faut vous dire, monsieur Jean, qu'elle avait des yeux ardents comme des braises, cette fille-là ! Une vraie gitane. Noire, avec de beaux cheveux. Comme son frère, elle était un peu sorcière, et le pacha lui-même la redoutait, tout en ayant pour elle la plus grande considération. Il fallait l'entendre parler de sa sœur et prononcer : Anitra ne veut pas...

Jean eut un mouvement de surprise.

— Vous dites : Ani...?

— Anitra. C'est ainsi que s'appelaient la sœur du pacha.

Le jeune homme avait déjà entendu prononcer ce nom.

Tout à coup il se leva, en proie à une vive agitation.

Il se rappelait !

C'était le nom de la cartomancienne qui avait épouvanté Nicole !

Il comprenait maintenant !

Il se rappelait les paroles que sa petite amie lui avait rapportées.

— Ah ! il ne sait pas pleurer ? Il apprendra, ça s'apprend vite.

Ah ! oui, il comprenait tout, maintenant.

— Qu'avez-vous, monsieur Jean ?

— Ce n'est rien, madame Manivet. Ne faites pas attention. Depuis la mort de mon père, j'ai souvent des mouvements bizarres. Tout à coup je pense à lui et à sa triste destinée. Je le re-

vois dans cette loge, effondré sur son siège...

— Pauvre homme, murmura le bijoutier.

— Monsieur Jean, ajouta la femme, il ne faut pas vous faire tant de chagrin. Vous finiriez par tomber malade. Je vous trouve bien pâle aujourd'hui. Vous allez rester avec nous. Nous ne parlerons plus de tout ça. J'ai commandé une auto. Nous irons aux gorges du Loup.

— Vous êtes bien bonne et je vous remercie, madame Manivet. Mais il faut que je rentre à Paris.

— Comment, vous ne faites que d'arriver ?

— Je reviendrai et, je vous le promets, ma première visite sera toujours pour vous.

Il reprit le train et il rentra chez lui. Mais il ne fit qu'une courte apparition rue de Châteaudun.

— Déjà de retour, s'écrièrent à la fois Agnès et Raban.

La vue du vieux juif lui fut pénible après ce qu'il avait appris à Nice.

Cet homme savait tout, c'était certain. Un instant, Jean eut envie de faire appel à sa pitié, et de le supplier de parler. Il commença même :

— Ecoutez, Raban...

Il allait lui saisir la main. Mais le vieux serviteur de son père, qui avait deviné, avait déjà pris sa figure la plus renfrognée, la plus indéchiffrable. Le jeune homme comprit que les prières seraient aussi inutiles que les menaces.

Autant vouloir attendrir ou effrayer une statue !

Aussi il n'en dit pas plus long. Il tourna les talons et s'en alla, laissant sa cuisinière suffoquer de colère.

Il n'avait répondu à aucune des questions qu'elle lui avait posées sur son voyage, et quand elle lui demanda :

— Rentrerez-vous déjeuner ?

Il répliqua :

— Je ne sais pas.

Il fit claquer la porte et disparut.

Il prit un taxi qui le déposa bientôt rue Monsieur-le-Prince, chez son ancienne femme de ménage.

— Vous allez bien, madame Rodier ? Votre mari aussi ?

— Et vous, monsieur Jean ?

— Je ne vais pas mal, merci. Vous avez des nouvelles de Mlle Nicole ?

— Je l'ai revue il y a trois jours. Elle est venue prendre quelques affaires qu'elle avait laissées dans votre logement, rue

de Tournon. Elle m'a fait ses adieux.

— Ses adieux ?

— Oui, monsieur Jean. Il y a du nouveau pour elle. Elle a quitté la couture; elle est rentrée chez ses parents.

— Ah ! elle est retournée rue d'Avron ?

— Elle a bien fait, monsieur Jean.

— Oh ! je ne la blâme pas. Je l'approuve, au contraire. Mais il faudrait que je la voie.

— Vous voudriez ?...

— Ce n'est pas ce que vous croyez, madame Rodier. Je veux la voir pour lui demander un renseignement, une adresse.

— Réfléchissez bien, monsieur Jean. Vous feriez mieux de ne pas troubler son repos. Elle a beaucoup pleuré.

— Mais, madame Rodier, je n'ai qu'un mot à lui dire. Après ce sera fini.

La vieille femme hochait la tête, pas convaincue.

— Il serait préférable que vous la laissiez tranquille.

— C'est impossible, et je ne vois pas d'ailleurs pourquoi je ne pourrais pas la rencontrer cinq minutes, chez vous, par exemple, et en votre présence.

— Mais comment la faire venir ici ?

— Si vous lui écriviez ?

— Ses parents verront la lettre et lui demanderont des explications. Ils ne croiront pas ce que nous dirons. Oh ! non, ils ne faut pas lui écrire.

— Alors, allez la voir.

— Vous n'y pensez pas ! Elle se troublera en m'apercevant, et j'aurais l'air, moi, de quoi ? Ah ! non. Ecoutez, si vous tenez absolument à lui faire faire une commission, adressez-vous à son amie Madeleine Berthon. Vous la connaissez du reste.

— Oui, mais je ne sais pas où elle demeure.

— Allez l'attendre à la sortie de l'atelier, rue de la Paix.

— C'est une idée.

— La meilleure ou, plutôt, la moins mauvaise, car, je vous l'affirme, monsieur Jean, vous feriez mieux de laisser Mam'zelle Nicole tranquille.

— Il le faut, madame Rodier. Je vous le jure, ce n'est pas de gaieté de cœur que je me suis décidé à cette démarche. Mais je ne peux pas faire autrement.

Le jeune homme voulait obtenir de son ancienne amie en même temps que l'adresse de Mme Anitra certains renseignements sur la cartomancienne.

Il alla donc attendre, rue de la Paix, la sortie des ouvrières. Il

fit pendant vingt minutes les cent pas devant la porte, car de peur de manquer la camarade de Nicole, il était arrivé bien avant l'heure. Il croisa plus de vingt fois un sergent de ville qui, placidement, faisait son service, et, chargé de protéger deux grandes bijouteries, allait d'un pas nonchalant de l'une à l'autre.

— Encore un garçon qui vient attendre sa bonne amie, murmura l'agent en le remarquant.

Enfin Madeleine sortit et Jean se précipita vers elle.

C'était une grande et belle fille. Ouvrière comme Nicole, mais moins sérieuse et moins sentimentale, elle avait un ami riche, qu'elle n'aimait pas, et elle se montrait très exigeante à son égard. Le monsieur était jaloux et l'obligeait à travailler, se disant naïvement :

— Pendant qu'elle est à l'atelier je suis tranquille.

Madeleine avait accepté de mauvaise grâce la combinaison. Il était bien évident qu'elle n'attendait que l'occasion pour s'évader et prendre sa place, définitivement, dans le demi-monde. Elle était assez belle pour y réussir et elle le savait.

Malgré cette différence de caractère, Nicole avait de l'affection pour Madeleine. Elle la grondait, mais comme on gronde un enfant gâté...

— Ah ! c'est vous, monsieur Jean ?

— Oui, Madeleine. Je viens vous dire bonjour et vous demander des nouvelles de Nicole.

— Vous pensez encore à elle ?

— Il faudrait que je la voie.

— Tiens, tiens !

— Oh ! cinq minutes seulement. J'ai un renseignement à lui demander. Je sais qu'elle est rentrée dans sa famille, qu'elle ne travaille plus avec vous. Elle a bien fait de retourner chez ses parents. Comment les choses se sont-elles passées ?

— Oh ! c'est toute une histoire, répliqua l'ouvrière un peu embarrassée, car dans cette histoire, elle avait joué un rôle, mais pas des plus édifiants.

Aussi, en la racontant, elle ne manqua pas de la dénaturer un peu.

Les deux amies n'avaient pas de secrets l'une pour l'autre, et quand Jean l'avait quittée, c'était naturellement à Madeleine que la délaissée s'était confiée.

En ces tristes circonstances, Madeleine avait été parfaite. Elle avait emmené Nicole chez elle, lui avait installé un lit dans son petit salon, pour qu'elle ne

L'ASTHME VAINCU. — Le triomphe sur l'asthme est assurément venu. Le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kerlogg s'est prouvé lui-même comme le bienfait le plus positif que la victime de l'asthme ait jamais connu. Les lettres reçues de milliers de gens qui l'ont essayé forment un témoignage qui ne laisse aucune place au doute que c'est un réel remède. Achetez-le aujourd'hui chez votre marchand.

fût pas seule, le soir, en proie à de noires idées.

Nous l'avons dit: Nicole avait toujours eu le sentiment qu'un jour viendrait où Jean la quitterait.

Il le lui avait annoncé, d'ailleurs, dès les premières rencontres. Aussi, même à l'époque où elle était la plus heureuse, elle savait qu'il ne s'agissait que d'un rêve, qui ne serait pas éternel.

C'est pourquoi son chagrin, bien que très profond, n'était pas bruyant.

Elle se cachait pour pleurer.

Jamais elle ne prononçait un mot contre l'ami qui avait brisé son cœur.

Elle le plaignait au contraire, sachant qu'il souffrait, lui aussi.

Cette attitude trompa Madeleine. Jugeant les autres par elle-même, elle crut bien faire en favorisant les entreprises d'un galant qui avait remarqué Nicole depuis longtemps et qui prétendait la consoler en lui offrant des toilettes, des bijoux, un luxe analogue à celui dont Madeleine jouissait. Celle-ci l'invita donc à dîner, ce qui était assez naturel, puisqu'il était le camarade de son ami.

Nicole ne se méfiait pas. Elle ne comprit que lorsque le galant fit mine de la prendre dans ses bras.

Mais alors, quelle révolte, grands dieux!

Comme elle sut remettre à sa place le brutal!

Avec quelle indignation elle lui parla!

Madeline en resta bouleversée. Pourtant les deux amies ne s'étaient pas brouillées. Nicole avait pardonné, comprenant que sa camarade avait cru bien faire et n'avait péché que par défaut de jugement.

C'est à la suite de cette aventure que la pauvre, ne sachant que faire ni où aller, avait repris inconsciemment le chemin de la maison paternelle.

Tout à coup elle se trouva place de la Nation. Elle fit encore quelques pas et elle vit de loin, au bout d'une rue étroite, la maison où elle avait grandi et dont elle avait été chassée.

Quelle émotion! Des souvenirs se présentaient à sa mémoire. L'école était là, tout près, où elle allait en classe. Voici la fruitière où elle faisait les commissions. Elle revoyait le logement de ses parents. Trois petites pièces et une cuisine. Le père gagnait de bonnes pour-nées. Il allait bien tous les jours au cabaret, mais il n'y restait

pas trop longtemps. La mère était vaillante à l'ouvrage. Dame, ce n'était ni la richesse, ni l'abondance. Pourtant les enfants n'avaient pas souffert. Ils n'avaient même manqué de rien dans leur jeune âge.

Nicole pleura. On l'avait bien soignée, bien gâtée, quand elle était petite. Son frère aîné lui-même, qui l'avait si sévèrement traitée, était fier d'elle, autrefois.

La jeune fille ne lui gardait pas rancune.

Elle murmura:

— Il a bien fait de me chasser. Est-ce que, hier, je n'ai pas failli tomber irrémédiablement? Il me l'avait prédit: "Après l'un, l'autre. Tu iras loin, c'est fatal!"

Et elle pleurait en pensant que ça aurait pu être vrai.

Tout à coup une main se posa doucement sur son bras.

— Nicole!

— Vous?

Elle aurait voulu fuir, se cacher; le rouge de la honte avait empourpré son visage. Ah! cette rencontre! C'était le comble, ou comme on dit: le bouquet! Vous vous rappelez? Quand il l'avait chassée, son frère Marcel lui avait surtout reproché d'avoir choisi un amoureux auquel ses frères ne pourraient jamais serrer la main. Il avait ajouté:

— Tu n'avais que l'embarras du choix autour de nous. Tu le sais bien. Et d'abord, il y avait Auguste Samain, qui t'adore!

Or c'était ce garçon, un ébéniste, qui travaillait dans le faubourg Saint-Antoine, qui venait de l'interpeller.

Il était bien troublé, lui aussi, car c'était vrai, qu'il l'adorait, et la surprise, l'émotion, la douleur lui donnaient un air presque tragique.

Pourtant, dans ses vêtements de travail, sous la cote bleue, il avait bonne façon. On devinait un garçon solide. Et quel beau regard! Les cheveux débordaient sous la casquette, auréolant le front, achevant de donner au visage une belle expression.

La jeune fille restait saisie, clouée sur place. Il dit encore:

— Nicole!

Puis, après un silence, il ajouta:

— Vous venez voir vos parents?

Elle remua la tête et fit signe que non.

— Ah! je croyais!... Mais alors que faites-vous dans ce quartier? Eh quoi! vous êtes triste, vous

pleurez? C'est donc vrai? Il vous a abandonnée? Ah! le misérable!

Il, c'était Jean... Le misérable, c'était encore Jean.

Ce que la jeune fille souffrit! Mais comment le défendre? Elle devinait que ses parents, leurs voisins, leurs amis connaissaient la vérité, la séparation définitive. Pouvait-elle expliquer qu'elle s'y attendait depuis longtemps? Pouvait-elle dire que les circonstances seules étaient responsables de ce qui arrivait? Pouvait-elle avouer que Jean, en partant, lui avait laissé une fortune? Non, non, elle ne pouvait rien dire.

Elle balbutia:

— Ayez pitié de moi!

L'ouvrier sentit un picotement à ses yeux. La vue de Nicole l'avait bouleversé. Les larmes de celle qu'il aimait lui donnèrent le vertige.

— Pardonnez-moi, Nicole; croyez bien, surtout, que je n'ai pas voulu vous faire de la peine. Je préférerais mille fois souffrir moi-même que de vous voir souffrir. Je suis votre camarade d'enfance, l'ami de vos frères... Nicole, dites que vous ne m'en voulez pas.

— Non, je ne vous en veux pas.

— Merci!

— Vos paroles, pourtant, m'ont fait du mal.

— Je regrette bien ce que j'ai dit.

— Alors, mes parents savent?

— Hélas! oui, Nicole. D'abord ils ont lu les journaux. Puis Marcel a rencontré une ouvrière qui travaillait avec vous.

— Et qu'est-ce qu'il a dit, Marcel?

Comme l'ébéniste, embarrassé, ne répondait pas, elle ajouta:

— Il m'en veut toujours beaucoup, n'est-ce pas?

— Oui et non. J'ai essayé de lui expliquer que ce n'était pas vous qui étiez fautive.

— Ah! Vous avez expliqué?...

— Nicole, je suis votre ami, moi, et je ne croirai jamais que vous puissiez être coupable. On a eu tort de vous envoyer là-bas. Tout le mal vient de là.

Là-bas c'était le centre de la ville, les quartiers de luxe où la richesse accomplissait son œuvre de démoralisation.

L'ouvrier avait tendu la main pour désigner et pour maudire ces quartiers où les filles laissent leur honneur.

Devinant la détresse de la délaissée, il lui prit la main, et très simplement il lui dit:

(A suivre)

A 70 ans, fait tout son ouvrage de maison

GRACE A KRUSCHEN

"Voilà neuf ans que je prends les Sels Kruschen et je ne pourrais m'en passer. Je prends le tiers d'une cuiller à thé dans une tasse d'eau aussi chaude que je peux la boire. Jamais de maladie ni de maux de tête. J'ai eu 70 ans en avril. Rien qu'en prenant les Sels Kruschen, je peux faire tous mes travaux de ménage. Je recommande Kruschen à toutes mes voisines. J'étais toujours chez le médecin avant de commencer à en prendre. Je ne le consulte jamais maintenant. J'avais coutume d'avoir des maux de tête qui m'empêchaient de travailler. Mais, c'est différent maintenant — grâce aux Sels Kruschen." — (Mme.) J. G.

Kruschen assure plus d'activité aux organes, expulse toutes les impuretés encombrantes du système. Il aide à faire circuler dans les veines un sang pur et vigoureux. Et comme conséquence, les maux et petites misères de la vie disparaissent. Plus de maux de tête, ni fatigues, ni dépression, ni nervosité, ni constipation. On se sent agréablement rafraîchi, de bonne humeur, l'avenir semble brillant — enfin, une véritable bonne santé!



Une
Belle
Taille

Aux lignes
Harmonieuses

à toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES COYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto & Ontario.

Les maux de dents et la névralgie sont soulagés instantanément par le Liniment Egyptien Douglas. Un remède rapide et sûr. Aussi recommandé pour brûlures, contusions, douleurs et inflammation.

Feuilleton du "Samedi"

Sacrifice d'Amour

Par Emile Richebourg

No 33 (Suite et fin)

XVI

XV

CONCLUSION

Le maire de Mauvert, un riche cultivateur, avait fait monter son fils à cheval, et le jeune homme était parti pour Semur afin de remettre au procureur de la République une lettre de son père et l'espèce de procès-verbal rédigé d'après la déclaration faite par Cendrillon.

Le messenger du magistrat municipal ne trouva pas le procureur chez lui. Il était, lui dit-on, chez madame la marquise de Monthil et il devait y passer la soirée. Le jeune homme se rendit à l'hôtel de la marquise, où il put remettre au procureur de la République le pli dont il était porteur.

On était à la fin du diner, et les personnes invitées à la soirée commençaient à arriver. La marquise, ce soir-là, ouvrait ses salons à la jeunesse élégante de la ville. On devait danser, faire de la musique.

Le comte de Clairfond, instruit par le procureur de la République de ce qui s'était passé à Mauvert, ne crut pas devoir le laisser ignorer à la comtesse et à son beau-père.

— Partons, mon ami, partons tout de suite ! s'écria madame de Clairfond.

Le comte s'empessa de donner à son cocher l'ordre d'atteler. Le procureur de la République s'était déjà retiré. Il avait à prendre ses dispositions afin de se trouver à Mauvert le lendemain matin, de bonne heure, avec le juge d'instruction, un greffier et des gendarmes.

La marquise de Monthil était consternée.

— Quel malheur, mon Dieu, répétait-elle, c'est épouvantable ! Vous partez, oui, je comprends, je ne peux pas vous retenir. Mais ma fête ? Manquée !

On avait voulu garder Gabriel le au château, où la comtesse de Clairfond lui avait fait préparer une chambre à côté de celle de Marie-Madeleine, mais Gabrielle, qui était encore Cendrillon pour Charlotte Landry et son mari, avait préféré retourner à la ferme.

N'avait-elle pas à apprendre à la bonne fermier et au fermier que Marie-Madeleine était sa fille ? N'avait-elle pas eu dire, maintenant qu'elle le pouvait, que non seulement elle n'avait pas reperdu la raison, mais que la mémoire du passé lui était revenue ?

Le lendemain matin, vers sept heures et demie, la fermière se présenta au château tout effarée.

Elle accourait annoncer que les gendarmes étaient venus arrêter Tortillard et qu'ils avaient également emmené Cendrillon, malgré toutes les observations que Landry et elle avaient pu faire. On les conduisait à Mauvert, où le procureur de la République et le juge d'instruction étaient arrivés.

En un instant, tout le monde se trouva réuni dans le grand salon.

Georges Nautier, la comtesse et madame Melville étaient atterrés ; Marie-Madeleine sanglotait. Le vieux général de Marpoix tordait furieusement ses moustaches blanches. Seul le comte de Clairfond paraissait calme.

— Il faut voir les choses sous leur véritable aspect, dit-il, et ne pas se tourmenter sans raison sérieuse. L'arrestation de Tortillard ne doit pas nous surprendre ; il a commis un meurtre et il est considéré comme prévenu ; c'est la loi. Les magistrats font ce que la loi leur ordonne, et, forcément, l'affaire donnera lieu à une instruction. Toutefois, rassurons-nous au sujet de ce pauvre Tortillard ; il ne saurait

être reconnu coupable pour avoir empêché deux misérables de commettre un crime ; je suis convaincu, dès à présent, qu'il sera considéré comme s'étant trouvé en cas de légitime défense.

Quant à votre mère, ma chère Marie-Madeleine, elle a été emmenée à Mauvert comme témoin de ce qui s'est passé, et afin de renouveler devant le procureur de la République et le juge d'instruction la déposition qu'elle a faite hier devant le maire. Elle seule, en effet, peut éclairer la justice sur les faits ; c'est sur ses indications, plutôt que sur celles de Tortillard, que les magistrats pourront se livrer à une enquête sérieuse, et ce sont ces déclarations qui serviront de base à l'instruction de l'affaire.

Attendons donc sans nous effrayer, mais tranquillement, le résultat de la comparution de Gabrielle Anglade et de Tortillard devant les magistrats. Bientôt nous connaîtrons les impressions de ces messieurs, qui ne peuvent être que bonnes, étant donnée la cause du meurtre.

Ces paroles du comte de Clairfond étaient fort justes et des plus rassurantes. Malgré cela, toujours en larmes, Marie-Madeleine voulait courir à Mauvert.

— Ma place est à côté de ma mère, répétait-elle. Et puis, il faut aussi que je fasse ma déposition, que je dise comment la femme m'a saisie à bras-le-corps pour permettre à l'homme de me bâillonner.

— Vous serez interrogée ici, répondit le comte ; nous aurons les deux magistrats et le greffier à déjeuner. C'est convenu avec le procureur de la République, qui a accepté hier mon invitation pour lui et ses compagnons. Il est même entendu que le landau ira prendre ces messieurs à onze heures.

Quand même, Marie-Madeleine voulait partir et il fallut les prières de son fiancé et de la comtesse et toute l'autorité de

madame Melville, du comte et du marquis pour la retenir. Mais on ne parvenait pas à la rassurer, à la tranquilliser. Aussi, nous ne saurions dire quelles étaient ses perplexités, ses angoisses, lorsque, un peu avant dix heures, Gabrielle arriva au château, courbant la tête, triste, accablée.

Marie-Madeleine poussa un cri de joie et s'élança au cou de sa mère. Quand elles se furent embrassées, Gabrielle hocha la tête et dit d'une voix brisée :

— Tortillard est parti, les gendarmes l'ont emmené pour le mettre en prison. Ah ! le pauvre garçon, si vous aviez vu comme il pleurait et avec quelle expression de douleur il m'a regardée avant de monter dans la voiture qui va le conduire à Semur ! Je me suis mise aussi à pleurer et je l'ai embrassé, oui, je l'ai embrassé sur les deux joues. Je ne voyais pas sa laideur, non ; je le trouvais beau, ce garçon qui a sauvé ma fille ! Tout de suite, il s'est consolé et a pris place dans la voiture en s'écriant :

— "La prison, ça m'est égal ; qu'on me coupe la tête, ça m'est égal encore ; vous êtes contente de moi, vous m'avez embrassé, je suis heureux !"

Et il est parti, le sourire sur les lèvres, la joie dans le regard, ajouta Gabrielle.

Puis, se tournant vers M. de Clairfond, elle s'écria :

— Monsieur le comte, vous savez ce qui s'est passé, Tortillard a défendu ma fille ; est-ce que l'on peut voir en lui un coupable ? Est-ce qu'il peut être condamné parce qu'il a été brave et courageux ?

— Non, Gabrielle, non, répondit le comte ; Tortillard ne sera pas reconnu coupable ; son arrestation n'est qu'une exigence de la loi ; rassurez-vous, avant un mois il sera mis en liberté.

— Mais s'il en était autrement, monsieur le comte, la justice ne serait plus la justice ; elle frapperait un innocent, elle punirait le dévouement !

On entendit, à ce moment, le roulement d'une voiture entrant dans la cour.

Madame Melville, qui se trouvait près d'une fenêtre, regarda et dit, en se levant :

— C'est M. Jérôme Anglade et son fils.

Gabrielle poussa un cri de joie et voulut s'élancer au-devant de son père et de son frère.

— Non, lui dit la comtesse en la retenant, pas cela : le saisissement, une trop grande joie pourraient causer à votre vieux père une émotion dangereuse. Laissez-moi faire et attendez.

La comtesse écarta une tapisserie et ajouta :

— Gabrielle, et vous aussi, Marie-Madeleine, entrez là ; le moment venu, je vous appellerai.

Le comte et le marquis s'empressèrent d'aller recevoir au bas du perron Jérôme et Pierre Anglade avec lesquels ils rentrèrent dans le salon. Ce fut le marquis qui présenta ses deux amis. La comtesse les accueillit très affectueusement et, s'étant approché du père Anglade, elle lui dit :

— Voulez-vous me faire le grand plaisir d'embrasser la fille de votre vieux ami le marquis de Marpoix ?

Et elle tendit son front au vieillard.

Ce fut en pleurant que Jérôme Anglade mit un baiser sur le front de madame de Clairfond.

Alors, le comte prit la main de Georges Nautier, et, l'amenant devant Jérôme et Pierre Anglade :

— Messieurs, leur dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter mon jeune ami Georges Nautier, le fiancé de votre petite-fille, monsieur Jérôme Anglade, de votre nièce, monsieur Pierre Anglade.

Le vieillard embrassa Georges pendant que le commandant lui serrait chaleureusement la main.

— Ainsi, dit Jérôme, s'adressant à madame Melville, Marie-Madeleine sait tout ?

— Oui, répondit-elle, excepté le nom de son père.

— Qu'elle ne le connaisse jamais ! s'écria le vieillard.

— Je lui ferai cette dernière confidence la veille de son mariage, dit madame Melville à l'oreille de Jérôme, et je la lui ferai en présence de Paul Melville et de sa femme ; il faut que Marie-Madeleine sache qu'elle est la sœur de mon fils.

Cependant le vieillard et le commandant s'étonnaient de ne point voir la jeune fille.

METTEZ FIN À LA CONSTIPATION

Prenez des N B YEAST FLAKES régulièrement afin de tenir votre organisme tout entier en parfaite condition. Ils stimulent l'action naturelle des intestins, débarrassent le corps des déchets toxiques et fournissent les vitamines nécessaires à la santé.

Les N B YEAST FLAKES sont de la levure de brasserie pure, asséchée et floconnée—la levure la plus riche des vitamines qui ont rendu la levure célèbre comme reconstituant. Se conservent indéfiniment parce que toute l'humidité en a été enlevée. Chaque parcelle est de la levure pure. Dans les pharmacies et les épiceries.

N B
YEAST FLAKES

PURE CULTURE SPÉCIALE (*Saccharomyces cerevisiae*)
DE LEVURE DE BRASSERIE CONCENTRÉE

THE NATIONAL BREWERIES LIMITED, MONTRÉAL

Agents des ventes : Harold F. Ritchie & Co. Ltd., 1234, rue Saint-Catherine O., Montréal



— Mais où donc est Marie-Madeleine ? demanda Jérôme avec un commencement d'inquiétude.

— Vous la verrez tout à l'heure, répondit la comtesse. Mais avant, monsieur Anglade, je dois vous prévenir que vous et votre fils allez avoir une grande surprise et en même temps une grande joie. Je ne vous le cache pas, monsieur Jérôme Anglade, je crains que vous n'éprouviez une émotion trop vive.

— Les émotions, madame la comtesse, je les connais toutes, répondit le vieillard en secouant tristement la tête : si celles causées par d'épouvantables malheurs ne m'ont pas tué, une émotion de joie, si grande qu'elle soit, ne saurait me faire du mal.

— Même si l'on vous apprenait brusquement que Gabrielle Anglade, votre fille, que vous avez tant pleurée, n'est pas morte ?

Le vieillard chancela et son fils n'eut que le temps de s'approcher pour lui servir d'appui et l'empêcher de tomber. Mais il se remit promptement et se redressant, une flamme dans le regard :

— Que dites-vous, madame la comtesse ? exclama-t-il, que ma fille, ma Gabrielle n'est pas morte.

— Ah ! Pierre, Pierre !... Mais où est-elle, mon Dieu, où est-elle ?

— Elle est ici.

— Ici, chez vous, madame la comtesse ?

— Oui, avec sa fille, et vous allez les embrasser.

Par un mouvement rapide, madame de Clairfond écarta les deux portières, en disant :

— Monsieur Jérôme, monsieur Pierre, regardez !

La mère et la fille pleuraient dans les bras l'une de l'autre.

— Allons, venez, dit la comtesse.

Toutes deux s'élancèrent, pour tomber, Gabrielle dans les bras de son père, Marie-Madeleine dans ceux de son oncle. Ce fut une exposition de joie délirante. Mon père ! Mon frère ! Ma fille ! Mes enfants ! Ces mots, mêlés à des exclamations, étaient ponctués de baisers. Il y avait aussi des larmes, des sanglots. Puis encore et encore des baisers. Gabrielle passait des bras de son père dans ceux de son frère, et c'était alors que le vieillard, à son tour, embrassait Marie-Madeleine et la pressait contre son cœur.

Mais nous renonçons à décrire cette scène émouvante où l'émotion intense arrivait à son paroxysme. Il est de ces choses que la plume ne saurait rendre. La comtesse, madame de Melville et Georges pleuraient à chaudes larmes ; le marquis et le comte, très émus aussi, s'essuyaient les yeux.

Quelques instants après, Gabrielle, assise entre son père et son frère, leur racontait ce qui lui était arrivé depuis qu'elle s'était enfuie de l'asile des aliénés.

Madame Melville était préoccupée et dans une anxiété cruelle. Gabrielle lui avait promis de déclarer que l'homme tué par Tortillard lui était inconnu. Assurément, elle avait sur ce point gardé le silence. Mais n'avait-on pas trouvé sur le mort des papiers établissant son identité ? A Paris, peut-être n'aurait-elle pas reculé devant le scandale d'un procès contre son mari, d'une instance en divorce ; mais le scandale aurait un immense retentissement, il serait épou-

vantable si l'on découvrait que l'auteur de la criminelle tentative d'enlèvement était Gaston de Melville. Elle frémissait en pensant aux conséquences que cela pouvait avoir, non pour elle, elle était prête à tout supporter, mais pour son fils et même pour Marie-Madeleine.

— Oh ! se disait-elle, après avoir tant fait pour sauver l'honneur de ce nom que porte mon fils et le voir s'engloutir dans la honte ! Ce serait horrible !

A onze heures et demie, les magistrats arrivèrent au château.

— Eh bien ! leur demanda aussitôt M. de Clairfond, avez-vous pu établir l'identité de l'homme et de la femme ?

— Pas encore d'une façon absolue, monsieur le comte, répondit le procureur de la République, mais nous espérons y arriver quand nous aurons les renseignements que nous avons demandés à Paris ; car nous croyons être certains que cet homme et cette femme demeuraient à Paris.

— Ainsi la femme n'est pas une dame Berneret de Dijon ?

— Ce matin, à la première heure, j'ai télégraphié à Dijon et la réponse nous a été apportée de Semur comme nous sortions de la mairie. On ne connaît pas de dame Berneret à Dijon et il n'y a jamais eu dans la ville de négociant en vins de ce nom. Nous avons voulu interroger cette femme ; peine inutile ; elle est folle à lier. Nous n'avons pu obtenir d'elle que des paroles incohérentes, coupées par de grands éclats de rire ; chose étrange et qui ne répond guère à son hilarité, elle s'imagine

qu'elle est morte et réclame constamment un cercueil.

Madame Melville tenait sa tête baissée, et pâle, oppressée, écoutait.

— Un gendarme et le garde champêtre de Mauvert ont été chargés de la conduire à Semur, continua le procureur de la République; dès demain, après constatation des médecins, elle sera envoyée à la maison des aliénés du département.

Maintenant, monsieur le comte, et avec votre assentiment, nous allons recevoir la déposition de mademoiselle Marie-Madeleine. Est-elle ici?

— Me voici, monsieur, dit la jeune fille, en se levant, et je suis prête à vous répondre.

Le greffier s'installa pour écrire et ce fut le juge d'instruction qui interrogea Marie-Madeleine.

Elle dit ce qui s'était passé dans le bois jusqu'au moment où elle avait perdu connaissance. Elle parla ensuite de ses impressions lorsque, revenue à elle, elle avait vu Tortillard agenouillé près d'elle, l'homme inconnu étendu sur le sol dans une mare de sang, et entendu la voix de Cendrillon appelant au secours.

— La déposition de mademoiselle, dit le juge d'instruction, vient confirmer celles de Tortillard et de Gabrielle Anglade, dite Cendrillon, qui est, paraît-il, la mère de mademoiselle Marie-Madeleine.

— Oui, monsieur le juge d'instruction, dit le père Anglade, en s'avancant, Gabrielle Anglade est la mère de Marie-Madeleine; moi, messieurs les magistrats, Jérôme Anglade, ancien soldat d'Afrique, je suis le père de Gabrielle Anglade et voici son frère, Pierre Anglade, chef de bataillon au 42^e de ligne.

Les deux magistrats saluèrent, puis tendirent la main au père, puis au fils.

— Pour nous, reprit le procureur de la République, il serait surtout important de savoir dans quel but l'homme et la femme voulaient enlever mademoiselle Marie-Madeleine; quelqu'un d'entre vous peut-il nous fournir un

indice quelconque?

Tout le monde garda le silence.

— Mademoiselle Marie-Madeleine, reprit le magistrat, n'avez-vous pas quelque soupçon?

— Aucun, monsieur; je ne peux m'expliquer l'attaque dont j'ai été l'objet, et j'en suis encore à me demander si, réellement, on voulait m'enlever.

— Sur ce point, mademoiselle, le doute n'est pas possible. Vous avez été bâillonnée afin de vous empêcher de crier et de paralyser votre résistance! Si Tortillard, qui se trouvait dans le bois, par hasard, a-t-il déclaré, n'était pas venu à votre secours, vous alliez être jetée dans la voiture attelée de deux chevaux qui attendait près du bois. Cette voiture a été vue par plusieurs personnes qui ont pensé qu'elle appartenait à une famille de bohémiens. Elle a disparu tout à coup, après le coup manqué, et, malgré nos investigations, nous ignorons encore à présent de quel côté elle s'est dirigée.

Tout est mystérieux dans cette affaire, poursuivit le procureur de la République; découvrons-nous pourquoi cet homme et cette femme voulaient s'emparer de mademoiselle Marie-Madeleine? Nous ne l'espérons guère, maintenant que l'homme est mort et la femme folle. — "J'étais dans le bois, déclare Tortillard, j'ai entendu un cri, je suis accouru; j'ai vu l'institutrice des petites demoiselles bâillonnée et évanouie dans les bras d'une femme qui m'était inconnue; un homme, que je ne connaissais pas non plus, allait emporter mademoiselle Marie-Madeleine: j'ai compris qu'on voulait lui faire du mal et, comme je n'avais que ce moyen de la défendre, j'ai frappé l'homme de mon couteau." Il ne sort pas de là. Il ne peut ou ne veut pas dire autre chose. Nous demandons à Gabrielle Anglade: "Comment vous trouviez-vous à cette heure au bois de Mauvert?" Elle nous répond: — "Je venais au-devant de Marie-Madeleine; je savais qu'elle était à

Mauvert, l'ayant quittée vers cinq heures et demie au pont du moulin de la Voëvre."

— Cela est exact, monsieur dit Marie-Madeleine; nous nous sommes séparées au pont du moulin; celle que l'on a appelée Cendrillon était chargée d'une commission pour la meunière, et je me souviens qu'elle m'a dit en me quittant: "Nous nous reverrons probablement ce soir." Cela indiquait son intention de m'attendre pour revenir avec moi au château. C'est hier soir seulement, monsieur, que j'ai su que Gabrielle Anglade était ma mère; elle apprenait en même temps que j'étais sa fille.

— Oui, Gabrielle Anglade nous a dit cela.

— Elle a dû vous dire également, monsieur, que nous avions l'une pour l'autre la plus vive tendresse, et qu'il nous était difficile de passer une journée sans nous voir. Ah! depuis longtemps déjà quelque chose en nous nous disait que nous n'étions pas étrangères l'une à l'autre!

Après ces paroles, la jeune fille se jeta au cou de sa mère.

— Enfin, messieurs, dit le comte de Clairfond, si vous parvenez à savoir qui sont les auteurs de l'attentat, vous découvrirez sans doute le mobile du crime qu'ils voulaient commettre.

Madame Melville tressaillit violemment.

— Oui, peut-être, répondit le juge d'instruction; mais, comme vous le disiez tout à l'heure M. le procureur de la République, tout est mystérieux dans cette affaire. Nous avons trouvé sur le mort un portefeuille contenant quinze billets de banque de mille francs, plusieurs cartes de visite portant le nom de Jonathan Milssen, demeurant 30, rue de Dunkerque, à Paris; ceci indiquerait que cet homme est Américain; mais il y avait également dans le portefeuille deux reçus au nom d'un sieur Delombre, l'un pour achat de deux chevaux, l'autre pour achat d'une voiture et réparations faites à ladite voiture. Naturellement, nous nous demandons si l'individu s'appelle Jonathan Milssen ou Delombre?

Madame Melville laissa échapper un soupir de soulagement.

— Maintenant, ajouta le juge d'instruction, nous attendons le résultat de l'enquête à Paris et souhaitons que la justice soit éclairée.

— Je respire, se dit madame Melville, ils ne sauront rien.

Quelques jours après, le com-

te de Clairfond recevait une lettre du procureur de la République, disant que l'enquête n'avait pas donné les résultats qu'on espérait. Toutefois, on savait que l'homme mortellement blessé par Tortillard était bien un nommé Jonathan Milssen, sujet américain; il avait pris le nom de Delombre en vue de l'achat des chevaux et de la voiture. C'était également sous ce nom de Delombre qu'il avait loué, à Joigny, une maison isolée qu'on appelait le Petit-Castel, et où l'on avait retrouvé la voiture et les chevaux abandonnés, et dans un si piteux état qu'il avait fallu les abattre.

Madame Melville avait attendu anxieusement la lettre du procureur de la République. Enfin, elle était complètement rassurée. Le lendemain, elle quitta Mondraget pour retourner à Paris.

Trois semaines plus tard, quelques jours avant le mariage de Marie-Madeleine, elle revenait au château, accompagnée cette fois de l'abbé Ginoux, de Paul et de Clotilde.

Le mariage de Georges Nautier et de Marie-Madeleine fut célébré à Mauvert. Dans l'assistance, très nombreuse, on remarquait Tortillard, remis en liberté la veille, par suite d'une ordonnance de non-lieu.

Les témoins de la mariée étaient Paul Melville et Pierre Anglade; ceux du marié, le marquis de Marpoix et le comte de Clairfond.

Le vieil abbé Ginoux donna la bénédiction nuptiale et chanta la messe, ainsi qu'il l'avait désiré. Et dans la sacristie, après avoir embrassé les jeunes époux, il leur dit:

— Je remercie Dieu, qui m'a laissé vivre jusqu'à ce jour. Ma carrière de prêtre est maintenant terminée, je me retire du sacerdoce.

A l'occasion du mariage, il y eut pendant trois jours grande fête au château de Mondraget. Puis on partit pour Charmillon, où Gabrielle et Marie-Madeleine étaient attendues par la bonne Fanchette et les anciennes amies de Gabrielle, mariées et mères de famille.

Qu'était devenu Hector de Chamblay?

Il avait appris par les journaux le drame de Mauvert. Comprenant qu'il ne pouvait pas revenir de longtemps au Val-Chamblay, il s'était embarqué pour les Grandes-Indes.

FIN

Coupon d'Abonnement *Le Samedi*

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, Can.

Feuilleton Littéraire du "Samedi"

L'ALIBI

Par MAGALI

I

L'agent leva son bâton blanc.

La file des autos resserrées et emboîtées les unes dans les autres comme les soufflets d'un immense accordéon, se déroula aussitôt, par enchantement.

Dociles, tels les soldats d'une revue, les véhicules se dirigèrent par file à gauche, vers les boulevards, par file à droite vers la Madeleine, obéissant à un invisible signe.

Les piétons, massés sur le terre-plein, en cohue obscure et moutonnaire, purent croire qu'ils allaient encore rester là, prisonniers de l'effarante circulation aux mille tentacules, quand, brusquement, il y eut un bref coup de sifflet.

Les voitures qui arrivaient sur l'allée gauche de l'Opéra stoppèrent, surprises d'être ainsi arrêtées avant que le signal aiglelet du timbre avertisseur n'ait retenti.

Mais les premières qui ouvraient la marche avaient pu voir une autre buter contre le trottoir de droite, rebondir à gauche vers le refuge, puis s'immobiliser, l'aile arrachée, à demi aplatie contre le mur où le ressaut l'avait envoyée.

Tout le monde se précipita.

Chauffeurs et clients étaient descendus et, massés derrière l'agent, tendaient des visages curieux, tandis que leur foule grossissait de seconde en seconde, accrue par le flot qui descendait des autobus en panne et s'en venait à la rescousse "se rendre compte".

De plus, les consommateurs attablés au café une minute plus tôt, avaient subitement déserté leur place, attirés par l'étrange aimant qu'est "l'incident de la rue".

Incident tragique cette fois, si l'on en croyait les faces effrayées ou apitoyées des spectateurs les mieux postés.

— Accident?

Des bruits circulèrent.

— Et comment! On croit que le "type" est mort...

— Mais qu'est-il arrivé?

— La chauffeur a voulu éviter un camion qui arrivait par les boulevards... Il a eu un virage malheureux.

— C'est inouï... Les chauffeurs sont si prudents d'ordinaire, à Paris...

— Oui, mais celui-là a du galon jusque sur le ventre. Un chauffeur de rupins... ce n'est pas un conducteur de taxi qui aurait montré semblable maladresse!

Tandis que la foule se livrait ainsi aux "rumeurs" et "mouvements divers" qui la caractérisent, l'agent et deux de ses collègues survenus à son appel faisaient leurs constatations.

On avait relevé le chauffeur évanoui, et on l'avait transporté immédiatement dans un taxi. Mais celui qu'il conduisait paraissait être dans un état plus grave, car on l'avait laissé dans l'intérieur de la voiture en attendant l'arrivée de l'ambulance.

L'auto était de marque, les bagages qu'on pouvait apercevoir sur le siège de devant, — une valise et un sac — d'apparence luxueuse.

Cet accident avait naturellement complètement entravé la circulation et le carrefour était si bien embouteillé que tous les curieux qui eussent voulu se dégager, maintenant, ne le pouvaient plus.

Certains, las de rester debout, étaient remontés dans les autobus qui stationnaient alentour, empêchés, eux aussi, d'avancer d'un pas.

Enfin l'ambulance arriva... en même temps que le service de dépannage qui allait emporter l'auto endommagée.

Il y eut dans la foule des rumeurs plus fortes quand on tira la victime hors de la carrosserie: le visage était ensanglanté et les membres pendaient lamentablement, comme ceux d'un mannequin.

Il eût été impossible de reconnaître l'homme dans ce blessé inerte, que les infirmiers transportaient avec précaution sur les brancards. Pourtant, à l'apparition de la civière, un cri partit de l'autobus le plus proche:

— Ma parole! Mais c'est Surbézy!

Quelques curieux se retournèrent.

— Surbézy, l'aviateur?

Sans répondre, la femme qui avait donné le renseignement descendait de l'autobus, elle se frayait à grand-peine un passage à travers l'encombrement.

Derrière elle, les interrogations et les réflexions se croisèrent.

— Comment! Ce serait Surbézy, le recordman de distance?

— Lui-même...

— Celui qu'on a appelé le "vainqueur du Pôle"?

— Parfaitement...

La femme avait réussi à se glisser au premier rang. Elle arriva tout près de l'ambulance, après avoir prononcé quelques mots à l'oreille de l'agent qui essayait de maintenir les curieux, à la minute où la porte allait se refermer sur la civière et son blessé.

— Laissez-moi le voir! dit-elle, très agitée; il me semble l'avoir reconnu, ainsi que la voiture...

Comme la femme avait grand air, dans son sabre tailleur, qu'éclairait un renard argenté, on accéda à son désir.

Elle eut à peine jeté un regard sur le blessé, qu'elle se rejeta en arrière, pâlisante.

— C'est bien lui! déclara-t-elle sur un ton navré. Il n'est pas mort, au moins?

— Pour l'instant, madame, on va l'examiner, rétorqua un des infirmiers. Nous ne pouvons répondre.

Avant de monter, il demanda encore:

— Vous le connaissez? Pouvez-vous me donner son adresse? Cela faciliterait les recherches.

La femme inclina la tête:

— C'est François Surbézy, l'aviateur. Il demeure 78, rue Isabey...

L'homme toucha sa casquette. La voiture démarra.

La femme demeura une seconde, pensive, le visage contracté, ne sachant quelle décision prendre.

Elle fut arrachée à ses réflexions par la voix de l'agent:

— Eh bien, madame, il faut circuler... Vous allez vous faire écraser.

Alors, elle s'aperçut que les véhicules démarraient autour d'elle, à grand accompagnement de klaxons.

Pressée, elle s'en fut vers le café le plus proche et s'engouffra dans la cabine téléphonique.

* * *

Marcelle Surbézy raccompagnait, à la porte du jardin, son amie, Hélène Dardillon, la violoniste.

Le jardin était clair et embau-mait les roses. Dans l'allée verte, les deux femmes, toutes deux grandes et minces, avaient une grâce de fleur.

Seulement, chez Hélène, le corps de nymphe ne rachetait point l'ingratitude du visage aux traits irréguliers et durs, à la bouche mince, dépourvue de jeunesse.

Marcelle, elle, était la Jeunesse elle-même, dans sa grâce harmonieuse et fraîche, avec sa chevelure d'or rutilant, son sourire épanoui dans des lèvres un peu fortes, mais charnues comme un beau fruit, ses yeux rieurs dont la couleur châtaigne, mûre se striait de grains dorés, telle une poussière de soleil.

Ainsi, concluait Hélène, te voilà seule pour quinze jours encore?

Marcelle soupira.

Son visage prit une expression enfantine de chagrin.

— Quel terrible métier! Ce pauvre François y laisse le meilleur de lui-même! Voilà deux jours seulement qu'il était revenu d'Afrique... et il a fallu encore cette affaire de Londres pour me l'arracher, déjà!

— Il ne pouvait donc pas la différer, cette affaire?

La mine de la blonde enfant se fit scandalisée:

— La différer! Tu n'y penses pas? Il s'agit d'un nouvel appareil sur quoi François entreprendra son nouveau raid, au-dessus du Pacifique. On lui a écrit de là-bas que tout était au point et qu'il ne manquait que lui. La lettre est arrivée le lendemain de son arrivée ici. Il a télégraphié tout de suite qu'il partait pour Londres...

— Et j'ai dû refaire ses valises, quelques heures après seulement les avoir défaites... ajouta-t-elle avec une moue dépitée.

Hélène Dardillon l'examinait, le regard un peu en dessous, la bouche légèrement pincée, comme si elle retenait un petit rire intérieur.

— Avec tout ça, tu ne le vois pas souvent, ton mari! insinua-t-elle, détournant son regard.

Marcelle ouvrit les bras, dans un grand geste de désespoir résigné:

— Eh, non! Depuis trois ans que nous sommes mariés, nous n'avons jamais passé plus de quatre semaines de file l'un près de l'autre...

— Tantôt, François est en train de survoler l'Atlantique ou le Pacifique... quand il ne prend pas des films au-dessus du Spitzberg! Tantôt, c'est un constructeur étranger qui le mande dans ses chantiers pour lui présenter un avion d'un modèle nouveau ou lui soumettre des plans de moteur... Bref, je ne peux jamais l'avoir tout à fait à moi! C'est effrayant!

— Entre nous, ton mariage était peut-être une sottise?

Hélène avait glissé la phrase sans avoir l'air d'y toucher.

Le charmant visage de son interlocutrice changea instantanément. Son sourire à demi voilé s'effaça pour laisser place à une expression indignée.

— Une sottise! protesta-t-elle véhémement. Pourquoi dis-tu ça?

— Mais... un mari qu'on ne voit jamais ou si rarement... avoue que cela n'est pas précisément très gai?

— Le mariage n'est pas toujours une chose gaie, déclara Marcelle, avec un grand air offensé. Etre deux, cela ne consiste pas à prendre tous les jours ses repas à la même table, à aller ensemble au dancing ou au cinéma. Il y a des circonstances qu'il faut savoir accepter. Quand j'ai épousé mon mari, continua-t-elle, ses yeux bruns soudain éclairés d'une grande

flamme intérieure, je savais quel terrible métier était le sien, et que je ne pourrais pas mesurer mon bonheur à la commune mesure des autres époux...

— Je savais qu'il y aurait l'absence... les dangers... les longues nuits d'insomnies et les heures d'angoisse... Je savais que je serais seule, souvent, en proie à mille tracasseries... Mais j'ai tout accepté d'un cœur léger, car je n'ignorais pas davantage qu'il y aurait les joies profondes du retour, les heures magnifiées où je pourrais me griser de la fierté d'avoir confié ma vie à un héros, à un être courageux entre tous, à un homme de devoir, et que ma résignation d'aujourd'hui me préparait un avenir plein d'espérance...

— Trouves-tu qu'éprouvant ce que j'éprouve, j'aie fait une "sottise", en épousant François?

Dans l'animation de sa véhémence sortie, elle est devenue toute rose et sa carnation s'apparente maintenant aux fleurs royales du jardin.

Hélène la contemple d'un œil d'envie. A-t-on rêvé plus parfaite personification de la Jeunesse et du Bonheur?

Chanceuse, Marcelle à qui le destin a tout donné! Beauté, santé, fortune, charme de l'esprit, richesse du cœur et, pour finir, ce Prince Charmant enviable entre tous: François Surbézy.

Elle, amie d'enfance du beau François, camarade de pension de Marcelle, est demeurée la comensale assidue de cette maison où s'épanouit, au moins, Marcelle en a-t-elle la conviction absolue, qui vaut bien la réalité! — un noble et pur amour.

Depuis trois ans, elle est le témoin de leur bonheur à tous deux... de l'ascension continue dans le domaine matériel et dans le domaine moral—du jeune et célèbre aviateur, l'audacieux vainqueur des cimes, et de l'épanouissement de cette jolie Marcelle, comblée et enviée plus qu'une reine des temps jadis.

Pourquoi faut-il que, déshéritée et maltraitée par le sort, Hélène ait une si maigre part, à côté de ce bonheur—insolément orgueilleux?

Quelques applaudissements dans les rares concerts où elle peut se produire, des leçons qui servent à la faire vivre chichement, un mois de vacances dans la propriété de Marcelle Surbézy, au moment des chasses; encore fait-elle, naturellement, en cette fastueuse demeure, figure d'obligée, ce qui n'est pas sans

l'humilier profondément! Tel est son lot.

N'y a-t-il pas de quoi se révolter contre l'injuste Providence, si avare de ses bienfaits pour quelques-uns, si généreuse, vis-à-vis des autres?

Hélène écrase du bout du pied une fleur timide qui a poussé entre les degrés de l'escalier moussu. Il semble qu'elle marche sur le Destin cruel.

Et ayant ainsi exhalé un peu de sa révolte intime, elle peut sourire à Marcelle, d'un air cordial:

— Eh bien, je suis contente que tu prennes ton veuvage momentanément avec autant de courage!

— Tu me préviendras dès que ton héros de mari—elle a appuyé ironiquement sur le mot—aura réintégré ses foyers... J'aurai du plaisir à lui serrer la main et à écouter le récit de son dernier voyage.

— Au revoir!

Dans une grande effusion, elle serre la main de Marcelle qui se tend, amicale, et la petite porte du jardin se referme sur elle.

Marcelle est restée immobile, sur la marche de pierre. Elle écoute décroître, dans la rue tranquille, le pas de la visiteuse.

Avec les antennes invisibles qu'ont tous les êtres sensibles, elle a pressenti quelque chose d'insolite dans l'attitude de son amie et dans ses dernières phrases.

Mais voici que Patou, son chien préféré, le gros berger au poil fauve, vient se frotter à ses jupes et la regarde de ses yeux d'or.

Elle se baisse, caresse la rude tête affectueuse qui se fait calmer sous sa paume, et souffle à l'oreille du chien, pour répondre à sa propre pensée:

— Ecoutez, Patou, elle est amère, c'est vrai... Mais songez qu'elle est très seule sur la terre, et pas très gâtée par la chance. Elle n'a pas, comme moi, comme nous, Patou, un beau François à aimer!

Patou acquiesce d'un grognement, en frétilant de la queue. Il lève sur sa jeune maîtresse un regard compréhensif, intelligent et doux comme un regard humain.

Marcelle l'entraîne à travers l'allée... Elle gambade près de lui tel un elfe joyeux: il fait si bon dans le jardin tout odorant, par cette après-midi d'été!... Comme la vie est belle, comme l'avenir est clair, et comme le cœur de la petite épouse bat fort

dans sa poitrine, de joie, d'admiration et de tendresse!...

Elle se penche vers les roses, redresse leur tige d'un doigt délicat, aspire leur parfum, narines palpitantes et cils clos...

Puis, elle se baisse à nouveau vers le gros Patou qui la suit, le nez dans sa robe, tendre et têtue, et tirant gentiment sur les longues oreilles souples.

Car il reviendra bientôt, notre maître, Patou. Tout le jardin sera fleuri... Voyez comme ces boutons sont à point... Ils feront craquer leur corselet de feuille, et il y aura ici, tant d'odeurs enivrantes, tant de couleurs somptueuses sur les pelouses et dans les corbeilles, que nous finirons bien par retenir notre fugitif, pas, mon Patou?...

— Oui... ça va... Tu es content! s'exclame-t-elle en repoussant les pattes un peu trop familières de Patou qui se dessinent en noir sur sa robe blanche...

— Nous serons heureux, alors, oui, mon chien... Il est si beau, notre maître, si brave aussi... Mais il est plus que ça, tu sais, Patou... et il est fidèle, et son cœur m'appartient tout entier, à moi, petite, qu'il a choisie!...

Mais elle s'interrompt soudain, car le téléphone a vibré dans le bureau. Par les fenêtres ouvertes, la sonnerie, obstinée, vrille l'air calme.

Marcelle a lâché le collier de Patou.

— Bon! encore un gêneur!...

La sonnerie s'est arrêtée. On entend la voix de la femme de chambre répondant à l'invisible interlocuteur... puis, celle-ci pointe hors de l'appui de la croisée son bonnet fanfreluché:

— Madame!... Madame!...

Avant qu'elle ait poursuivi sa phrase Marcelle s'est élancée. Elle court vers la maison, un étrange pressentiment au cœur. Et brusquement, autour d'elle, tout le jardin s'est assombri.

II

C'est d'une voix à peine perceptible, tant l'angoisse y met des trous, que Marcelle a intimé à Joseph, le chauffeur:

— A l'Hôtel-Dieu...

La voiture roule à travers l'encombrement des rues. Parfois, la main fébrile de Marcelle entr'ouvre la glace qui la sépare de l'homme et elle ordonne, agitée:

— Plus vite!... Joseph!... Plus vite!...

Une angoisse insupportable lui serre la gorge. Elle ne peut ré-

primer le tremblement de ses doigts agrippés au rebord de la vitre, ni l'angoisse qui lui étreint le cerveau et le cœur.

Elle ressent parfois, dans la poitrine, de grands coups sourds et pose ses paumes sur ses lèvres pour arrêter un gémissement.

Tout à l'heure, quand la voix de sa marraine a retenti à l'appareil, elle a cru s'évanouir d'émoi.

— Mon petit, disait madame Lauze-Biroux, il est arrivé un accident... Oui, rassure-toi, ce n'est pas très, très grave, mais ça l'est un peu, tout de même...

— A qui?... A qui?... criait Marcelle qui savait déjà, avant que Mme Lauze eût parlé, mais qui voulait encore douter...

— A ton mari... un accident d'auto. Sur la place de l'Opéra...

— Au moment où il se rendait à la gare, alors?...

— Sans doute!...

— Mon Dieu!... Mais où est-il?... Où est-il? se lamentait la jeune femme, affolée.

— A l'Hôtel-Dieu... On vient de l'y transporter. J'y cours. Arrive vite...

C'est tout ce que Marcelle avait entendu.

Comment elle avait mis son chapeau, revêtu son manteau, donné des ordres pour faire venir un chauffeur, elle eût été bien en peine de se le rappeler!

Un immense bruissement emplissait sa cervelle: François... François, qu'elle avait serré quelques instants plus tôt dans ses bras et qu'elle croyait dans l'express de Douvres, François était en péril!...

Qui sait peut-être... mort?... L'horreur! L'affreuse chose! L'intolérable soupçon... Si Mme Lauze-Biroux, par pitié pour elle, avait dissimulé l'épouvantable, la torturante vérité?...

Mme François Surbézy portait aussitôt la main à son front pour essuyer les sueurs qui y coulaient...

Et elle pensait, tandis que des griffes lui lacéraient le cerveau:

— Est-ce possible! Lui qui a tant de fois bravé la mort à bord de son avion, il pourrait être victime d'un stupide et banal accident d'auto? Le destin serait à ce point féroce?...

Ensuite, elle s'accusait, amèrement:

— C'est de ma faute... Ne l'ai-je pas empêché d'aller voir ce nouveau moteur qu'un inventeur lui proposait l'autre jour d'essayer?... J'ai eu peur... On a dit que cet homme était un fou... qu'il avait failli se tuer en mon-

tant sur un appareil qui n'était pas au point...

François se faisait fort de réussir cet essai audacieux. Marcelle avait eu peur... Elle avait supplié... usé des larmes. Bref, l'aviateur avait renoncé à son projet...

A la place, il avait accepté d'aller s'entendre avec le constructeur anglais... et voici que le hasard le fauchait en route... d'une manière aussi inattendue, aussi bêtement affreuse!...

Des sanglots secouaient la gorge de la jeune femme, tandis que sa voix haletante priait plus qu'elle ne commandait:

— Plus vite, Joseph! par grâce!... Plus vite!... Je suis folle d'anxiété!...

Enfin la voiture pénétra dans la cour de l'hôpital. Marcelle en descendit, frémissante et la mine si défaite, que le concierge qui la renseigna à l'entrée, lui offrit pitoyablement de lui donner à boire "quelque chose de fort".

Offre que Marcelle refusa, en oubliant de sourire. Comment l'aurait-elle pu? Il semblait que durant cette demi-heure qui venait de s'écouler, elle eût disparu le sourire.

Mme Lauze-Biroux attendait sa filleule. Elle la reçut avec un visage grave qui impressionna Marcelle au point de la faire défaillir.

Elle ne put pas prononcer une parole. Ses yeux seuls interrogeaient dans sa face blême et cette interrogation était si pathétique, que la dame se força à prendre un ton léger pour la rassurer:

— Calme-toi! On l'en tirera...

— Je veux le voir! formulèrent enfin les lèvres décolorées.

— Tout à l'heure... Patiente un instant ici, dans cette salle. Le docteur va venir...

— Qui le soigne?... Quel docteur?... Que sais-tu?

Mme Lauze-Biroux dut satisfaire en hâte cette avide curiosité. Elle conta comment son autobus, immobilisé sur les lieux, tout de suite après l'accident, elle avait cru reconnaître dans l'auto endommagée celle de François...

"Mais elle avait repoussé bien vite cette idée. Quelle vraisemblance que son neveu qu'elle croyait à Londres, fût passé place de l'Opéra, pour s'y faire accrocher par un camion?

— Il devait prendre le rapide de deux heures trois quart... rectifia brièvement Marcelle.

— Enfin, moi, je le croyais parti... Je m'impatiais donc

dans mon autobus quand, de ma place, j'ai entrevu le blessé au moment où on le transportait. Alors je n'ai plus douté...

D'énervement, Marcelle pleura à petits coups, effondrée sur la chaise de paille.

Elle gémit:

— Tu as vu le docteur?... Qu'a-t-il dit quand on l'a amené?

— Je n'ai pu parler qu'à l'infirmière. Elle m'a dit que l'interne ne voulait pas se prononcer. Il fallait attendre un examen du médecin-chef.

Marcelle, maintenant, s'impatientait. Elle se promène nerveusement de la fenêtre à la porte, dans la petite pièce étroite et nue, aux panneaux vitrés.

La pensée de François blessé la taraude. Elle éprouve le besoin sauvage de démolir ce panneau à grands coups, d'abattre ces murs, de bousculer ces gens, tout ce qui la sépare de son mari.

Soudain, elle virevolte, arrêtant sa marche frénétique: le loquet a tourné... La porte s'ouvre et la silhouette d'un homme en blouse blanche se profile sur le seuil.

C'est le médecin-chef Lanoix, suivi de l'infirmière qui l'escorte avec déférence.

La folle impatience de Marcelle la jette au-devant du nouveau venu:

— Alors?... Alors, docteur?... Comment le trouvez-vous?

Le médecin ne s'émeut pas. Il fixe sur la jeune femme un regard calme, tandis que ses doigts essuient minutieusement les verres de ses lunettes, à l'aide d'un coin du tablier.

— Vous êtes?... interroge-t-il, indécis, après avoir jeté un coup d'œil vers Mme Lauze-Biroux avec qui il s'était entretenu, une heure plus tôt.

— Sa femme... Madame François Surbézy! Oh! docteur, je viens d'apprendre l'accident... Je suis arrivée ici, affolée. Je vous en prie, dites-moi que sa vie n'est pas en danger?... Je vais pouvoir le voir... l'embrasser... Mon pauvre chéri!...

Elle pleure nerveusement, la voix étranglée, ses prunelles humides agrippées follement au visage du praticien: on dirait qu'elle attend de lui un arrêt.

Ce dernier essaie de la rassurer:

— Nous le sauverons, madame. Je crois pouvoir vous le garantir...

— Oh!...

C'est un véritable rugissement de joie qui a échappé à l'émotion de Marcelle.

SOULAGEMENT POUR LES FEMMES FATIGUÉES

Prenez le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

Les femmes deviennent fatiguées durant ces temps difficiles. Ce sont elles qui doivent supporter les fardeaux de la famille. Quand le mari entre à la maison avec moins d'argent dans son enveloppe de paye... c'est la femme qui doit lutter et arranger les choses.

Si vous êtes fatiguée... épuisée... nerveuse, essayez le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Ce dont vous avez besoin, c'est un tonique qui vous donnera la force de continuer votre travail.

98 femmes sur chaque 100 femmes qui nous ont fait rapport, disent que ce remède leur a fait du bien. Achetez-en une bouteille aujourd'hui chez votre pharmacien... et observez les résultats.

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsa Products Co. S.A. 55 W. 42 St., New-York

Les vers sont une des afflictions les plus générales parmi les enfants et l'application la plus effective en ce cas est le Mother Graves' Worm Exterminator.

Ne Souffrez Plus!



Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbre et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m. Boîte Postale 2353 — Dépt. 3

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE
975, rue de Bullion
Montréal, Canada

Maintenant...

toutes
les Canadiennes
acclament les

PATRONS BUTTERICK

Grâce au nouveau service français dont la Maison BUTTERICK a l'exclusivité, nos clientes de langue française trouvent un réel plaisir et plus de facilité à confectionner leurs toilettes.

Maintenant, chaque patron Butterick, à partir du numéro 3756, est accompagné d'une traduction française complète et exacte des instructions en anglais du fameux Deltor..., comprenant la manière de couper, rassembler et finir chaque dessin Butterick.

La couture devient un jeu avec l'aide des patrons Butterick. Rendez-vous-en compte par vous-même!

Profitez de cette offre spéciale de patrons offerte à nos lectrices du "Samedi" seulement. Pour renseignements complémentaires, lisez le certificat ci-dessous. :: ::

CERTIFICAT BUTTERICK

Avis Important

Ce certificat tel que publié dans le présent numéro du "SAMEDI", donne droit à cinq cents (5c) sur le prix d'achat de tout Patron Butterick, à condition d'être présenté complet, le ou avant le 3 juin 1933, à tout marchand vendant des Patrons Butterick. Si votre marchand local ne peut vous fournir les Patrons Butterick ce certificat sera accepté si adressé complet par la poste, avec la balance du prix d'achat à

THE BUTTERICK PUBLISHING
COMPANY,

468 Wellington Street West,
Toronto - - - - - Canada

COMMANDE DE LA CLIENTE

Conformément aux conditions ci-dessus, veuillez m'envoyer le

Patron Butterick No _____

Grandeur _____

Adresse ou Casier Postal _____

Localité _____

Province _____

CE CERTIFICAT EST VALIDE AU
CANADA SEULEMENT

COMPLET — veut dire découpé autour
de la bordure du certificat.

CERTIFICAT BUTTERICK

Elle saisit les mains du docteur et les serre, dans un transport qu'elle ne peut réprimer: il vient de lui enlever une oppression si lourde!...

Mais le docteur ajoute, grave: — Seulement... une opération est nécessaire... Urgente, même.

— Oui! oui! approuve-t-elle, si vous le jugez utile. Mais l'opération ne saurait avoir de suites... fâcheuses? Vous me l'affirmez, n'est-ce pas?...

— Certainement... Je vous ai donné l'assurance de sauver sa vie. Malheureusement, il y a une chose dont je ne réponds pas aussi sûrement...

Il hésite, un instant, apitoyé par le petit visage pathétique qui l'interroge, tendu, un affolement nouveau au fond des prunelles.

— Une chose... Quelle chose, docteur?

— Ses yeux, madame...

— Comment? Il pourrait être.

— Aveugle, hélas, oui, madame!... J'ai tout lieu de le craindre...

— Ah!...

Elle a enfoui son visage dans ses mains, avec un gémissement, comme pour échapper à quelque vision d'horreur.

Pitoyable, Mme Lauze-Biroux la soutient, son bras passé autour de la taille fragile.

— Ça!... Ce serait trop atroce! murmure la voix.

Et dans l'épaule consolatrice de sa marraine, elle sanglote, se frappant la poitrine:

— J'en suis cause, madame, moi seule! Si je l'avais laissé aller là-bas...

— Où cela, ma petite fille?

— Chez cette espèce de fou... Escudier... qui voulait lui confier les essais de son stabilisateur. Peut-être ne lui serait-il rien arrivé, dans cette tentative? J'ai eu peur... et voilà ce qui arrive!...

Mme Lauze-Biroux tente de calmer la douleur de la pauvre éplorée:

— N'aie pas de regret, mon petit. En empêchant François d'entrer en contact avec Escudier, tu as sagement agi. Cet ingénieur est un illuminé: trois fois déjà, on a eu à déplorer des accidents graves... C'est pourquoi il ne trouve plus d'aviateur qui veuille se risquer sur ses appareils.

— "N'accuse donc, dans cette aventure, que la fatalité!..."

Marcelle n'écoute pas. Elle s'est arrachée aux bras de sa marraine, car le docteur vient de dire à l'infirmière:

— Vous pourrez conduire madame auprès de son mari.

III

Pourquoi François a-t-il montré cette obstination à réclamer Hélène, son amie d'enfance, dès qu'il a pu échanger quelques mots avec sa femme?

Marcelle ne s'en est pas étonnée.

Aussi bien, peut-elle, en ce moment, avoir une autre pensée que celle de demeurer, obstinée et vigilante, auprès du lit où on l'a conduite?

Ah! quand elle a aperçu son cher blessé — après avoir traversé une file interminable de salles — son cher blessé immobile et pâle sous les linges qui lui enserrant le front et une partie de la face, elle a cru que le cœur lui manquait.

Elle n'a pu réprimer l'élan qui l'a jetée auprès de la couche étroite, à genoux, ses lèvres brûlantes collées sur les mains moites de François.

Elle ne l'avait jamais vu que triomphant, orgueilleux de sa jeunesse et de sa force, portant sa santé comme un panache.

A le retrouver si faible et gémissant, dans cette attitude de grand malade, surtout dans cette atmosphère de clinique, à l'odeur écœurante, elle éprouve une espèce de révolte.

— Mon chéri!... On dirait un aigle blessé...

Ah! oui, un aigle qui, peut-être, ne pourra plus hanter les cimes! Si le docteur ne s'est pas trompé dans ses prévisions, François survivra-t-il à un tel malheur?

Assise auprès de lui, sa main dans les siennes, son regard accroché désespérément au bandeau qui clôt les paupières meurtries, elle se le demande avec une angoisse nouvelle.

Il aime passionnément son métier... Il le lui a dit le jour où le destin l'a miraculeusement lancé sur le chemin de Marcelle.

Oui, lancé miraculeusement... On ne peut mieux s'exprimer quand il s'agit de cette chose étonnante et merveilleuse que fut leur première rencontre. Sur les pas de Marcelle, François est tombé du ciel, littéralement.

C'était à Sauveterre, la propriété paternelle où elle passait ses vacances. Un beau soir, — un soir tout bleu de lune qui transformait le parc en un bois de féerie, — un avion était venu se poser sur la grande pelouse.

L'oiseau avait à son bord le jeune aviateur François Surbé-

zy, auréolé déjà de la gloire de ses premiers exploits; une panne d'essence l'avait obligé à descendre en cet endroit inconnu.

Marcelle, romanesque, avait voulu voir une indication du ciel dans ce début d'aventure. Car, tout de suite, François et elle avaient étrangement sympathisé.

Ils se trouvèrent des relations communes: cette camarade de pension de Marcelle, Hélène Dardillon, qui était l'amie d'enfance de François Surbézy... et qui, par la suite, à la prière de ce dernier, favorisa ses rencontres avec la jeune fille.

Six mois après, le jeune aviateur épousait Marcelle Dolignac, la fille du grand industriel.

Auparavant, le jeune homme avait averti sa fiancée:

— J'ai quelque scrupule à prendre pour toujours cette petite main si confiante qui se donne à moi. Pourrai-je assurer le bonheur que je vous désire?... Mon métier est si absorbant!... Vous serez souvent seule... inquiète peut-être... Il faudra apprendre à dominer vos craintes, à accepter les séparations nécessaires...

"Je vous aime, Marcelle... infiniment. Je désire vous rendre heureuse. Mais mon métier est la seule chose que je ne me sens pas capable de vous sacrifier.

Marcelle songe à ces choses, près du lit où le blessé repose, maintenant. Elle revoit leurs trois années de mariage, des années qui sont restées, en dépit des circonstances, si belles de ferveur et de confiance, si chaudes de tendresse réciproque!...

...Hélène est entrée sur la pointe des pieds, escortée de l'infirmière qui l'introduit, puis se retire.

Elle a pris un visage de circonstance et tend vers Marcelle une main apitoyée:

— Ma pauvre amie... Un si grand malheur!... C'est affreux! Mais ne pourra-t-on vraiment lui conserver la vue?

— Ah! on t'a mise au courant, chuchote Marcelle en réprimant un sanglot.

— Oui... J'ai parlé au docteur avant d'entrer. Il était justement là... Il paraît que tout dépend de l'opération qu'il va faire demain?...

Marcelle entraîne la visiteuse vers la fenêtre. Le blessé repose au creux des oreillers, et il ne faut pas troubler son sommeil.

— Il t'a demandé... plusieurs fois, dit la jeune femme. Je t'ai fait prévenir aussitôt. Ton amitié m'est précieuse en ces pénibles heures!

Ses mains étreignent les mains de sa compagne. Pauvre Marcelle qui, comme une enfant perdue, se raccrocherait à la première aide secourable!...

Hélène baisse ses paupières bistrées, marquées déjà, aux coins, de mille petits plis fâcheux.

— Tu sais que mon dévouement vous est tout acquis, prononce-t-elle, avec componction.

Elles échangent encore quelques paroles à voix basse pour ne pas réveiller le dormeur. Marcelle dit son espoir perdu de sauver son mari.

— Ce serait une si épouvantable catastrophe pour lui!

— Evidemment... D'autant que ni toi, ni lui, vous n'êtes habitués à voir s'abattre sur vous les coups du destin. Vous étiez si heureux jusqu'à présent!...

Comme elle a prononcé cela!... Marcelle la considère avec inquiétude. On croirait qu'elle voit dans cet accident le doigt justicier de la Providence?...

Mais Hélène a un sourire si plein de pitié sur ses lèvres revêches, une si apparente désolation dans les yeux et sur tous les traits, que Marcelle repousse bien vite la vilaine pensée qui lui était venue.

Allons! faut-il qu'elle soit folle pour s'imaginer une seconde que leur amie à tous deux se réjouit de leur malheur!...

François semble percevoir tout à coup la présence, dans la chambre, d'une étrangère. Il appelle: — Marcelle!...

La jeune femme s'élance. Elle vole plus qu'elle ne court au chevet du blessé. Elle se penche, attentive, effleure d'une caresse légère le front bandé jusque sous les yeux.

— Mon amour... Me voici!... Je suis près de toi...

Faible et puérile, comme celle d'une enfant, la voix si mâle jadis, si pleine de décision et d'énergie, s'enquiert, lassée et inquiète:

— Qui est là?

— C'est Hélène... Hélène que tu as réclamée...

En même temps, Hélène s'est avancée:

— Oui, c'est moi, mon pauvre vieux!... Je suis venue dès que j'ai su que tu désirais me voir...

Au nom de la visiteuse, François a fait un mouvement, comme pour se dresser sur son lit.

Ses mains tâtonnent, cherchant la main de sa femme.

Il dit, sur un ton singulier:

— Ah! c'est Hélène...

Puis, attirant la tête dorée de

Marcelle qu'il appuie câlinement sur sa joue:

— Ecoute, Marcelle... Je voudrais lui parler. Veux-tu nous laisser seuls quelques instants?

— Quelle drôle d'idée! tenta de plaisanter la jeune femme. J'espère que vous n'allez pas flirter tous les deux, derrière mon dos?

Le blessé a un petit mouvement d'impatience, tandis qu'Hélène laisse échapper un rire ironique:

— Ah! ma pauvre Marcelle, est-ce que François a jamais eu l'idée de me prendre pour une femme avec qui l'on flirte!...

François hausse le ton qui se fait tout à fait insistant:

— Je t'en prie, Marcelle... Laisse-nous!...

— Ça va! Ça va! sourit Marcelle, se forçant bravement à la gaieté, je m'en vais!...

Mais avant de se retirer, elle revient sur la pointe des pieds, et appuyant ses lèvres tendres sur le bandeau:

— Et puis, tu sais, je ne suis pas jalouse!... Hélène et toi, vous êtes de trop vieux amis... Du reste, même s'il en était autrement, je n'aurais aucune inquiétude. Ma confiance en toi est si grande, mon chéri!...

Les mains de François s'agitent sur les draps. On sent qu'il a hâte d'en terminer.

Légère, Marcelle disparaît dans la pièce voisine.

Hélène est demeurée seule auprès de son camarade d'autrefois. Elle s'approche du lit, essaie un geste gauche d'amitié, ses doigts sur le bandeau qui enserre le front blessé.

— Alors, mon pauvre François, quel ridicule accident et comme je le déplore!... Cette nouvelle, hier, m'a bouleversée...

Mais lui, sans l'écouter et reculant sa tête, pour éviter le contact des mains qui tentent un effleurement amical sur ses joues moites:

— Ecoute, Hélène... Je t'ai fait venir, parce que...

— Parce que? profère Hélène, penchée, un rayon aigu dans ses yeux avides.

L'expression de son visage, depuis tout à l'heure, a singulièrement changé. Il y passe maintenant un émoi qui fond les traits, les enveloppe d'une sorte de tendresse.

— Tu m'es dévouée, n'est-ce pas? dit l'aviateur, un peu hâletant.

Hélène jette sur son interlocuteur un regard étonné.

— Peux-tu en douter?

— J'ai besoin, aujourd'hui, d'en avoir l'assurance formelle.

Elle répond, après un instant, d'une voix plus lente et plus basse:

— Je ne peux pas oublier tout notre passé d'affection... Tu as été mon camarade, presque mon frère...

Ses prunelles se sont détachées de la face anxieuse de son interlocuteur pour aller, par delà les fenêtres ouvertes sur le jardin, fixer les frondaisons des arbres comme si elle pensait y trouver l'image même de ses souvenirs.

— Ton père, fut toujours pour moi, durant mon adolescence, un protecteur très paternel... Il a secouru ma mère, restée seule et sans ressources, sauf sa pension de veuve d'officier... Ensuite, orpheline, j'ai trouvé chez vous aux vacances, un accueil toujours affectueux. Quant à toi... tu as été le meilleur des amis et je vous suis reconnaissante à tous de m'avoir permis, par l'aide financière que vous m'avez apportée, de continuer ces études musicales qui sont la seule joie de ma vie...

Ces dernières paroles ont été prononcées avec amertume. Pris par ses propres pensées, François ne s'en aperçoit pas.

— Il ne s'agit pas de reconnaissance, rétorque-t-il, toujours agité. Mais si tu as quelque affection pour moi, tu vas me le prouver.

— Je ne demande que cela!

Elle a mis dans sa riposte un élan qu'on n'aurait pas attendu de cette fille froide et figée.

— Alors, écoute-moi... Tu sais que je resterai peut-être aveugle?

— Que vas-tu penser là!...

Il la coupe brusquement, retrouvant soudain dans son impatience, le geste autoritaire de toujours:

— Ne cherche pas à me leurrer!... Dieu merci, j'ai appris à regarder la réalité en face... et si mes yeux se ferment définitivement sur les choses visibles, je saurai encore percevoir certaines choses nécessaires, avec mes yeux intérieurs...

Il a mis une indicible noblesse dans sa réplique. Elle sait qu'il dit vrai et qu'à cette heure, il a tout pressuré, dans son cerveau lucide... et peut-être accepté déjà!...

(A suivre)

Mettez Fin aux MAUX DE TÊTE



Fruit-a-tives,
moyen rapide
et certain

"Pendant deux ans j'ai souffert continuellement d'étourdissements, de maux de tête, de faiblesse d'estomac et de fatigue des nerfs. J'étais grandement épuisée et découragée. Rien ne semblait pouvoir me faire du bien. J'ai essayé 'Fruit-a-tives' par hasard bien plus qu'à dessein et je regrette maintenant de ne pas l'avoir fait plus tôt. Elles m'ont rendue si bien et si heureuse que je me demande aujourd'hui si j'ai jamais été malade."

Fruit-a-tives... aux pharmacies

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réformateur
Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune qu'à la femme.

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
Confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis): \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE.
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

aurait bien besoin de quelques douzaines de Saint-Louis aujourd'hui!

Malgré les nombreuses tentatives pour faire disparaître le duel judiciaire, celui-ci tint bon pendant encore longtemps, et quand il fut enfin définitivement aboli, il eut pour successeur le duel ordinaire qui ne valait pas mieux et qui fut pratiqué avec une véritable frénésie. Il fut un temps où pour un *oui* ou pour un *non*, pour un simple regard de travers même, on tuait proprement un homme d'un bon coup d'épée en travers du corps. La vie était réellement très bon marché en ces temps-là.

En ce qui concerne le duel judiciaire, un des derniers eut lieu en France sous le règne de Henri II, fils de François Ier. Il a sa place dans l'histoire, non seulement à ce titre, mais surtout parce qu'il fut l'occasion de certaine passe d'armes qui demeura célèbre sous le nom de *Coup de Jarnac*. Comme le procédé était d'une loyauté douteuse, contraire aux règles admises dans le duel et même qu'il était un peu lâche aux dires de certains, le bon peuple qui aime les locutions imagées a conservé celle du *coup de Jarnac* en lui donnant la signification exacte de ce qu'en langage plus énergiquement populaire on appelle un peu trivialement un *coup de cochon*. Au fond, c'est l'histoire de tout un drame.

Celui qui devait être plus tard le roi Henri II n'était encore que duc d'Orléans, et il avait pour grands amis Guy Chabot, sire de Jarnac et François de Vivonne, seigneur de la Châtaigneraie. Ce n'était pas un trio de petits saints, loin de là, et s'il fallait raconter les blagues plus ou moins propres qu'ils firent on n'en finirait pas. Bref, il arriva un jour que le sire de Jarnac fit part à ses amis d'une fredaine fort grave qu'il avait faite et qui pouvait compromettre une personne d'un rang très élevé à la cour. (C'est curieux comme, autrefois, les cours ressemblaient quelquefois à des basse-cours...)

En 1547, le duc d'Orléans à qui le secret pesait sans doute trop lourd sur l'estomac, ne put s'empêcher de bavarder, et ce fut alors du joli! Le scandale prit rapidement d'énormes proportions et la faute en retomba naturellement sur les deux amis du prince héritier qui, à leur tour s'accusèrent mutuellement d'avoir bavardé. Comme la question était fort embrouillée et qu'il n'y avait pas moyen de connaître le vrai bavard, il n'y avait qu'un bon duel judiciaire pour arranger la chose. Seulement, entre temps, le roi François Ier avait fait une enquête et il avait découvert que le

coupable de bavardage n'était autre que son fils, le prince héritier. C'était bien embêtant...

C'est alors que le seigneur de la Châtaigneraie fit voir qu'il était un peu là! Il prit fait et cause pour le prince et provoqua en duel son copain de Jarnac. Il s'était fait cette réflexion qu'en le tuant l'affaire était finie et tout le monde serait satisfait. Il était d'ailleurs aussi sûr d'avance de son coup qu'il est possible de l'être.

La Châtaigneraie était en effet ce qu'on pouvait appeler un gaillard l'aplomb. Bâti en force, il prenait facilement un taureau par les cornes et le renversait sur le dos sans effort apparent; avec cela il possédait à fond l'art de l'escrime, celui de se servir de la lance et du poignard, bref toute la science du parfait tueur aussi agile que robuste. Il pouvait se dire avec bien des certitudes que Jarnac ne tiendrait pas longtemps devant son épée!

Pourtant, le sire de Jarnac n'était pas non plus un homme à négliger; moins robuste sans doute que la Châtaigneraie, il était néanmoins, lui aussi, fort adroit aux armes et avait donné bien des fois des preuves de sa valeur et de son courage comme guerrier. Pas mal querelleur avec cela même devenant quelque peu enragé dans la bataille. En réalité c'étaient deux rudes joueurs qui voulaient s'affronter, bien que la Châtaigneraie, comme le rapporte Brantôme, se vantât, en parlant de son adversaire, qu'il ne le craignait "non plus que ung lyon le chien". Il y avait là belle matière à paris.

Ce ne fut qu'après la mort de François Ier et quand le duc d'Orléans fut devenu Henri II que le duel eut enfin lieu. Les deux adversaires choisirent comme armes de combats des estramaçons, lesquels étaient de lourdes épées dont les coups, toujours dangereux, étaient souvent mortels. On les plaça sur un terrain convenable puis un héraut donna le signal du combat en prononçant d'une voix forte: "Laissez aller les bons combattants!"

Ce fut un combat rude et acharné mais tout de suite La Châtaigneraie sembla prendre l'avantage; les spectateurs qui étaient en grand nombre furent unanimes à penser que le sire de Jarnac s'en retournerait sans souffle sur une civière. La Châtaigneraie était bien de cet avis, lui aussi, et il en était même

tellement certain d'avance qu'il avait fait préparer un grand banquet pour ses amis. Un vrai banquet à la fin duquel plus d'un convive roulerait certainement sous la table...

Tout à coup, à la stupeur général on vit la Châtaigneraie chanceler, lâcher son arme et s'écraser sur le sol. D'un vigoureux coup d'estramaçon, le sire de Jarnac lui avait coupé le jarret gauche, le réduisant ainsi à l'impuissance. Il avait ainsi mis en pratique une devise qu'on a bien souvent appliquée depuis, et qui est celle-ci: "Quand on n'est pas le plus fort, on tâche d'être le plus traître."

Le beau banquet de La Châtaigneraie fut perdu, mais pas pour tout le monde, car il paraît que des *escoliers* et des *vagabonds* le pillèrent avec ardeur. Quant au vainqueur de la rencontre, loin d'être désapprouvé et puni par le roi il fut au contraire félicité par lui en ces termes: "Vous avez combattu comme César"; après quoi le roi l'embrassa. Comédie humaine...

La Châtaigneraie en fut naturellement tout déconfit, à tel point même qu'il se laissa bêtement mourir de sa blessure qui n'était pourtant pas mortelle mais qui l'aurait rendu infirme pour la vie. Il arracha les pansements qu'on avait appliqués à sa blessure et perdit tout son sang.

Au fond, le roi Henri II n'en était pas fâché; il était ainsi délivré d'un témoin incommode. Il est vrai qu'il restait le sire de Jarnac mais il y avait deux moyens de s'en débarrasser comme gêneur: ou le faire tuer ou le combler de bienfaits en en faisant un favori.

C'est à cette deuxième solution que s'arrêta le roi, et ce fut tant mieux; surtout pour l'intéressé. Cette aventure, d'ailleurs, lui fit prendre le duel judiciaire en une sorte d'horreur, et il fit le serment de ne plus jamais le permettre.

Il y en eut pourtant d'autres encore par la suite, mais pas sous son règne; le dernier semble avoir été entre le duc de Guise et le maréchal de Bassompierre sous Henri IV, mais ce ne fut pas pour cela la fin des duels. Il fallut plus tard la poigne solide de Richelieu pour faire tenir tranquilles tous les écervelés porteurs d'épées.

Le duel a été aboli sous son ancienne forme, mais il est resté quand même dans les moeurs; s'il

ne se pratique plus à coups d'épées, c'est à coups de calomnies et de procédés déloyaux qui sont souvent beaucoup plus dangereux.

Et puis, il y a toujours la ressource du coup de Jarnac au bon moment, et frapper l'adversaire par derrière est toujours une chose que l'on absout quand elle réussit. Le roi Henri II en a donné l'exemple autrefois.

Votre Horoscope

POUR LES PERSONNES NÉES
EN JUIN

Les personnes nées en juin sont placées sous le signe zodiacal du Cancer; elles ont un tempérament sanguin, actif, toujours en mouvement; elles sont prédisposées aux occupations demandant de l'intelligence, de l'activité et de l'organisation.

Leur esprit très souple leur permet de s'assimiler toutes sortes de besognes les plus dissemblables; elles sont aimables, humaines, généreuses et prévoyantes; leur sensibilité les porte quelquefois à sacrifier le sentiment à l'intérêt; elles sont curieuses, aiment l'étude et ont un grand pouvoir d'imitation; très rusées, elles sauront toujours se tirer d'un mauvais pas.

Les hommes nés en juin ont un caractère irritable; ils sont toujours inquiets et souvent indécis, changeant à chaque minute d'opinion et de désir; ils sont agités sans raison et toujours dans la crainte d'un accident, ce qui leur cause une anxiété continuelle. Ce sont des caractères malheureux par leur propre faute.

Les femmes sont encore plus changeantes et leur irrégularité les rend quelquefois désagréables à leur entourage; elles ont cependant de grandes qualités de cœur, sont aimantes et sincères, mais elles gagneraient beaucoup à s'efforcer d'être plus réfléchies et plus stables.

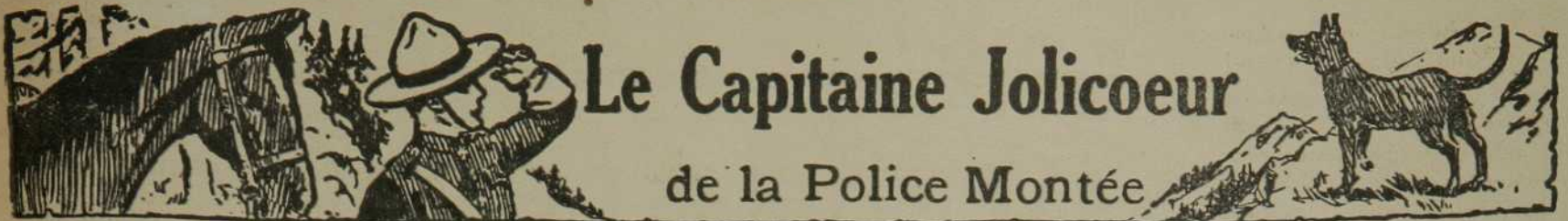
Talisman personnel: la topaze.

Défaut à éviter: la colère.

Maladies à craindre: les affections du cœur.

— o —

L'oiseau-mouche est le seul des oiseaux qui puisse voler à reculons; encore ne le fait-il que sur un petit parcours. Il peut également tourner brusquement sur lui-même en plein vol.



EPISODE NUMERO 129



1—Après avoir pris le repas en compagnie des deux enfants et de leur oncle, le Capitaine repartit pour éclaircir l'affaire du vol.



2—S'il réussissait, il ferait ainsi disparaître les soupçons qui pesaient sur l'oncle Robert. Mais il n'avait aucun détail sur le vol.



3—Il se rendit d'abord à l'endroit où le vol avait eu lieu. C'était devant une vieille cabane abandonnée. Soudain Tempête s'arrêta en grognant.



4—Le Capitaine ramassa un morceau d'éperon. Il se dit que cette trouvaille pourrait peut-être lui servir dans la poursuite du voleur.



5—Il parcourut alors les alentours dans l'espoir de découvrir d'autres traces. Il trouva des pistes fraîches qui s'écartaient de la route.



6—Avec quelque difficulté, il les suivit à travers les arbustes. Il arriva ainsi en vue d'une ferme isolée. Elle semblait habitée.



7—En effet, dès qu'il approcha, un homme sortit de la maison et accourut vers lui. Il semblait très content de voir arriver l'officier.



8—Le fermier l'invita à entrer puis il lui apprit que son cheval avait été volé par un étranger qui rôdait dans les environs.



9—En effet, l'étable était vide. Le fermier semblait très peiné de cette perte car il n'avait pas d'autre cheval pour faire ses travaux.



10—Le Capitaine comprit que le voleur s'était emparé de ce cheval pour fuir plus vite après avoir attaqué sa victime devant la cabane.



11—Muni de quelques renseignements assez vagues, le Capitaine marcha tout le jour, comptant un peu sur le hasard pour réussir.



12—Soudain, il vit un cheval qui semblait abandonné. En s'approchant, il aperçut deux bottes dont l'un des éperons était brisé.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)



LES AVENTURES DE JEAN



EPISODE NUMERO 15



1—Jean avait heureusement sauvé la vie de la petite Indienne; celle-ci le remercia vivement. Puis les deux enfants entrèrent dans la caverne pour chercher ensemble comment éviter les Indiens.



2—Avant l'apparition des premières lueurs de l'aurore, Fleur-des-Bois quitta Jean pour retourner au campement. Elle promit de revenir porter les provisions dont Jean avait besoin.



3—Durant la journée, Jean voulut aller prendre de l'eau à la rivière. Il sortit prudemment de la caverne. Il savait que les Indiens rôdent continuellement dans les bois à la recherche du gibier.



4—Mais il réussit à atteindre la rivière, où il se désaltéra. Il en profita aussi pour se faire un peu de toilette. A chaque instant, il regardait de tous côtés afin de se sauver s'il apercevait un Indien.



5—Tout à coup, il entendit des froissements de branches. Un jeune Indien s'avancait en semblant chercher quelque chose. C'était Le-Renard qui, sans doute suivait les pistes d'un animal sauvage.



6—Jean se dissimula derrière un rocher et il suivit le jeune sauvage. Celui-ci se dirigeait maintenant vers la caverne. Jean comprit alors que Le-Renard avait des soupçons et le recherchait.



7—Les pistes que suivait Le-Renard le conduisirent à la caverne. Soudain, Jean se retourna et vit Fleur-des-Bois qui s'avancait. Elle était toute effrayée de voir Jean hors de la caverne.



8—A voix basse, le petit garçon lui dit que Le-Renard avait suivi ses pistes. Fleur-des-Bois crut que Jean était découvert et qu'il serait repris bientôt par les Indiens. Mais Jean la rassura.



9—Heureusement, il n'avait pas été vu et il était encore temps d'échapper aux soupçons du jeune Indien. Fleur-des-Bois lui conseilla de chercher un autre abri car Le-Renard était rusé et dangereux.

AU CIRQUE

Deux badauds s'extasiaient devant les exercices de l'éléphant.

— Et quelles mœurs, Monsieur! Figurez-vous que ces animaux sont très civilisés; j'ai lu, dans des livres, qu'ils avaient des tribunaux tout comme nous, devant lesquels ils passaient lorsqu'ils étaient coupables.

— Vraiment?

— Mais oui!

— Est-ce qu'ils plaident aussi?

— Pourquoi pas?

— Au fait, c'est juste; ils présentent eux-mêmes leur *défense*!

CHEZ LA MODISTE

— Madame, dit une dame âgée qui entre dans le magasin, je voudrais un chapeau de deuil.

— Quel genre de deuil, madame?... Vous avez perdu votre mari, peut-être?

— Non, mon gendre.

— Ah! très bien! Essayez donc cette capote rose.

PRECOCITE

— Oui, madame, il commence à écrire...

— A écrire! déjà?

Le père intervenant:

— Oui, sur les meubles, avec un clou.

VOILA

— Baptiste, mon ami, je ne mets pas si longtemps à m'habiller que vous.

— Je le comprends, monsieur, car moi je n'ai pas de valet de chambre.

UN MOT D'AVARE

— Mon cher, disait-il à son futur gendre, ma fille est un trésor d'ordre et d'économie; elle n'a pas même les oreilles percées.

PETIT DIALOGUE

— Vous êtes chauve de bien bonne heure, cher monsieur?

— Ce n'est pas étonnant; il paraît que je l'étais déjà en venant au monde!

RESSEMBLANT

— Comment trouvez-vous mon portrait?

— Franchement, il n'est pas beau...

Puis, pour atténuer ce jugement un peu vif:

— Mais, par exemple, il est bien ressemblant!

UN CALMANT

Elle.— Le docteur a surtout bien regardé ma langue.

Lui.— Et il t'a donné un calmant?

UNE AUGMENTATION

— Monsieur le directeur, je fais le travail de deux comptables, et je voudrais être augmenté!

— Mais certainement, vous allez faire le travail de trois.

BEBE "A LA PAGE"

Madame dort.

Monsieur est sorti.

La cuisinière et la femme de chambre sont absentes.

Le timbre retentit une fois, deux fois, trois fois.

Bébé, qui est tout seul, se hisse sur ses petits pieds, ouvre la porte:

— Tiens! c'est toi, grand'mère! Je n'osais pas ouvrir, je croyais que c'était un compte.

DISTRACTION

On vient d'unir une jeune fille à un veuf et le couple sort de l'église.

— Ne trouvez-vous pas, demande distraitement le mari à la nouvelle épousee, que ça été plus long que la première fois?

NOUVELLE DEFINITION GEOGRAPHIQUE

— Qu'est-ce qu'une île?

— C'est une masse de terre entourée d'eau de tous les côtés, sauf un seul, celui qui est dessus.

CANDIDE IGNORANCE

La maman.— Et de quel animal provient le lait?

La petite Louise.— Du laitier, maman.

L'EXPLICATION

— Que peut bien vouloir dire un homme quand il prétend que la guérison est pire que la maladie?

— Il veut dire que le temps est arrivé pour lui de payer son médecin.

ASSEZ D'UNE

— Deux têtes valent mieux qu'une!

— Ce qui n'empêche pas qu'une est encore de trop quand elle nous fait mal.

ETONNEMENT



— Mon petit, les coqs ne pondent pas, il n'y a que les poules qui donnent des oeufs.

Alors, pourquoi maman demande-t-elle toujours des oeufs "à la coq?"

PAS DE CHANGEMENT

— Je crois que vous demeurez à la campagne?

— Oui, depuis un mois.

— Est-ce que le bruit de la ville ne vous manque pas un peu?

— Pas du tout. J'ai ma femme et ma fille avec moi.

BRAVE COMME UN LION

— J'apprends que le colonel X... vient de se remarier avec une jeune femme.

— Vraiment! Moi, qui croyais que ses jours de bataille étaient finis.

PAS CASSES, MAIS...

Un petit garçon avait laissé tomber des oeufs que sa mère l'avait envoyé chercher.

— En avez-vous cassé? lui demanda la maman, lorsque l'enfant lui eut raconté l'aventure.

— Non, répondit-il, mais ils sont tous sortis de leurs coquilles!

UN BEAU NOM DISPARU

Lui.— Mlle X... a perdu son joli nom!

Elle.— Comment cela? Qu'a-t-elle donc fait?

Lui.— Elle s'est mariée.



— Chérie, aimerais-tu un mari borgne?

— Mais... non.

— Alors porte ton parapluie de l'autre main.

VANTARDISES

Une dame, bien imprudente, invita en même temps à prendre le thé chez elle un Anglais et un Américain. L'Américain vantait sa terre natale, éblouissant ses interlocuteurs par toutes les merveilles d'un pays où tout est *the greatest in the world*.

— Ainsi, disait-il, chez moi, il y a une horloge colossale. Elle sonne si fort que les gens qui se trouvent à une soixantaine de milles l'entendent trois minutes après qu'elle a sonné.

— Oh! fit l'Anglais, pour une fois nous avons mieux. Nous, nous avons un clairon. Il a sonné aussi en 1914, — et il a été entendu en Amérique trois ans après.

ROBE DE SOIE

— N'est-ce pas merveilleux, maman, que tout cela vienne d'une insignifiante petite bête? — Oh! dit maman d'un ton de sévère reproche... oh!... c'est votre père...

UNE CHANCE DE SUCCES

Le compositeur. — Je vous apporte une nouvelle chanson qui fera fureur.

Le gérant de théâtre. — A-t-elle quelque sens?

Le compositeur. — Pas du tout.

Le gérant. — Et la musique?

Le compositeur. — Nulle.

Le gérant. — C'est justement ce qu'il me faut. Nous ferons salle comble.

RETOUR DU CINEMA



La maman. — Le spectacle était amusant, mon chéri?

L'enfant. — Oh! oui. Papa a d'abord reçu une claque, et puis, à la fin, sa voisine et lui se sont embrassés!

SON MARI

— De quoi vous servez-vous donc pour nettoyer vos tapis?

— Heu!... bien des choses sont bonnes, mais c'est encore mon mari qui vaut le mieux.

LA RAISON

— Et, s'il vous plaît, pourquoi voulez-vous divorcer?

— Parce que je suis mariée.

BONNE PECHE

Clara. — J'ai été pêcher ce matin avec Hector.

Hélène. — Qu'est-ce que tu as pris?

Clara. — J'ai pris Hector.

DANS LA HAUTE

La servante. — Madame dit qu'elle est bien ennuyée... Mais Madame est sortie.

La visiteuse. — Eh bien, dites-lui que je suis moi aussi bien fâchée de n'avoir pas pu venir.

ARITHMETIQUE

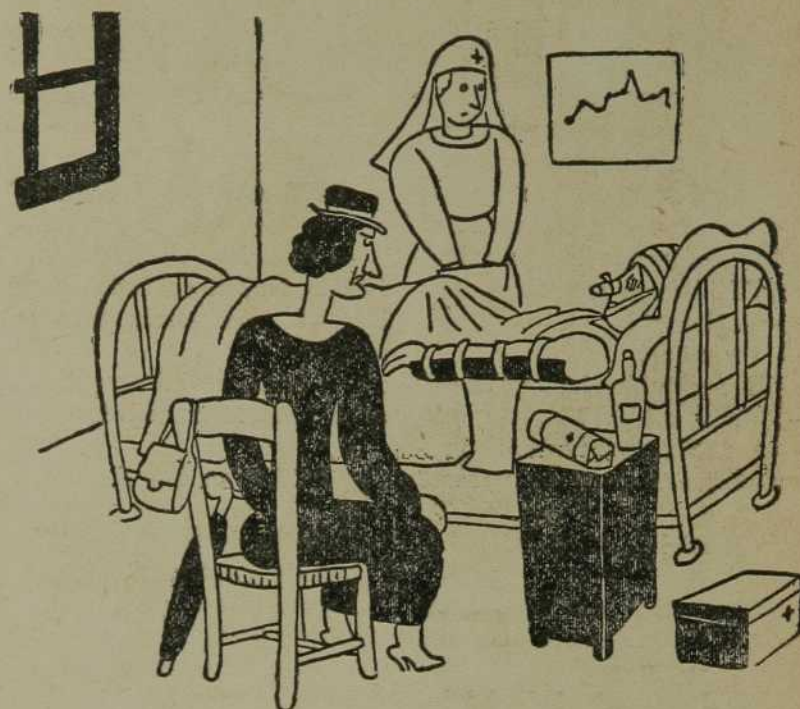
Madame. — Allons! mademoiselle Lili... si de dix j'ôte trois, combien reste-t-il?

Lili. — ???

Madame. — Mais, des dix doigts de ces petites mains, si j'en coupe trois...

Lili, (illuminée, le sourire de l'espoir aux lèvres). — On ne m'apprendrait plus le piano!

FAUTIF



— Tout ça, Oscar, ne serait pas arrivé si tu n'avais pas essayé de me rendre la giffle que je t'avais donnée!...

SON DEFAUT

Un futur beau-père causait, il y a quelques jours de celui qui allait devenir son gendre. On lui donnait sur le jeune homme les meilleurs renseignements.

— Je ne lui connais qu'un défaut, disait l'interlocuteur consulté.

— Lequel?

— Il ne sait pas jouer.

— Vous appelez ça un défaut? Au contraire, cela me convient à merveille.

— Oui, il ne sait pas jouer, mais il joue tout de même.

ENTREE LIBRE

— Je vais ouvrir un nouveau théâtre. Quelle annonce pourrais-je bien mettre à la porte, pour attirer le public?

— Mettez donc: Entrée libre.

IMPOSSIBILITE

Le père. — Tiens regarde, Henri, voici un sou qui a 300 ans. Il m'a été donné quand j'étais petit garçon.

Henri. — Dis donc pas cela, papa. Est-ce qu'un petit garçon pourrait garder pendant 300 ans un sou sans le dépenser?

LEURS REFLEXIONS

— Je ne comprends pas comment vous sortez si peu. Comment votre mari peut-il passer son temps le soir?

— Il s'assied dans son fauteuil, bourre sa pipe et réfléchit aux moyens de gagner de l'argent.

— Etonnant! Et vous, que faites-vous pendant ce temps?

— Oh! moi, je pense à la meilleure manière de le dépenser.



Jeannette. — Paul est très original. Il dit des choses auxquelles personne d'autre ne penserait.

Louissette. — Il t'a demandée en mariage?...



— Dis, papa, où c'est le Paraguay ?
 — En Amérique du Sud, mon chéri !
 — Où ça exactement ?
 — Beuh ! Je... mais qu'est-ce que tu apprends à l'école, petit idiot !

OUI, CERTES

— Maman, est-ce que vous aimiez beaucoup à flirter, quand vous étiez jeune ?
 — Oui, certes.
 — Et est-ce que vous avez jamais été punie, pour avoir flirté ?
 — Cruellement, mon enfant. Comme résultat, j'ai épousé ton père.

DU COURAGE

X..., le bohème, est pessimiste. Il prétend que rien ne lui réussit.
 — Un peu de courage, lui dit un de ses amis, tu deviendras célèbre, un de ces jours.
 — Tu ne connais pas ma mauvaise chance. Je suis sûr que si je devenais célèbre, personne ne le saurait.

ENTRE BEAU-PÈRE ET GENDRE

— Beau-père, je suis toujours mécontent de votre fille : elle est acariâtre, paresseuse, gourmande, dépensière...
 — Vous avez raison, mon gendre, et si elle ne se corrige pas, si elle vous met encore dans la nécessité de venir vous en plaindre à moi...
 — Eh bien ?
 — Eh bien, je vous promets de la déshériter.

DEJA FAIT

Le père. — Pensez-vous, jeune homme, pouvoir rendre ma fille heureuse ?
 Le prétendant. — Si je le puis ? Mais c'est déjà fait. Ne l'ai-je pas demandée pour femme, ce matin ?

PAROLES DE RECONFORT



— Votre femme est défunte, mais espérez... vous la reverrez un jour...
 — Un jour, soit !... Mais pas plus !...

ETONNANT

— On a beau dire, vois-tu, c'est étonnant les graphologues ! J'en ai eu la preuve aujourd'hui même.
 — Comment cela ?
 — J'en consulte un et voici que de la manière dont j'avais fait l'H du mot "Hépinards", il a deviné tout de suite que je n'avais jamais eu de prix d'orthographe.

A LA FACULTE DE MEDECINE

— Quelle est la première chose à constater quand le médecin est appelé auprès d'un malade ?
 — S'il est capable de payer.

TROP EXIGEANTE

La maman. — Henri ?
 Le petit Henri. — Maman !
 La maman. — As-tu lavé ta figure ?
 Le petit Henri. — Oui, maman.
 La maman. — Et tes mains ?
 Le petit Henri. — Oui, maman.
 La maman. — Et ton cou ?
 Le petit Henri, (impatiente). — Ah, voyons, maman, je ne suis pas un ange.

CURE MIRACULEUSE

Elle. — J'étais folle quand je t'ai épousé.
 Lui. — L'es-tu encore ?
 Elle. — Non, heureusement.
 Lui. — Alors tu devrais me remercier de t'avoir guérie.

EXPLICATION PRE-NUPTIALE



— Monsieur ! j'apprends avec stupéfaction que vous supprimez la dot de votre fille !...
 — Mais... ne m'avez-vous pas dit vous-même, que ma fille était "un vrai trésor" ?

RASSURANT

Le malade. — Dites-moi, docteur, pensez-vous jamais être capable de dire exactement le mal dont je souffre ?
 Le médecin. — Oh, certainement ! Je le trouverai lorsque je ferai l'autopsie.

AMBIGUITE

Mlle Vieillebique. — Vous souvenez-vous, monsieur le député, quand vous étiez jeune homme, que vous m'avez demandé en mariage et que je vous refusais ?
 Le député, (avec galanterie). — C'est un des plus heureux souvenirs de ma vie, mademoiselle.
 (Et Mlle Vieillebique cherche encore la pensée du député.)

UN HOMME DE PRECAUTION

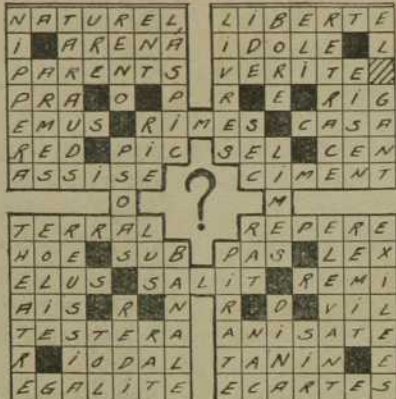
— Eh, chauffeur !
 — Monsieur.
 — Combien prenez-vous d'ici à la gare Windsor ?
 — Cinquante sous, monsieur.
 — C'est très bien, je vous remercie. Je voulais savoir combien je faisais d'économie en y allant à pied.

ENTRE COMMERÇANTS

— Est-ce vrai, votre caissier s'est enfui ?
 — Ce n'est que trop vrai ! Et dire que, pour être plus sûr de lui, je l'avais choisi parmi les plus sots. Ah ! en voilà un qui n'aurait pas inventé la poudre.
 — Excepté la poudre d'escamotte.

\$5.00 A GAGNER CHAQUE SEMAINE

SOLUTION
du
PROBLEME
No 76
de
MOTS CROISES
PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE



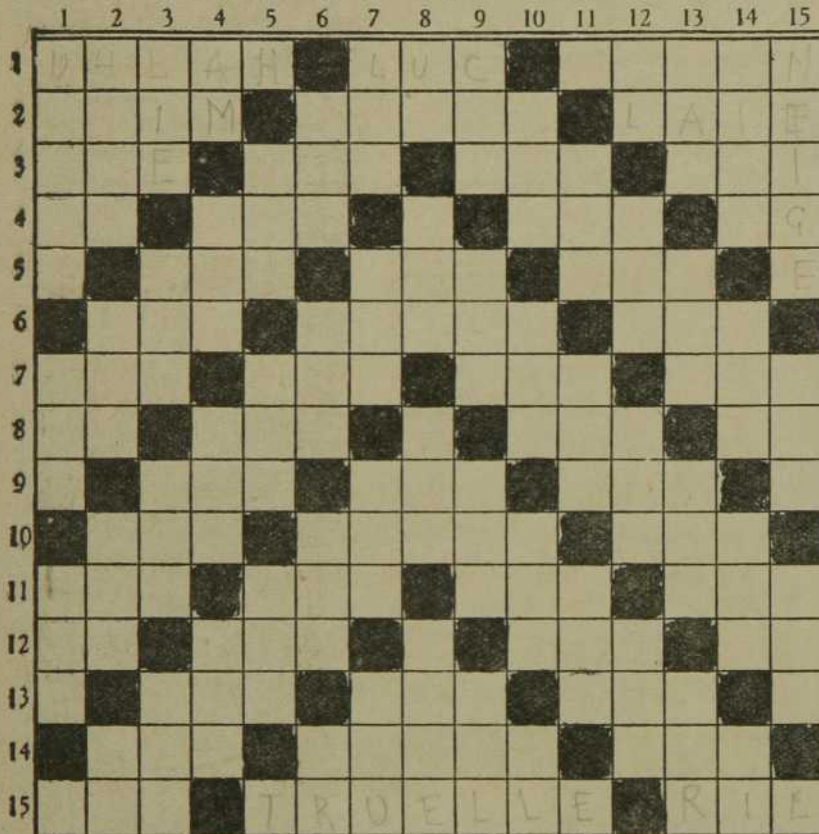
LE SAMEDI donne
chaque semaine CINQ
prix de \$1.00 cha-
cun. Envoyez votre so-
lution sur le carrela-
ge ci-dessous avant le

3 juin

Les bonnes solutions
sont tirées au sort,
chaque semaine, et les
cinq premières sortan-
tes gagnent les prix.
Adressez LES MOTS
CROISES (Le Samedi),
975, rue de Bullion
Montréal, - - Canada.

Voir en page 12 les
noms des 5 gagnants
du Concours No 75.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 77



NOM _____

ADRESSE _____

Horizontalement

- Lancier dans l'armée allemande. — Un des quatre évangélistes. — Entêté, querelleur (surnom d'un roi de France).
- Mot latin qui signifie autrefois. — Gant qui ne couvre que l'avant-bras. — Liquide nourricier.
- Pommade de blanc de plomb. — Roue d'une poulie. — Pronom relatif. — Triage.
- Ile de l'Atlantique. — Instrument à vent. — Orient. — Phonétiquement: ancien nom de l'Archipel.
- Cheval de taille moyenne. — Sans tache. — Ancienne forme de oui.
- Vertu théologale. — Langage des petits enfants. — Odorat.
- Sorte de massue. — Maison de campagne dans le Midi de la France. — Tonneau. — Partie de la charrie.
- Pronom personnel. — Terre. — Trois fois. — Infinitif.
- Espace de terre entre deux coteaux. — Port dans l'île de Ré. — Côté d'un navire qui se trouve frappé par le vent.
- Fleuve de France. — Assemblage de sons. — Poil.
- Conifère. — Ce qui termine un objet. — Financier fameux, né à Edimbourg. — Rivière de Bavière.
- Chemin de halage. — Père spirituel de Robinson Crusoe. — Monnaie japonaise. — Pour coudre.
- Titre turc. — Ecorce du chêne. — Dixième lettre de l'alphabet hébreu.
- Corps aëroforme. — Lustrée. — Sans valeur.
- Vase de terre ou de métal. — Outil de maçon. — Partie de veau très recherchée des gourmets.

Verticalement

- Femme du paradis de Mahomet. — Millet. — Ride.
- Genre d'algues gélatineuses. — Tranchant d'un instrument. — Biographie. — Partie d'une locution qui signifie immédiatement.
- Dépôt dans les liqueurs fermentées. — Cou. — Instrument d'osier pour nettoyer le grain. — Selle grossière.
- Avant-midi. — Calme. — Epouse d'Abraham (moins une lettre). — Calotte turque.
- Terme du jeu de whist ou de bridge. — Mou. — Domestique indigène aux colonies.
- Grande étendue d'eau. — Endroit où l'on danse. — Grande ouverte. — Abréviation pour Conseiller du Roi.
- Epouse de Jacob. — Trace du pied sur le sol. — Arme. — Lettre grecque.
- Note. — Large cuvette. — Femme du fils. — Précipitation.
- Personnage le plus important d'un endroit. — Système montagneux du Maroc. — Argile. — Fleuve de l'Egypte.
- Dévolu. — Enduit dont on se sert pour boucher les vases. — Fleuve d'Ecosse. — Article arabe.
- Préfixe. — Ainsi. — Littérateur français auteur du *Trésor littéraire de la France*.
- Coutumes. — Pièce de bois pour soutenir les tonneaux. — Masse de pierre. — Refus.
- Tesson. — Article. — Menu. — Ferme, solide.
- Enivré. — Forme larvaire de certains crustacés. — Garçon d'écurie de course. — Mesure chinoise.
- Eau congelée qui retombe en flocons. — Pas cuit. — Par extension, bouche.

LA CHANSON FRANÇAISE

(La Revue Populaire et Le Film publient également des chansons françaises.)

La Marchande de Marjolaines

Enregistré par Georgel, sur Pathé No 289 D. F.

*Disque, \$1.00; musique, 45c

I

Charmante, gracieuse,
Et toujours rieuse,
Une enfant de vingt ans
Vendait aux passants
De simples fleurettes,
Des fleurs bien pauvrettes.
Les offrant tendrement
Aux couples d'amants.
Puis, sans trop d'audace,
Allait aux terrasses
Montrer leur bell' fraîcheur
Aux consommateurs.
Et la tendre mignonne,
Sans faire l'aumône
Disait doucement,
Gentiment...

II

Un soir, très sereine,
Près de la Mad'leine,
Eil' vit, se caressant,
Assis, deux amants.
Alors, ses doigts roses
Sur la table, posent
Des fleurs discrètement;
Mais, d'un air méchant,
L'amante, un' mâtine,
Les prend, les piétine,
Lui criant, sans pitié:
"Va plus loin mendier!"
Mais, cachant sa misère,
La petit' bouqu'tière
Dit aux passants
En pleurant...

III

C'est la destinée!...

L'âme abandonnée

Ier et Ite Refrain

Achetez mes fleurs,
Ces petit's fleurs,
Mes marjolaines,
Car c'est une aubaine
Toute un' semaine
Portent bonheur.
Fleurant l'origan,
Parfum troublant,
Mes marjolaines
Evitent les peines.
Allons, gens de coeur
Achetez mes fleurs!

Par l'amante sans coeur,

Un homme est en pleurs
A la mêm' terrasse.
La p'tit' bouqu'tière passe,
Surpris!... car vivement
Reconnaît l'amant.
Alors, la fillette
Offre ses fleurettes;
Et pour la consoler
Lui dit: "Oubliez!"
Dam! ce fut l'amourette.
Puis, dans leur chambrette
Pour leur amour,
Chaque jour...

IIIe Refrain

Il apport' des fleurs,
Des petit's fleurs...
Des marjolaines...
Car c'est une aubaine
Toute un' semaine
Portent bonheur.
Fleurant l'origan,
Parfum troublant,
Mes marjolaines
Evitent les peines
Dans le petit coeur
D'la marchand'
[de fleurs.]

Coquin d'amour

Enregistré par M. DREAN sur Pathé No 94262.

*Disque, \$1.00; musique, 45c

I

Quand un homme sérieux fait des bêtises,
Quand un jeune soldat saute le mur,
Quand un mari passe en cour d'Assises,
Quand un banquier s'enfuit à Namur,
Y a toujours une raison là-dessous,
Une raison qui toujours nous absout...

II

Si les jeunes filles sont anémiques,
Si les collégiens semblent pilotes,
Si les vieux messieurs sont arthritiques,
Si les vieilles dames ont des rigolos,
Si les chats d'égoutières sortent la nuit,
Si les petits oiseaux font cui! cui!...

III

Le poète, lui, cherche une rime,
Le chasseur cherche un rhinocéros,
Le politicien cherche un régime,
Les gars du milieu cherchent des crosses,
Notre but n'est pas le même ici-bas,
Mais qui donc nous pousse à faire tout ça?

REFRAIN

C'est ce coquin d'amour
Qui fait toujours
Faire des folies...
C'est ce coquin d'amour
Qui, tour à tour,
Nous joue des tours;

Tant que les femmes, les femmes, les femmes seront jolies

Et que les hommes, les hommes, les hommes tourneront autour

Tout autour,

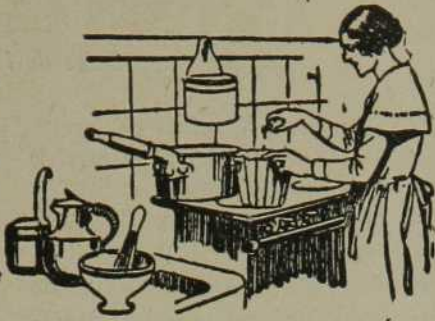
On seras pris toujours

[No 25]

*Disques et musique en vente chez Ed. Archambault enrg., 500 S-Catherine E., Montréal

Nos Recettes de Bonne Cuisine

par LUCILE ST-DIDIER
Directrice de la Chronique Culinaire



POTAGE AUX CONCOMBRES

Fendez en quatre et pelez un ou deux concombres, ôtez-en les pépins, placez vos morceaux sur un plat, jetez du sel fin dessus pour en retirer l'âcreté, égouttez-les et faites-les revenir dans la casserole avec un bon morceau de beurre, sans les laisser colorer, ajoutez un peu d'oseille et une pincée de cerfeuil; salez et mouillez avec de bon bouillon gras ou maigre auquel, si vous le faites en maigre, vous ajouterez une liaison de jaunes d'oeufs au moment de servir; vous pouvez passer à la passoire avant de tremper. Au lieu de mettre du sel sur vos concombres pour en retirer l'âcreté, vous pouvez les blanchir.

nutes. Retirez du feu, et liez avec deux jaunes d'oeufs crus. Garnissez-en l'intérieur des tomates. Saupoudrez de mie de pain et de parmesan râpé. Arrosez de beurre fondu, et faites cuire pendant dix minutes dans un four très chaud.

OEUFS BROUILLES A LA PORTUGAISE

Cassez les oeufs pour les cuire brouillés; mélangez-y deux ou trois cuillerées de purée de tomates, assaisonnez d'une pointe de Cayenne et d'un verre à liqueur de Madère. Faites cuire à feu doux pendant six à sept minutes.

Servez rapidement; garnissez le plat de croûtons frites au beurre.



Comment utiliser les blancs d'oeufs.

TOMATES FARCIES

Prenez de petites tomates bien mûres et d'égale grandeur. Coupez-les en deux par le milieu ou, si elles sont fort petites, enlevez-en une grande calotte. Exprimez-en le jus et les pépins en les pressant légèrement. Enlevez une partie de la pulpe que vous réservez. Mettez ces tomates les unes à côté des autres dans la lèchefrite. D'autre part, faites une farce contenant des champignons bien blancs hachés, une tranche fine de jambon, un peu d'échalote et de persil, le tout finement haché, de la mie de pain rassis, la pulpe des tomates, du sel et du poivre. Mettez cette farce dans une casserole avec du beurre. Faites cuire à plein feu pendant dix mi-

OEUFS A LA NEIGE

Cassez vos oeufs; séparez les blancs des jaunes; fouettez les blancs jusqu'à ce qu'ils moussent bien; jetez-y du sucre en poudre et un peu de fleur d'oranger; faites bouillir dans une casserole une quantité suffisante de lait avec du sucre et un peu de fleur d'oranger. Quand votre lait bouillera, faites-y pocher vos blancs par cuillerées; retirez-les de même un à un, et faites égoutter sur un tamis; ensuite ôtez la moitié du lait; délayez les jaunes et les mettez dans ce lait; remuez avec une cuillère de bois, et ôtez-les du feu dès qu'ils seront liés; dressez vos oeufs sur le plat et versez votre sauce dessus en la passant à l'étamine.



Servez-en au Souper des Enfants!

Il n'y a rien que les enfants aiment mieux que les Flocons de Maïs Kellogg, servis avec du lait ou de la crème et des fruits.

Les Kellogg ont cette saveur "merveilleuse" qu'aucune autre céréale ne peut égaler. Riches en propriétés reconstituantes. Rafraîchissants et sains.

Servez des Flocons de Maïs Kellogg au dîner — et dans la soirée. Excellents pour le souper des enfants. Toujours si faciles à digérer.

L'aliment qui vous permet d'avoir un sommeil reposant.

Plus délicieux encore avec fruits frais.

Toujours frais comme au sortir du four dans l'enveloppe intérieure cachetée WAXTITE. Un paquet particulièrement "facile à ouvrir". Préparés par Kellogg à London, Ontario.

"Les Flocons de Maïs sont le fruit de 25 ans d'expérience dans la préparation de céréales prêtes à manger. Ils représentent aujourd'hui la meilleure qualité et valeur qu'il soit possible d'obtenir."

W.K. Kellogg



Kellogg's pour la saveur

L'APPARENCE d'un Auto Neuf

L'apparence d'un auto neuf pour \$55.00 et moins.

C'est ce que nous chargeons pour un fini parfait en Duco sur un Sedan ordinaire.

Etant la plus grande maison de réparations d'auto à Montréal, nous sommes en mesure de donner un meilleur travail à meilleur marché.

Nous avons une organisation unique pour toutes réparations d'autos.

Permettez-nous de vous servir.

GENERAL AUTO REPAIRS Limited

B. MIGNAULT,
J. E. WIER.

MA. 3511

ROYAL GARAGE
744 Cathcart

Un Brûleur à l'Huile 100% Canadien



Le Modèle "F" Fess.

Le chauffage à l'huile

FESS

est entièrement
AUTOMATIQUE

Le Modèle "F"
Economique - Efficace

Le Nouveau Modèle "F" est le résultat de vingt années de recherches. Il fonctionne d'après le principe, exclusivement utilisé par la Cie FESS, de la vaporisation mécanique à basse pression et de la chaleur retardée. D'après cette méthode, la flamme est dirigée dans un sens descendant vers la grille, où elle s'étend latéralement dans toutes les directions. Grâce à ce principe, le trajet rapide des gaz, à travers les sections de la chaudière circulaire communément utilisée au Canada, est retardé de façon à permettre à la chaudière d'absorber le maximum de chaleur créée, et résulte en une haute efficacité et un minimum de perte de calorique par la cheminée.

LES PRIX FESS sont PLUS RAISONNABLES QUE JAMAIS !

FESS OIL BURNERS OF CANADA

Limited

1405, rue Drummond, Montréal, P. Q.

DANS LA BRUME

(Suite de la page 8)

Poivre et tabac venaient de Jersey, relâche habituelle des fraudeurs de la Manche. Evidemment, le *Trimardeur* débarquait sa cargaison dans quelque grotte de l'archipel où les géomoniens du Cozstank et de Rozmeur, qui connaissaient la cachette, allaient la prendre clandestinement et la ramenaient à terre par petits paquets, dissimulée sous une charge de fucus.

En dépit de ses aléas, le commerce avait du bon, et Casimir, sans se gêner, eût déjà pu rembourser ses soeurs. Mais tout son argent passait en bombances; rien n'en parvenait à Perrine et à Jeanne-Yvonne, et il fallut que, pour vivre, les pauvres filles se missent à la couture. Depuis trois ans que le *Trimardeur* avait quitté son ber, elles n'avaient plus eu de nouvelles de Casimir, si ce n'est par les bruits vagues qui circulaient au Cozstank, — et leur terreur était de le voir apparaître quelque jour entre deux douaniers ou deux gendarmes, les menottes aux moins, comme un voleur...

Ces appréhensions, ces transses continuelles rendaient leur santé plus précaire. Elles prirent un peu d'assurance, une fois mariées. De se sentir enfin sous la protection de deux hommes comme Labat et Kerguenou, qui n'étaient point sans doute des modèles de distinction et ne réalisaient que faiblement leur idéal de jeunes filles, mais dont les bonnes et candides figures respiraient la franchise et l'honnêteté, elles goûtèrent une tranquillité d'esprit qu'elles ne connaissaient plus depuis longtemps.

Même mariées, elles allaient encore en journée chez les familles bourgeoises du Cozstank. Labat et Kerguenou avaient beau les sermonner, leur dire qu'ils gagnaient assez pour quatre, elles s'entêtaient, moitié par habitude, moitié par point d'honneur, pour tâcher d'acquiescer une partie des intérêts de l'hypothèque qui grevait leur patrimoine. Les deux hommes ne prononçaient jamais devant elles le nom de Casimir: attention délicate dont elles leur savaient gré, n'ayant pu bannir de leur coeur le souvenir du misérable et lui gardant, tout au fond d'elles, une affection qu'il ne méritait guère.

Kerguenou et Labat prenaient leur revanche dès qu'ils étaient seuls; ils se dégonflaient alors de la rancune dont ils étaient chargés et qu'avivait cette amertume secrète des petits fonctionnaires, gênés vis-à-vis de l'Administration par une parenté compromettante.

— Mes compliments! leur avait dit encore à son dernier voyage le conducteur. Il va bien, le beau-frère! Il vient de tuer d'un coup de revolver un douanier de Tréboul qui avait surpris son mic-mac. Les autres douaniers sont arrivés trop tard... Casimir leur avait brûlé la politesse. Mais on le rattrapera et, vous savez, ce jour-là, son affaire est claire au gaillard!...

Un petit geste vertical de la main imitant le choc sec du couperet de la guillotine: Labat et Kerguenou avaient compris...

Et dire que la Providence, qui épargnait de pareils coquins, frappait à tort et à travers sur de pauvres innocentes comme Perrine et Jeanne-Yvonne!...

Jeanne-Yvonne, Perrine... Perrine, Jeanne-Yvonne... Laquelle?

Si seulement l'on savait!...

▲

Inexorable, la brume matelassait tout l'horizon.

Dehors, sur la terrasse du phare, on ne voyait pas devant soi; on entendait le bruit sourd du ressac sur les roches, parfois un sifflement de pétrel ou de sterne, dont l'aile acérée venait fouetter le visage des gardiens. Et ils sentaient le vent de l'oiseau et ne distinguaient point ses formes.

Par habitude, sentiment du devoir et de la discipline, ils exécutaient encore leur service, trouvant même une sorte d'allègement à ces besognes insipides: époussetage des bidons, des verres, des glaces, des cornets, astiquage des cuivres, ramonage des lampes...

Mais ils n'avaient pas le courage de préparer à manger, se soutenaient d'un peu de café froid qu'ils prenaient d'heure en heure pour calmer leur fièvre.

Ils ne faisaient que l'exaspérer. De mauvaises lueurs vacillaient dans les yeux de Labat; Kerguenou, comme transi, grelottait dans un coin.

Ils accueillirent l'un et l'autre avec un réel soulagement la tombée du crépuscule; au moins, s'ils ne voyaient pas plus clair que dans le jour, n'avaient-ils rien à dire contre la nuit qui faisait son office de nuit en les roulant dans ses ombres. Ouates couleur de suie, tulles sinistres comme des ailes de chauves-souris, mais qu'un coup de vent pouvait déchirer à l'improviste! Le matin leur montrerait peut-être

(Suite à la page 38)

LES BELLES VENDANGES

(Suite de la page 6)

Puis ce fut le déluge des reproches.

Elle n'avait pas dormi à cause d'une araignée qui la regardait d'un angle du plafond. Si elle aimait la simplicité, elle détestait ce qui est sale; la femme de l'aubergiste lui paraissait d'une propreté douteuse, et... Enfin, dans l'après-midi, elle avait voulu, pour ne pas faire la mauvaise tête, rejoindre les vendangeuses. Il y avait de la boue partout et des paysans qui, dans le chemin, se moquaient d'elle.

— Excusez-moi, fit Henri avec quelque dureté, c'est une vie que j'aime.

— Je vous la laisse.

— A demain.

Juliette Dufrenne avait décidé de laisser les villageois aux vendanges et de profiter de la paix campagnarde pour préparer les prochains examens.

Et puis, cet Henri, elle avait envie de le voir. Il lui échappait toujours. Pourquoi n'avait-il pas compris qu'elle était un peu nerveuse par sa faute? Il aurait pu lui consacrer un jour, la préférer aux vendanges et aux paysannes.

Qu'est-il donc, ce sortilège de la cueillette, qui transforme un homme, habituellement correct, en brute?

Juliette potasse courageusement. Elle s'est liée avec Mme Bervane et elle lui plaît. Mais Henri la trouve plus banale, plus fade depuis qu'elle semble triste.

Pauline l'attire.

Un matin, par jeu et un peu parce qu'elle a compris le danger qu'elle courait, Juliette a chaussé de vieux souliers, s'est habillée avec une vieille robe, elle a noué un mouchoir sur sa tête et elle est partie rejoindre les vendangeurs.

Le soleil avait de la verdure, la brise émoussait, et ce parfum du raisin et des vignes chatouillait les narines!

Juliette s'est animée. Elle ne s'est pas seulement mise au diapason, elle chante, elle entraîne tout le monde.

Dès le premier soir, elle a pris par le bras Marcelle et Pauline. Elle leur a raconté des histoires. Ce qu'elles ont pu rire!

Henri ne comprenait plus. Pauline même défendait Juliette, lui conseillait de l'épouser.

L'épouser? D'abord, le voudrait-elle? Elle ne faisait guère attention à lui depuis deux jours qu'elle cueillait avec joie.

Il portait la hotte et, par le sentier, méditait sur le mystère psychologique des femmes. Elles étaient toutes ligüées pour faire son bonheur... avec Juliette et, dès qu'il se montrait tendre avec elle, Juliette riait.

Une semaine passa vite.

La veille du départ, Juliette dit à Henri:

— Vous m'accompagnez jusqu'à l'auberge?

En route, il soupira:

— Juliette, je ne vous comprends pas. Qui êtes-vous? En une semaine, vous changez dix fois de caractère.

— Je cherche celui qui vous plaira.

— Juliette!...

Un long silence, deux mains dans l'ombre qui se serrent... Puis, au seuil de la porte, cette question posée par Henri:

— Pourquoi est-ce moi?

Il attend une réponse flatteuse. Espiègle, Juliette rétorque:

— Vous ferez un bon mari. Vous aimez à juger, vous n'aimez pas à comprendre.

STEPHANE MANIER

DE L'EXPERIENCE

Un jour, un vieux rongeur d'affaires, absolument désespéré, fait la connaissance d'un jeune naïf, orné d'une quarantaine de mille dollars qu'il aurait bien voulu faire valoir, n'était son manque d'expérience.

— Tu as de l'argent, j'ai de l'expérience: associons-nous.

Ce fut fait.

Au bout d'un an, vint le règlement des comptes.

Or, il se trouva que, dans la répartition des bénéfices, il revenait quarante mille dollars au vieux et zéro sous au jeune.

— Diable! fit ce dernier. Comment expliquer ça. J'avais apporté quarante mille dollars et je n'ai plus rien, et toi, qui n'avais rien apporté, tu as quarante mille dollars.

— Eh bien? répliqua l'autre, c'est tout naturel. Suis mon raisonnement. Tu avais de l'argent, mais tu n'avais pas d'expérience; moi, au contraire, j'avais de l'expérience, mais je n'avais pas d'argent. Nous nous sommes associés ensemble pour gagner ce qui nous manquait. Eh bien! aujourd'hui, j'ai de l'argent et toi tu as de l'expérience.



**"Il progressa
tout de suite,
grâce au
Lait
Eagle"**

"JE ne saurais trop louer le Lait Eagle," nous écrit Madame J. W. Bulger, R.R. No. 4, Brampton, Ont. "Mon bébé pesait 8 1/4 lbs. à sa naissance. A sept mois, il ne pesait que 9 1/2 lbs. A cet âge, après l'essai de plusieurs aliments infantiles ou formules d'allaitement, il fut mis au Lait Eagle. Au bout de quelques jours, nous constatons déjà une grande amélioration. Maintenant, âgé d'une année, mon petit pèse 19 1/2 lbs."

Si vous ne pouvez allaiter bébé, essayez le Lait Eagle. Le mode d'emploi se trouve sur chaque étiquette. Nous vous expédierons volontiers la nouvelle édition du "Bien-Être de Bébé," 84 pages. Il contient des renseignements pour l'alimentation et le soin des enfants, et des photographies accompagnées de l'historique de nombreux bébés élevés au Lait Eagle.

Lait CONDENSE
Marque Eagle

The Borden Co. Limited, 8108
Yardley House, Toronto, Ont.
Veuillez m'expédier la nouvelle
édition du "Bien-Être de Bébé"
contenant des tableaux d'alimentation,
des portraits et l'historique
de bébés élevés au Lait Eagle.

Nom

Adresse

Prov.

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent de Paul (Comté Laval), P. Q.

Remplissez

ce
Coupon



Coupon d'Abonnement

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975 DE BULLION, MONTREAL



Pour la Brunette

Les cheveux bruns ou châtons prennent un lustre soyeux après l'emploi du Shampoo Evan Williams "Graduated". Les effets sont merveilleux et immédiats.

Un Shampoo Evan Williams propre à chaque teinte de cheveux. Demandez à votre pharmacien.

Importé d'Angleterre
Peu coûteux
EN VENTE PARTOUT

EVAN WILLIAMS SHAMPOOS



L'ancienne "Cuisine à la Crème" au prix du lait!

Voilà ce que vous obtenez en employant le St. Charles. Économique autant que commode, il est doublement riche en crème et donne aux mets où il entre une saveur délicieuse de cuisson dans la crème.

F524

LAIT ST. CHARLES
Borden
ÉVAPORÉ NON SUCRÉ

Pour le Bain du Bébé

On ne doit pas courir le risque d'un savon inconnu. Cinq générations de mamans canadiennes ont fait usage du Savon Baby's Own dont la mousse abondante adoucit la peau, prévient les échauffements et laisse à la peau un arôme de roses.

27-25

Se vend 10c

"Le Meilleur pour Bébé et pour Vous"



X-BAZIN
CRÈME OU POUDRE
ENLEVE LES POILS

EMBELLISSEZ VOS YEUX

Transformez-les avec ce nouvel embellisseur de cils d'application facile qui relèvera l'éclat de vos yeux. Fait paraître les cils naturellement noirs, longs et soyeux. Aucune habileté requise. N'échauffe pas les yeux. A l'épreuve des larmes. Essayez-le. Noir ou châtain. 75c aux comptoirs d'articles de toilette. Distribué par Palmers Ltd., Montréal.



La Nouvelle **MAYBELLINE**
NE BRÛLE PAS - À L'ÉPREUVE des LARMES

une face nette, un horizon dégagé; sur le seuil de leur maison de Cozstank, à l'aide de leur lunette marine, ils connaîtraient enfin celle des deux femmes qui survivait, Perrine ou Jeanne-Yvonne, Jeanne-Yvonne ou Perrine...

Laquelle?

Pour chacun des deux, il fallait que ce fût la femme de l'autre et, de penser qu'il en pouvait être différemment, une jalousie féroce étreignait le cœur de Labat. Si la brume durait encore vingt-quatre heures, Dieu sait ce qui arriverait.

Ils ne dormaient pas. La sauvage musique du cornet de brume les secouait à chaque minute de son hoquet convulsif.

Rien à signaler au dehors. Nuit noire partout, sur la mer et dans le ciel.

Le registre du phare, ouvert à côté d'eux, ne portait aucune mention nouvelle depuis que Kerguénou, puis Labat, y avaient consigné leurs observations sur le naufrage du *Grimalkin*. Et, dans les intervalles de silence, quand le cornet de brume reprenait haleine, les deux hommes prêtaient l'oreille malgré eux.

C'était comme un pas qui montait l'escalier... Ou bien on grat-tait à la porte.

Une fois, Labat rejeta violemment sa peau de mouton et ses couvertures: il avait cru que quelqu'un l'appelait par son nom, au dehors. Il retomba sur son lit de misère, mais presque aussitôt il se redressa et Kerguénou, qui tenait le quart, tendit aussi la tête: on cognait aux vitres...

Des coups secs, répétés, pareils à une chute de grêlons sur les panneaux de la lanterne...

Stupides, les deux hommes regardaient; il leur semblait voir des linges, comme des pans de suaires qui battaient contre les vitres.

Kerguénou, une sueur froide aux tempes, se cramponnait à la main courante de l'escalier, tandis que Labat, les yeux fous, halluciné, criait que c'était leurs deux femmes qui étaient là, mortes toutes les deux, et qui voulaient entrer...

Juste à ce moment, l'un des panneaux céda, vola en morceaux et, par l'ouverture, un grand corps blancs passa, vint s'abattre au pied de Labat, remua un moment, puis allongea dans une flaque rouge la ligne serpentine de son cou.

Kerguénou invoqua mentalement la Vierge.

Labat s'était reculé, hagard...

Ce corps, qui palpitait à ses pieds, il ne le reconnaissait pas, croyait toujours à quelque fantasmagorie, et il avait peur d'en approcher.

DANS LA BRUME

(Suite de la page 36)

C'était un de ces cygnes mantelés que le septentrion chasse périodiquement vers nos côtes: trompée, dans la brume, par la lueur du phare, toute la bande avait donné à plein vol contre la lanterne dont un des panneaux avait fini par éclater. La plate forme du phare, au matin, serait jonchée de cadavres d'oiseaux migrateurs, dont la découverte en un autre temps eut réjoui les deux hommes, apporté quelque variété à leur ordinaire.

Eux ne songeaient qu'à l'étrangeté de cette apparition, où ils voulaient voir un avertissement du destin, et ils n'osaient toucher à l'oiseau mystérieux qui était venu mourir à leurs pieds. Ils pensaient:

— C'est sûrement l'âme de la morte...

Mais l'énigme subsistait entière malgré tout. Il ne savait toujours pas qui était morte, Jeanne-Yvonne ou Perrine... Perrine ou Jeanne-Yvonne... Et ils regardaient anxieusement l'oiseau, comme pour lui demander son secret...

Blafard, le petit jour s'éveillait et c'était une lumière si diffuse, si malade, qu'on ne savait pas si c'était réellement le jour.

Collés aux vitres, les deux gardiens attendaient: peut-être que le vent allait se lever ou que la brume serait moins épaisse.

Le vent ne se leva pas; la brume n'avait pas reculé d'un pouce.

Alors un désespoir profond envahit Kerguénou et Labat. Leur découragement était tel qu'ils n'avaient plus la force de se haïr; mais, au contraire, dans l'abîme de détresse où ils sombraient en même temps, les deux hommes se sentaient devenir solidaires l'un de l'autre. Ils se rapprochèrent; Labat passa ses bras autour du cou de terne, rebroussait, sur le carrelage, son beau-frère et tous deux se mirent à pleurer.

— Ecoute, dit Labat en lâchant son compagnon.

Un sifflement doux, presque insensible, par la fente du panneau qu'ils n'avaient pas songé à boucher, entra dans la cage de la lanterne, plumes blanches du cygne mort.

— Le vent!

Le vent, en effet, un vent d'amont très faible encore, mais qui ne tarderait pas à s'étoffer.

Il arrivait de la terre, et c'était son premier souffle qui venait d'entrer dans le phare.

Déjà, dans le banc de brume qui bloquait le platier, des oscillations

se faisaient sentir; l'énorme masse se déplaçait, se lézardait, croulait de toutes parts. Le pied de la tour se dégagea, puis la roche, et la mer fut bientôt visible autour de Men-Rû.

Kerguénou et Labat se précipitèrent au dehors et durent se frayer un chemin jusqu'au parapet pour ne pas glisser sur les cadavres d'oiseaux qui jonchaient la terrasse, cygnes, bernaches, outardes, pigeons, pêle-mêle les uns sur les autres, près de trois cents bêtes au total, dont quelques-unes, la cervelle ouverte, se débattaient encore dans les affres de l'agonie...

La brume reculait toujours; le vent en faisait des charpies qu'il chassait vers le large. Mais, vers la terre, il la dissolvait en une petite bruine serrée, dont le treillis ne permettait d'apercevoir les choses que comme au travers d'une fine gaze.

On distinguait, à la lunette, la ligne d'horizon, des bouquets d'arbres sur la hauteur, une flèche de clocher, un mât de sémaphore: le reste se confondait dans la teinte grise uniforme répandue sur le paysage. La mer elle-même était couleur de cendre, moirée seulement çà et là par le lacis des courants. Une voile de goémonier qui sortait de Rozmeur fit battre un moment le cœur des deux hommes; mais la voile obliqua tout de suite vers Térénez dans le nord-est; d'autres voiles, les unes blanches, les autres passées au tan, doublèrent le petit môle du Cozstank et se perdirent dans la même direction...

Labat, dont l'impatience grandissait, fut sur le point de hisser le pavillon noir de détresse afin d'attirer l'attention d'une des barques.

Kerguénou l'en empêcha.

— Nous n'avons pas le droit, fit-il... C'est bon si l'un de nous était blessé ou si l'appareil ne marchait plus...

— Ah! dit sourdement Labat, tu n'as pas de sang dans les veines, toi!

Sa colère le reprenait, fouettée par l'énervement de l'attente, et ne cherchait qu'une occasion d'éclater, de se soulager dans quelque corps-à-corps brutal. Il pétrissait fiévreusement la rampe du parapet, tandis que Kerguénou, plus maître de lui, fouillait l'horizon avec sa lunette.

Une fumée tacha le large.

— Voilà le baliseur, dit Kerguénou. Cette fois, c'est fini, nous allons savoir...

— Montre! dit Labat d'un ton autoritaire.

Kerguénou lui passa la lunette, qu'il promena longuement sur la coque du navire, de l'étrave à l'étambot, comme pour bien s'assurer qu'il n'était pas la dupe d'une

(Suite à la page 41)

Radio

LES PROGRAMMES DE JUIN
du poste CFCF, Montréal.

LUNDI

9.15 Cheerio
9.30 Orchestre de danse
10.30 La Parade du Matin
11.00 Fanfare américaine
Midi Johnny Marvin, chanteur solitaire
12.30 Orch. Hôtel Parc Central, N.-Y.
1.15 Orch. Restaurant *Le Faisan Doré*
1.30 Orchestre de l'Hôtel Mont-Royal
2.00 Extraits de Comédies Musicales
3.00 Programme Français
4.00 Pièce Dramatique (Radio Guild)
5.00 Les Solistes
5.15 Chanson du Crépuscule
5.30 Schirmer et Schmidt, pianistes
6.00 L'Heure du Crépuscule
7.30 Cocktail Cal., avec Elvia Allman
7.45 L'orchestre de Charles Dornberger
9.00 Le Graphologue, Expert en écrit.
10.00 L'Heure du Contentement
10.30 L'orchestre de l'Hôtel Windsor
11.00 Les Nouvelles du Jour
11.15 Orch. Hôtel Pennsylvania, N.-Y.

MARDI

9.15 Cheerio
9.30 Orchestre de danse
11.15 Les Solistes
Midi Johnny Marvin, chanteur solitaire
12.45 Programme français
2.00 Les Joyeux Ecervelés
3.00 Programme Français
3.30 Les Troubadours de la Radio
3.45 Orchestre de Meredith Wilson
4.45 Ligue de Sécurité du Québec
5.00 Thé dansant (Ch. Dornberger)
6.00 L'Heure du Crépuscule
7.15 Récital d'orgue de la Salle Tudor
7.45 Irene Bordoni dans son répertoire
8.00 Orch. de danse de l'Hôtel Windsor
9.00 Orch. de danse de Will. Robison
10.00 Commission Can. de la Radio
11.00 Les Nouvelles du Jour
11.30 Le Bohémien Fantôme

MERCREDI

9.15 Cheerio
9.30 Orchestre de danse
10.30 Les Trois Gamins
10.45 Les Cordes Chantantes
11.00 Concert par la Fanfare Américaine
11.30 Le Rythme des Vagabonds
12.15 Les Solistes
12.30 Les Joyeux Lurons
12.45 Sérénade
1.15 Orchestre de danse
1.30 Orch. de l'Hôtel Mont-Royal
2.00 Orchestre du Palais d'Or, N.-Y.
3.00 Le Grand Trio
3.45 Programme Français
5.00 Le Menestrel
6.00 L'Heure du Crépuscule
7.30 Charles Dornberger et son orch.
8.00 Fanny Brice et orch. Geo. Olsen
8.30 Pièce dramatique
9.00 Les Aventures de Sherlock Holmes
9.30 Récital Joseph Lhevinne, pianiste
10.30 Le Centenaire du Progrès
11.00 Les Nouvelles du Jour

JEUDI

9.15 Cheerio
9.30 Orchestre de danse
10.30 La Parade du Matin
10.45 Programme Français
11.30 Les Vagabonds
12.30 L'Ensemble Rex Battle, Toronto
1.15 Orchestre du Palais d'Or, N.-Y.

1.30 Orchestre de l'Hôtel Mont-Royal
3.00 Programme Français
4.00 Le Spécial du Jeudi
5.00 Thé dansant (Ch. Dornberger)
6.00 L'Heure du Crépuscule
7.15 Orch. de l'Hôtel King Edward
7.45 Orchestre de l'Hôtel Windsor
8.00 Rudy Vallee et son orchestre
9.00 Récital par Roméo Jobin
11.00 Nouvelles du Jour
11.15 Chansons

VENDREDI

9.15 Cheerio
9.30 Orchestre de danse
10.45 Récital d'orgue
12.45 Orch. Hôtel Parc Central, N.-Y.
1.15 L'orchestre de l'Hôtel Kenmore
1.30 Orchestre de l'Hôtel Mont-Royal
2.30 Romances
3.00 Programme Français
3.30 Les Troubadours de la Radio
4.45 Le Concert des Artistes
5.00 Les Joyeux Lurons
5.15 Les Solistes
6.00 L'Heure du Crépuscule
7.30 Orchestre de Charles Dornberger
8.30 Champlain et ses Pionniers
10.00 Commission Can. de la Radio
11.00 Nouvelles du Jour
11.15 Orch. de l'Hôtel St. Regis
11.30 Le Bohémien Fantôme

SAMEDI

9.15 Cheerio
9.30 Orchestre de danse
10.15 La Parade du Matin
11.15 Programme Français
11.30 Les Gais Bohémiens
Midi Johnny Marvin, chanteur solitaire
12.30 L'Orchestre de l'Hôtel Kenmore
12.45 Programme Français
1.15 L'orchestre de l'Hôtel Lexington
1.30 Récital par Maurice Marchand
1.45 L'orchestre de l'Hôtel Biltmore
2.00 Orchestre de l'Hôtel Mont-Royal
2.30 Symphonie
4.00 Tangos
5.00 Thé dansant (Ch. Dornberger)
6.00 L'Heure du Crépuscule
7.00 Récital d'orgue
7.45 Irene Bordoni dans son répertoire
8.00 Les Solistes
9.00 Commission Can. de la Radio
10.00 L'orchestre de B. A. Rolfe
11.00 L'orchestre de Charles Dornberger
11.15 Orch. de l'Hôtel Waldorf Astoria

DIMANCHE

12.15 Concert Promenade
1.30 Les Gens de Dixie
2.00 Les Pèlerins
2.15 Forum International
2.30 Orchestre Marimba
3.30 Grand Opéra
4.00 Dissertation sur la Musique
4.15 Petite Symphonie
4.30 La Sérénade du Samovar
5.00 Impressions d'Italie
5.30 Prog. Cantour, artistes du film
7.00 Orchestre d'Harmonicas
7.15 Un Moment Mexicain
7.30 Le Bohémien couronné
7.45 Vingt doigts d'Harmonie
8.00 Rubinoff (Chase & Sanborn)
9.00 Les Trois Secrets
9.45 Les Trois Soeurs Pickens
10.30 Lumières et Ombres

De belles vacances au cœur des ROCHEUSES CANADIENNES



A la
portée de
votre bourse

HOTEL BANFF SPRINGS
CHATEAU LAC LOUISE
CHALET LAC EMERAUDE

OFFREZ-VOUS cette année les plus belles vacances de votre vie dans les Rocheuses Canadiennes... Au somptueux *Hôtel Banff Springs* — équitation, golf, tennis, natation, danse... Au *Château Lac Louise*, dans un décor d'une splendeur inouïe. Ascensions dans les montagnes... Promenades en auto au Lac Moraine et dans la Vallée Yoho... Des chefs comme au palais des rois... Musique de danse et d'orchestre... Chauffeurs expérimentés pour les routes de montagnes... Vous êtes libre de faire, ou non, de la toilette.

6 jours

inoubliables...

2 jours à l'Hôtel Banff Springs. Puis 2 jours au Château Lac Louise — promenade en auto au Lac Moraine et au Chalet du Lac Emerald. Vous reprenez votre train à Field, 126 milles d'auto dans les Rocheuses Canadiennes. (Surplus de temps pour excursions à cheval, golf, moyennant un coût additionnel fixe.) Le contraire, de l'ouest à l'est TOUTES DEPENSES

5 jours

merveilleux...

D'est à l'ouest: 1er jour à l'Hôtel Banff Springs. Puis en auto au Château Lac Louise et au Lac Moraine. 4e jour, en auto au Chalet du Lac Emerald. Temps pour voyage facultatif à la Vallée Yoho. Puis en auto à Field pour reprendre le train, 126 milles d'auto. Le contraire, de l'ouest à l'est TOUTES DEPENSES

4 jours

agréables...

dans de célèbres hôtels et chalets, 1er jour, à l'Hôtel Banff Springs. 2e jour, en auto au Château Lac Louise. 3e jour, en auto au Chalet du Lac Emerald et dernière étape jusqu'à Field, 126 milles d'auto dans les Rocheuses. Le contraire, de l'ouest à l'est TOUTES DEPENSES

5 jours au grand air

au Château Lac Louise, Chalet du Lac Emerald; Lac Wapta et la Vallée Yoho — camps de chalets-bungalows. Randonnée en auto comprise. TOUTES DEPENSES

\$40

Les voyages de \$70, \$60 et \$50 commencent à Banff ou à Field; celui de \$40 au Lac Louise ou à Field.

Ajoutez les frais de transport de votre point de départ.

Incluez ce Tour dans votre voyage à la côte nord du Pacifique, en Californie et en Alaska.

Taux sensiblement réduits: Conditions spéciales à la semaine, au mois et pour familles. Les hôtels sont ouverts du 23 juin au 5 septembre.

Hôtel Banff Springs: Plan européen. Chambres simples \$5.50 et plus; doubles, \$8.50 et plus. Réduction de 35% sur 1932.

Château Lac Louise: Plan européen. Chambres simples à partir de \$5; doubles, à partir de \$8.

Chalet du Lac Emerald: Plan américain. Chambres simples à partir de \$7; doubles, \$6.50 et plus par personne.

Taux réduits l'été pour voyages aller et retour à Banff, côte nord du Pacifique, Californie.

Hôtels du Pacifique Canadien

Pour plus amples renseignements, adressez-vous à votre agent local. 99F



Rien de meilleur

à n'importe quel prix

La Gelée de Pétrole "Vaseline" est d'une pureté absolue — c'est pourquoi elle est recommandée par les médecins dans le monde entier. C'est l'article de pansement par excellence pour les coupures, égratignures, brûlures et contusions. S'emploie aussi pour le traitement de la siccité nasale, des rhumes, de l'échauffement et dans maints autres cas. Protège la peau délicate des bébés contre l'irritation. Sûre et parfaitement pure.

AYEZ SOIN DE TOUJOURS EXIGER LA VÉRITABLE "VASELINE". VÉRIFIEZ LA MARQUE QUAND VOUS ACHETEZ.

Sans cette marque, vous n'obtenez pas le produit authentique de la Chesebrough Mfg. Co., Cons'd., 5520, ave. Chabot, Montréal.

TEINTURES

AMPOLLINA

INALTERABLES en
PERMANENTES

Gratuits Carte
de Couleurs
et instructions

FABRIQUÉES
PAR LA PLUS CÉLÈBRE USINE
DE TEINTURE AU MONDE

15¢

BARIBEAU & FILS LEVIS, P.Q.

GYRALDOSE

Poudre — Comprimés

Pour l'hygiène et la toilette intime de la femme. Rajeunit, vivifie, tonifie les organes

En vente dans toutes les pharmacies.

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour vous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Écrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

Avec ces robes, les fillettes suivent la mode des grandes personnes



4861—Robe avec plis en avant seulement. Pour 30, 3 verges de soie novelty de 35; $\frac{3}{8}$ verge d'uni; $1\frac{1}{4}$ verge de ruban en biais. Pour 26 à 33 de poitrine (8 à 15). 35 cents.

4477—Robe avec plis et boléro. Pour 30, $2\frac{1}{2}$ verges de 39. Pour 26 à 33 de poitrine (8 à 15). 40 cents. Papier à calquer, 30 cents.

4910—Gilet et robe. Pour 30, $3\frac{3}{4}$ verges de crêpe de soie de 39. Pour 26 à 33 de poitrine (8 à 15). 35 cents.

4446—Costume très élégant. Pour 30, 2 verges de laine de 54; $1\frac{3}{4}$ verge de soie novelty de 35. Pour 26 à 33 de poitrine (8 à 15). — 3456—chapeau; 19 à $21\frac{1}{4}$ de tête. Costume 40 cents; Chapeau 25 cents.

4841—Guimpe fort jolie. Pour 30, $2\frac{1}{8}$ verges de crêpe de soie de 39; $1\frac{3}{8}$ verge de soie imprimée de 39. Pour 26 à 35 de poitrine (gr. 8 à 17). 35 cents.

4767—Robe quatre-plies. Pour 30, $2\frac{3}{8}$ verges de coton imprimé de 32, et 1 verge d'uni. Pour 26 à 33 de poitrine. (gr. 8 à 15). 35 cents.

4869—Robe de coton imprimé très simple. Pour 30, $3\frac{1}{2}$ verges de 31. Pour 26 à 34 de poitrine (gr. 8 à 16). 35 cents.

4495—Costume avec cape élégante. Pour 30, $2\frac{5}{8}$ verges de soie imprimée de 39, et $\frac{1}{2}$ verge d'uni de 35. Pour 26 à 33 de poitrine. (gr. 8 à 15). 40 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à:

THE BUTTERICK COMPANY, 468 Wellington St. West, Toronto, Ont

A NOS LECTRICES — Voyez page 26 notre Certificat Butterick qui vous donne droit à cinq cents (5c.) sur le prix d'achat de tout patron Butterick.

nouvelle illusion. Le baliseur, avec jasant et bon vent, devait être à Men-Rû dans une demi-heure; vu l'état de la mer, il lui serait facile de détacher un canot pour accoster l'escalier du phare. L'opération ne durerait guère et, tout de suite, par le premier mot du conducteur, les deux gardiens seraient renseignés.

Renseignés!

A l'idée qu'ils allaient enfin savoir, connaître le mot de l'énigme, tout leur courage s'en allait à vau-l'eau. Même Labat se sentait devenir faible, comme un enfant... Ne pouvant tenir en place, les deux hommes avaient abandonné leur poste et s'étaient dirigés vers l'escalier d'accès taillé dans le granit du platier. Ils descendaient, remontaient les marches et les redescendaient pour les remonter encore. Kerguénou, finalement, s'était assis sur une roche, la tête dans les mains.

Labat, les bras croisés, contenant la palpitation de son cœur, regardait grandir sur la mer la coque du baliseur des ponts et chaussées.

Le navire approchait; sa cheminée rouge et noire crachait sur le ciel un gros tire-bouchon de fumée, dont les dernières volutes allaient se perdre à l'horizon.

La sirène de la machine hulula, réveillant Kerguénou de son atonie: le baliseur, arrêté à quelques encablures du phare, se mettait sur ses chaînes, pour résister au courant de dérive. Dans la baleinière, vite armée et montée par deux matelots de l'équipage, le conducteur, en caban de toile cirée, botté, sa serviette sous le bras, descendait avec un gardien qui venait remplacer Kerguénou.

Un singulier homme, ce conducteur, jeune encore, très froid, très réservé d'habitude, à cheval sur le service et qui, ce jour-là justement, où il aurait dû se composer une figure de circonstance, badinait avec les matelots, sans prendre garde aux malheureux qui l'attendaient sur l'escalier du phare, leur casquette à la main.

La baleinière, que Kerguénou avait aidé à éviter, se rangea le long des marches: le conducteur sauta légèrement à terre, suivi du gardien de relève, à qui les matelots passaient sa cantine et son sac de provisions.

— Bonjour, mes braves!

Positivement, il était de bonne humeur ce matin-là, le conducteur!

Retroussant les pointes de sa moustache, vif, souriant, la figure allumée par la fraîcheur du large, il fit à peine attention aux deux hommes confondus et passa devant

DANS LA BRUME

(Suite de la page 38)

eux en coup de vent. Le gardien, qui venait derrière lui, courbé sous son sac et sa cantine, ne paraissait pas plus soucieux d'entamer la conversation. Sans doute, il attendait qu'on l'interrogeât...

Aucun des deux hommes n'en avait la force.

La gorge sèche, les yeux perdus, semblables à des automates, ils emboîtèrent le pas à leur collègue, arrivèrent en même temps que lui dans la salle du rez-de-chaussée où le conducteur, tout de suite à la besogne, avait déjà ouvert le registre du phare dont il relevait les indications feuillet par feuillet...

Il ne broncha pas, quand Labat et Kerguénou entrèrent. Mais une note, dans la colonne des observations, parut soudain l'intéresser.

— Qu'est-ce que vous m'avez fichu là, à la date du 13, Labat?... Le *Grimalkin* perdu corps et biens? Mais le *Grimalkin* est au Cozstank depuis deux jours!...

Labat balbutia une vague excuse: il avait cru... l'état de la mer... les avaries du navire... enfin les épaves et le fragment de tableau trouvé le lendemain par son collègue et où il y avait encore les quatre lettres *Rima*...

— *Rima*... *Rima*... répéta le conducteur comme cherchant le mot d'une énigme.

Et, se frappant le front tout à coup:

— Ah! je comprends... *Rima*. Mais, malheureux, ou plutôt heureux hommes que vous êtes tous les deux, ce n'est pas le *Grimalkin* qui s'est perdu corps et biens dans la nuit du 12 au 13, c'est le dundée de votre chenapan de beau-frère, c'est le *Trimardeur*... dans le nom duquel entrent aussi les quatre lettres *rima*!...

— Casimir est mort, interrogea Kerguénou, en qui une lueur d'espérance venait de se glisser...

— Ça, mes enfants, dit en riant le conducteur, je puis vous le garantir... Casimir est mort, tout ce qu'il y a de plus mort... Mort noyé, presque à l'entrée du Cozstank, où l'on a trouvé son corps, au matin, sur la grève...

Kerguénou et Labat ouvraient de grands yeux... La stupeur, un reste d'appréhension paralysaient en eux toute conscience.

— Eh bien! quoi, dit brusquement le conducteur, vous n'êtes pas contents d'être débarrassés d'une fripouille pareille?... Ça vous aurait fait plus de plaisir de le voir

quelque jour monter sur l'échafaud?

— Non! non! dit enfin Labat. Ce n'est pas rapport à lui que nous nous faisons du tourment, monsieur le conducteur... C'est rapport à ses soeurs... à nos femmes, Perrine et Jeanne-Yvonne... à l'une des deux au moins... puisque nous avons vu un drap noir sur la porte de leur maison... Ainsi...

— Mais c'était le drap mortuaire de Casimir, ce drap! Vous savez bien que le bandit n'avait plus de parents que ses soeurs, pas de maison à lui, pas d'amis, personne au Cozstank qui voulût le recevoir... A moins de l'enfourer dans la grève, comme un chien crevé, il fallait bien que Jeanne-Yvonne et Perrine prissent le corps chez elles. Voilà toute l'histoire!... Pardon, j'oubliais le principal... Ah! j'en ai une mémoire!...

— Le principal? murmura Kerguénou.

— Oui, une commission dont m'a chargé Perrine pour son mari... pour vous, Labat, qui ne devez pas descendre à terre avant huit jours... Il paraît, heureux gailard, qu'il y a du nouveau chez vous et que dans quelques mois d'ici... suffit! J'espère que vous m'invitez au baptême, hein?

— Et... Jeanne-Yvonne... ne vous a chargé d'aucune commission pareille pour moi, monsieur le conducteur? demanda timidement, mais non sans un accent de secrète jalousie, Kerguénou.

— Non, mon garçon, dit gravement le conducteur. Elle ne m'a chargé de rien pour vous... Mais je sais bien pourquoi: c'est parce que vous allez être à terre dans une heure d'ici et qu'elle se réserve le plaisir de vous faire la commission elle-même.

CHARLES LE GOFFIC

ENTRE IRLANDAIS ET ANGLAIS

Un Irlandais revenait d'Amérique, en compagnie d'un Anglais. Celui-ci lui demande quelle partie de l'Amérique il a habitée.

— La Californie, répond l'Irlandais.

— J'ai entendu dire, fait l'Anglais, que, dans ce pays, il y a d'extraordinaires changements de température.

— Pour vous en donner une idée, répond l'Irlandais, je me trouvais un jour à la chasse. Tout à coup, je n'aperçois plus mon chien. Je reviens sur mes pas pour le chercher. Je le trouve étendu sur la route, mort. Il avait la queue gelée et, dans la tête, une insolation.

Vous n'OSERIEZ pas



... vous servir de ces choses devant votre médecin pour enlever un COR!

Pourquoi tailler avec des ciseaux, piquer avec une aiguille ou trancher avec une lame de rasoir? Ne savez-vous pas que vous vous exposez aux plus graves conséquences — à la douleur, à l'infection! Un médecin qui vous verrait agir ainsi tremblerait pour vous. N'avez-vous pas à votre disposition le "Blue-jay", l'anti-cor sûr et scientifique?

Invention d'un chimiste fameux et fabriqué aujourd'hui par Bauer & Black, célèbre maison d'articles de pansements chirurgicaux, le "Blue-jay" arrête la douleur instantanément et enlève le cor en 3 jours. Une seconde application est rarement nécessaire. Des millions ont évité l'infection en ayant recours au "Blue-jay" dès l'apparition d'un cor. 35c dans les pharmacies. Grands spéciaux pour oignons et callosités.



1. TREMPER LE PIED 10 minutes dans l'eau chaude; essuyez. 2. APPLIQUEZ "BLUE-JAY", plaçant le centre du tampon sur le cor. VOICI CE QUI SE PRODUIT: A est le doux médicament qui s'attaque au cor. B est le tampon de feutre qui élimine la pression et enraye la douleur. C est la bande qui tient le tampon en place. 3. APRES 3 JOURS, enlevez l'emplâtre, faites tremper le pied et soulevez le cor.

BLUE-JAY
EMPLATRE ANTI-COR
SCIENTIFIQUE BAUER & BLACK

● "FOR BETTER FEET" — Une brochure gratuite contenant de précieux renseignements pour ceux qui souffrent des pieds, ainsi que d'utiles exercices pour les pieds. Demandez-la à Bauer & Black Limited, 104 Spadina Ave., Toronto. (D)

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prou. _____

Casse-Tête Chinois du "Samedi"

\$5.00 DE PRIX EN ARGENT

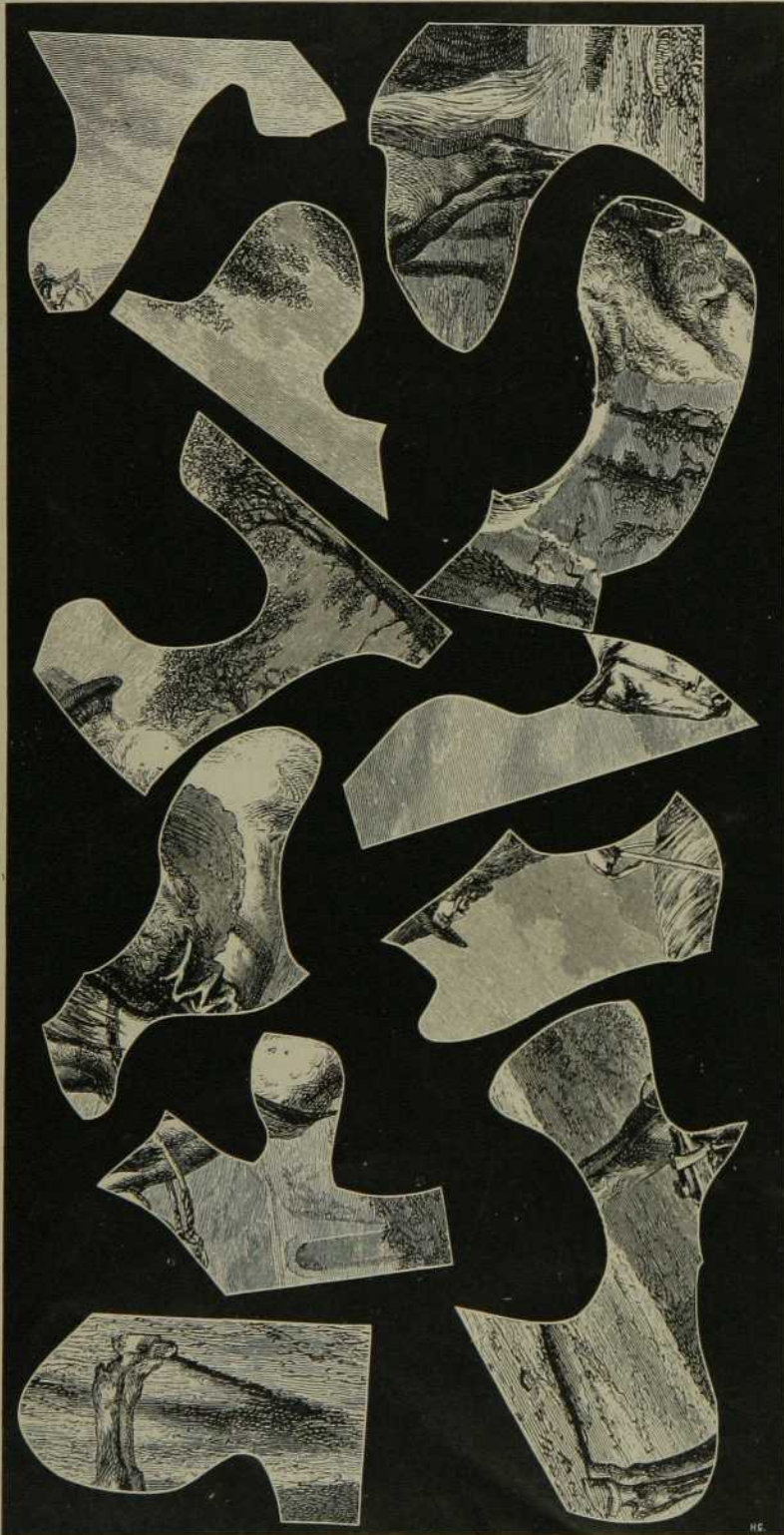
EXPLICATIONS DU CONCOURS

Découpez les morceaux ci-dessous et rassemblez-les en les collant sur une feuille de papier, de manière à reconstituer une gravure intitulée: A CHEVAL.

Faites-nous parvenir votre solution avant le 3 juin si vous voulez participer à notre concours.

Toutes les bonnes solutions reçues seront tirées au sort, exactement comme pour les mots croisés, et les CINQ premières sortantes gagneront un prix de \$1.00 chacune.

Les solutions doivent être accompagnées du bulletin ci-dessous, et adressées exactement comme suit: LE CASSE-TETE DU "SAMEDI", 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

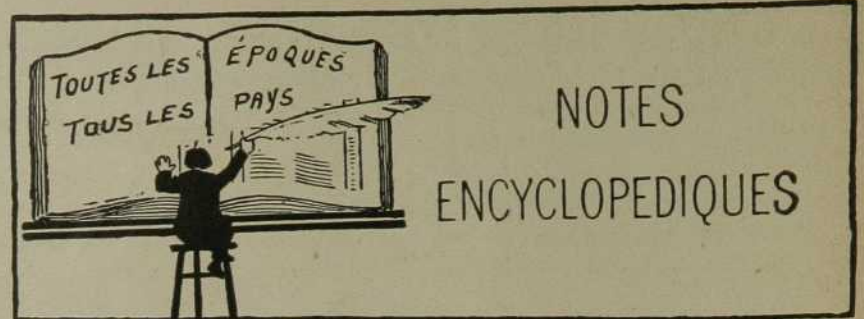


BULLETIN DU CASSE-TETE DU "SAMEDI" — No 15 — (3 juin 1933)

NOM

ADRESSE

(Vous trouverez à la page 12 les noms des CINQ gagnants du Casse-Tête No 13)



Beaucoup de vieilles autos sont achetées par le Japon qui transforme toute cette ferraille en matériel de guerre; c'est ainsi qu'il a été constaté aux Etats-Unis que ce commerce avait augmenté de deux mille pour cent en quelques mois seulement.

Les Esquimaux ne s'embrassent jamais; le baiser est également inconnu dans plusieurs peuplades du centre de l'Afrique. Remercions le Seigneur de ne pas nous avoir fait naître esquimaux.

Les diverses industries mises en exploitation à la fameuse prison américaine de Sing-Sing ont laissé un profit net de 258,000 dollars pour l'année financière terminée.

Les statistiques du service postal aux Etats-Unis indiquent que chaque jour environ huit cents lettres sont mises dans les boîtes sans aucune adresse. Il y a des gens distraits partout.

Une expédition scientifique dirigée par le Dr. Paul Bartsch qui vient d'opérer des sondages dans l'Atlantique a découvert la plus grande profondeur connue; elle est de 44,000 pieds, soit près de neuf milles. Le record en cette matière était détenu jusqu'ici par un fonds de 34,416 pieds dans le Pacifique entre les Célèbres et le Japon.

Au cours de l'année dernière le public anglais a payé une somme totale de 215 millions de dollars pour admission dans les théâtres de cinéma. La taxe dite d'amusements compte pour trente-cinq millions dans ce chiffre.

Dans le sud-ouest de la Carinthie, quatre-vingt-une familles de vieux paysans ont reçu des diplômes pour mérite de longue durée de culture du sol. L'une de ces familles cultive les mêmes champs, de père en fils, depuis 364 ans sans interruption. Un diplôme pour cela, c'est peut-être de la sympathie de la part d'un gouvernement mais on ne peut pas dire que c'est une générosité spendieuse...

Chez une personne adulte et bien conformée, la hauteur totale du corps équivaut à huit fois celle de la tête.

Il y a eu, en Angleterre, en 1932, un excédant de 130.237 naissances sur les décès. Ce n'est pas énorme vu le chiffre de la population totale, mais cela pourra faire tout de même quelques milliers de chômeurs de plus dans l'avenir.

Une compagnie forestière de la Caroline du Sud a trouvé un procédé pour injecter des couleurs variées, rouge, bleu et vert dans des arbres en pleine croissance sans que cela leur soit nuisible. Quand on débite ensuite ces arbres on a ensuite des bois teintés naturellement selon les couleurs employées.

Sur le flanc des montagnes qui dominant la vallée Yang-tsi, en Chine, il y a de nombreuses maisons bâties au bord de précipices. Afin d'éviter des accidents possibles, les parents attachent leurs enfants par la patte à une chaîne fixée à un pieu solidement enfoncé dans le sol. Ce sont les chiens qui doivent rire en voyant ça...

Le système métrique français qui est en usage dans nombre de pays n'a été adopté qu'en 1914 par l'Angleterre et seulement pour les évaluations pharmaceutiques et analytiques qui se trouvent ainsi énormément simplifiées. Il est à souhaiter que son usage se généralise dans le monde entier et pour tous les genres de mesures et de poids vu son extrême commodité.

La guêpe est-elle un insecte utile ou nuisible? On sait qu'elle est l'ennemie des vergers où elle dévore et gâte quantité de fruits, mais d'autre part elle est également l'ennemie acharnée des mouches qu'elle détruit en grandes quantités. Or les mouches sont responsables de bien des maladies à cause des microbes qu'elles transportent. En définitive la protection apportée à la santé publique par les guêpes est probablement bien supérieure aux dégâts fruitiers qu'elles causent.

LE FILM

Magazine de Vues Animées

*La seule revue de langue française du genre
en Amérique*



Chaque numéro mensuel du "FILM" est un numéro de luxe
EN COULEUR, illustré de 75 photos au moins.

Dans chaque numéro on trouve de superbes gravures en pleine
page des grands favoris du public, un *roman d'amour complet* et
un CONCOURS avec cinq prix en argent.

EN JUIN

MONIQUE et le "SAUVAGE"

par MARCEL IDIERS

CHEZ TOUS LES DEPOSITAIRES - 10 sous le numéro

POIRIER, BESSETTE & CIE
LIMITEE
975, rue de Bullion
Montréal, Can.



Vous recevrez ainsi, chaque mois
et sans trouble pour vous, un
Magazine qui vous procurera ainsi
qu'à votre famille de bons ins-
tants de lecture très intéressante.

COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au FILM,
50 cents pour six mois ou \$1.00 pour un an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada



CE REFRIGERATEUR



est son Propre Aide-Mémoire

PLEINEMENT AUTOMATIQUE TOUT COMME L'ÉLECTRICITÉ MÊME!

Voilà la seule phrase qui décrit fidèlement ce nouveau Réfrigérateur Northern Electric. Pour la première fois dans l'histoire de la réfrigération électrique, vous pouvez maintenant goûter le plaisir d'un réfrigérateur *qui est son propre aide-mémoire*.

Vous avez le choix de sept, huit ou même plus, de températures différentes. Froid rapide pour desserts à congeler ou pour avoir rapidement des cubes de glace. Mais, il y a ceci, avec un Réfrigérateur Northern Electric, vous n'avez pas de cadran délicat ni d'interrupteurs à ajuster, pas d'hésitation quant à la température voulue, aucun danger d'oublier de remettre le cadran à la normale.

Le Réfrigérateur Northern Electric fait tout cela pour vous. Tout comme vous "pesez sur l'accélérateur"

de votre auto en arrivant à une côte, votre Réfrigérateur Northern Electric vous donne automatiquement un froid plus intense pour les besoins spéciaux et revient de lui-même à la réfrigération normale une fois ce besoin passé.

Il y a plus,—vu sa "rapide" action automatique, donnant le plus grand degré de froid, juste au moment voulu, des cubes de glace et des desserts congelés sont obtenus en un temps excessivement rapide... même en une heure et vingt minutes!

Décidez donc de jouir dès cet été d'une commodité telle qu'un Réfrigérateur Northern Electric. Voyez votre dépositaire Northern Electric sans plus tarder, avant que les chaleurs accablantes vous arrivent.

SILENCIEUX

COMME UNE MONTRE DE QUALITÉ

Le Réfrigérateur Northern Electric est silencieux. Même en écoutant attentivement vous pouvez à peine l'entendre. Le moteur repose sur des coussins en caoutchouc tandis que le compresseur fonctionne sur des coussinets d'arbre de commande d'automobile, éliminant l'usure et la vibration.

La compacité de l'unité de congélation laisse un espace maximum pour les aliments et les tablettes mobiles sont sur supports en caoutchouc. Pas de crochets, ni de coins carrés. L'espace pour aliments est de 4.2 pieds cubes dans le Modèle 4; de 15 pieds cubes dans le Modèle 15. Le plus petit Modèle fait 56 cubes glacés, le plus grand, 112 cubes.

Cinq modèles, faits en deux finis—de porcelaine à l'intérieur et à l'extérieur, ou de porcelaine pour le compartiment aux aliments et de porcelaine émail à l'extérieur. Les parties métalliques sont magnifiquement plaquées de chrome. Tous les modèles portent la garantie de trois ans du Northern Electric. De \$178 à \$358.



Pour avoir une cuisine fraîche et commode... le Poêle Northern Electric-Gurney, le seul poêle électrique qui grille et cuit avec un seul brûleur et en même temps. Le Four Automatique élimine les heures de chaleur de la cuisine

Northern Electric

Instigateurs du



"Dial of Pleasure"

NEM35F

GRATIS—ÉCRIVEZ AUJOURD'HUI pour l'unique Roulette de l'Hôtesse, et Recettes Northern Electric. Des plats délicieux en un clin d'oeil. Remplissez le coupon et faites-le parvenir à Northern Electric Company, Dép't LS3, Montréal, P.Q.

NOM.....

ADRESSE.....

CITÉ..... PROV.....

